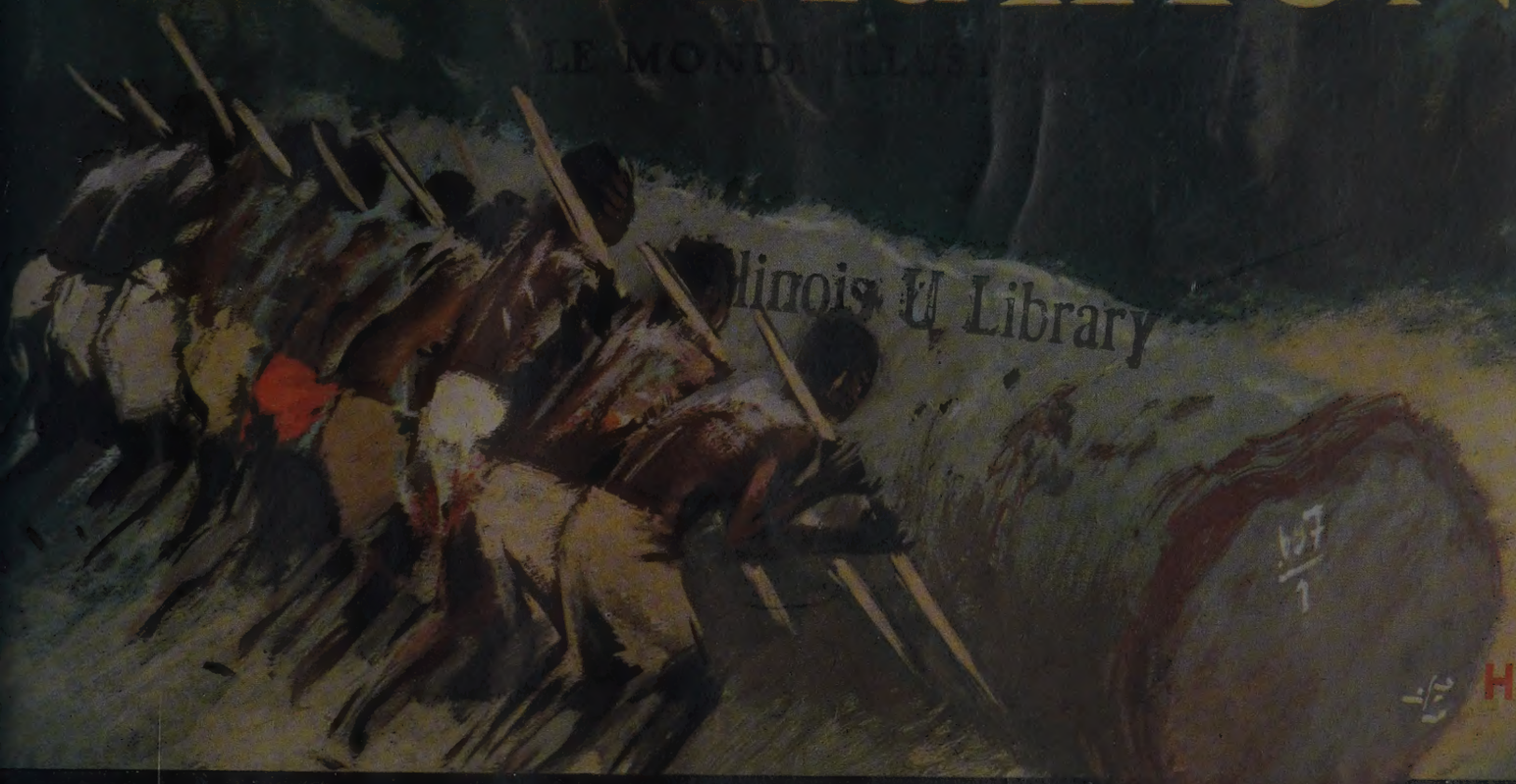
ILLUSTRATION

France
LE MONDE ILLUSTRÉ
Illinois U Library

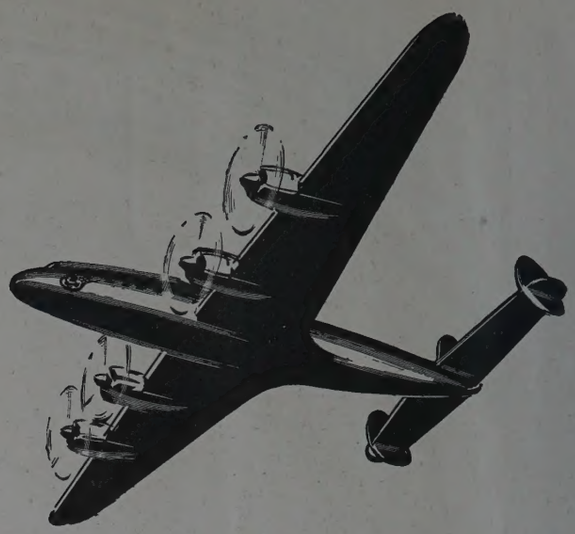


HIER

L'AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE

AUJOURD'HUI

AIR FRANCE
aide puissamment l'A. E. F. à construire son avenir !



L'Afrique Equatoriale, dont on ne peut parler sans évoquer les grandes figures de Brazza, de Lamy et d'Eboué, est une région d'avenir. Son territoire, cinq fois plus grand que la France et dix fois moins peuplé, représente un réservoir d'immenses richesses. L'A.E.F. est déjà le premier producteur de coton, de bois, de diamant et d'or de l'Union Française. Ce sera bientôt un important producteur de corps gras, de fibres secondaires, de riz, de café, etc... Le seul obstacle à sa mise en valeur ce sont les distances. Cet obstacle Air France met tout en œuvre pour le franchir. Déjà ses puissants et rapides quadrimoteurs relient directement en 24 h. à peine, la métropole à ses principaux centres vitaux, par ses lignes

PARIS – TUNIS ——— TCHAD
PARIS – ALGER ——— LOMÉ
PARIS – ALGER ——— LAGOS
PARIS – KANO – BRAZZAVILLE

Les réseaux locaux permettent ensuite de circuler d'une région à l'autre avec une facilité et une fréquence remarquables. Il reste encore à les développer. Air France s'y emploie activement et apporte au problème des transports aériens, capital pour l'A.E.F., la solution la plus moderne et la plus constructive pour l'avenir. Voyagez par Air France.

AIR FRANCE

réseau aérien mondial, spécialiste des longs courriers coloniaux

119, CHAMPS-ELYSÉES, BAL. 50-29 - 2, RUE SCRIBE, OPÉ. 41-00 ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES - VENTE PAR TÉLÉPHONE BALZAC 50-29 DE 7 HEURES A 22 HEURES.

P. 183

Brillantine
LUSTRALE
CADORICIN

L'un de ces véhicules vous convient... car il a fait ses preuves dans le monde entier et a été SPÉCIALEMENT ADAPTÉ aux conditions d'emploi dans les territoires d'OUTRE-MER.

Choisissez RENAULT

UNIC

ÉTÉ 1950

Cuthéor

Sandale box-café couleur, ou russia toutes nuances, empeigne perforée, avec ou sans contrefort, semelles crêpe ou cuir.

Roquebrune

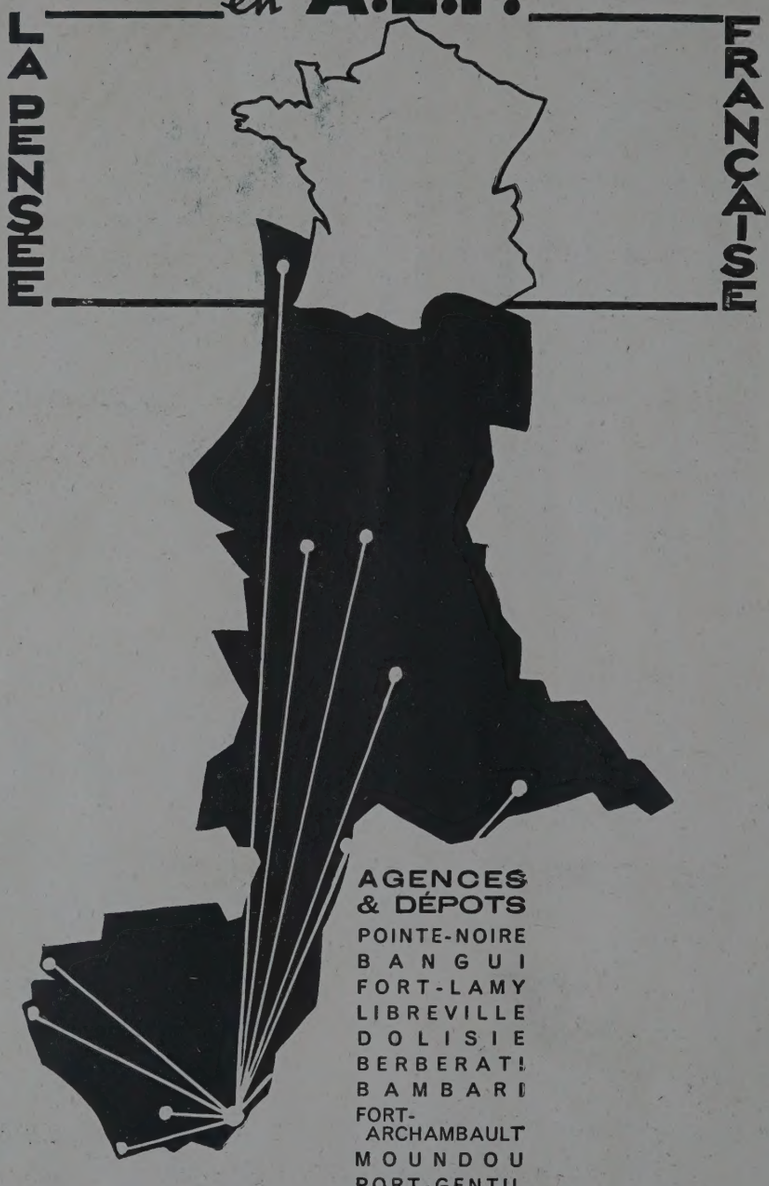
Soulier derby box couleur, non doublé, entièrement perforé, talon cousu, double trépointe, semelles souples.

Des modèles nombreux dans une qualité totale en pointures, demi pointures et trois largeurs

LES LIBRAIRIES "AU MESSAGER"

grâce à leur rayonnement diffusent partout

en A.E.F.



GRAND CHOIX EN TOUS GENRES D'OUVRAGES : LITTÉRAIRES, HISTORIQUES, ARTISTIQUES, TECHNIQUES, CLASSIQUES — DÉPOSITAIRES EXCLUSIFS DES PRINCIPALES MAISONS D'ÉDITION ET DES MESSAGERIES DE PRESSE. — FOURNISSEURS DE L'ENSEIGNEMENT ET DES SERVICES ADMINISTRATIFS. — POSSÈDENT EN STOCK TOUS ARTICLES DE PAPETERIE ET MEUBLES MÉTALLIQUES.

Pour tous renseignements s'adresser au siège social :

LES LIBRAIRIES « AU MESSAGER »
AVENUE DU COMMERCE
BRAZZAVILLE

P.B.S.

B. A. O.

BANQUE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Société anonyme au capital de 52.629.500 francs
ayant le privilège d'émettre des billets de banque
en **AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE** et au **TOGO**

Siège social : 9, avenue de Messine, à PARIS (8e)

- Téléphone : CARNOT 94-00 (6 lignes groupées) -

■

SUCCURSALES ET AGENCES :

En France — MARSEILLE, 7, Cours Pierre-Puget
BORDEAUX, 11, Cours de Verdun

En Afrique — DAKAR - LOMÉ - DOUALA - BRAZZAVILLE
KAOLACK - BAMAKO - CONAKRY - ABIDJAN
BOBO-DIOULASSO - COTONOU - ZINDER
FORT-LAMY - YAOUNDÉ - LIBREVILLE
PORT-GENTIL - POINTE-NOIRE - BANGUI

Toutes opérations de banque et de bourse

BRASSERIE DE LÉOPOLDVILLE

DÉPOT DE BRAZZAVILLE

LES PUBLICATIONS

DU

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL

DE L'

A. E. F.

LE JOURNAL OFFICIEL DE L'A. E. F.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS	COLONIE DE L'A. E. F.		FRANCE et COLONIES FRANÇAISES		ÉTRANGER	
	Poste normale	Par avion	Poste normale	Par avion	Poste normale	Par avion
Un an... Fr. C. F. A.	910	2.100	1.092	3.360	1.456	9.410
Six mois.. —	564	1.050	623	1.680	819	4.705
Le numéro —	50	90	50	140		

LE BULLETIN D'INFORMATIONS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES DE L'A. E. F.

Mensuel

Abonnements, courrier ordinaire	750 fr.	C. F. A.
— courrier avion (A. E. F.).	900 fr.	—
— — — (France).	1.050 fr.	—

LE BULLETIN D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION

Hebdomadaire

Abonnements semestriels courrier ordinaire	300 fr.	C. F. A.
— — courrier avion	550 fr.	—

SES ÉDITIONS

N° 7 - L'Élevage au Tchad, par le docteur vétérinaire Malbrant.
N° 12 - Réglementation de la chasse en A. E. F.
N° 15 - Recueil des textes réglementant l'admission des voyageurs en A. E. F.
N° 19 - Réglementation douanière des Colonies (Gabon et bassin conventionnel du Congo).
N° 20 - Taxe d'enregistrement sur les actes et conventions, contribution du timbre et impôt sur les valeurs mobilières.
N° 24 - Recueil des textes réglementant la taxe d'enregistrement sur les actes et conventions, la contribution du timbre et impôt sur les valeurs mobilières.

SES CARTES TOPOGRAPHIQUES, GÉOLOGIQUES, OROHYDROGRAPHIQUES ET ÉCONOMIQUES

BRAZZAVILLE

S.C.K.N.

SIÈGE SOCIAL : BRAZZAVILLE
(SOCIÉTÉ COMMERCIALE DU KOUILOU NIARI)

AU TCHAD - EN OUBANGUI-CHARI - AU MOYEN CONGO

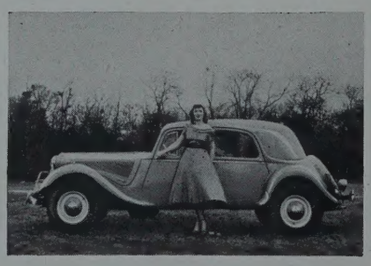
H. & C.

(HATTON & COOKSON) AU GABON

Tous produits d'exportation • Toutes marchandises d'importation • Magasins de nouveautés, tous articles pour Européens • Tout équipement industriel • Garages • Stations service • Ateliers de réparations à FORT-LAMY • BANGUI • BRAZZAVILLE • POINTE-NOIRE • LIBREVILLE • PORT-GENTIL

CES COMPAGNIES REPRÉSENTENT EXCLUSIVEMENT :

Machines et tracteurs **ALLIS-CHALMERS** • Moteurs **DIESEL RUSTON & HORNSBY** • Camions **WILLEME** • **CITROËN** • **GENERAL MOTORS** • Produits **SHELL** • **TECALEMIT** • Appareillage **DELCO A.C.** • Accumulateurs **SLEM** • Pneumatiques **FIRESTONE** • Réfrigérateurs **ELECTROLUX** • **FRIGIDAIRE** • Elévateurs **CLARK** • Moteurs **EVINRUDE** • Groupes électrogènes **KOLHER** • Machines **G.E.C.** • Matériel **GORDON** pour produits coloniaux • Emetteurs-récepteurs **COLLINS** • Tubes électroniques **MULLARD** • Radio **PHILIPS** (sauf GABON) • Véhicules tous terrains **LAND ROVER** • Appareils photographiques **FOCA** (au TCHAD)



CITROËN

Ses véhicules tourisme et poids-lourds réalisent les meilleures performances de vitesse et d'endurance sur les pistes africaines. Pour les liaisons à grande distance sa six cylindres à grand confort.

... ET DISTRIBUENT OFFICIELLEMENT :

TITAN • MICHELIN • BERNARD-MOTEURS
RADIO-AIR • WONDER • H. S. M. • ATELIERS DE PAIMBŒUF • GENÈVE • KODAK • ZEISS
IKON • AUBRY & SIMONIN • VIALIS • FRANCE ENTREPRISE NOUVELLE • ERNAULT-BATIGNOLLES

Leurs Services Techniques sont à la disposition de la clientèle africaine pour tous renseignements ou propositions. *Livraison rapide dans toute la FRANCE des voitures sous triptyque*

Bureaux à Paris : **COMPAGNIE DU NIGER FRANÇAIS** 33, Rue de Miromesnil • PARIS 8e • Tél. : ANJou 86-11

BANQUE COMMERCIALE AFRICAINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 140.000.000 DE FRANCS

Siège social : 52, rue Laffitte, PARIS (9e)

R. C. Seine 215-757 B. - L. B. F. N° 206.

Adresse télégraphique COMAFRIC PARIS Téléphone : TRUDAINE 75-36 à 75-38.

AGENCES

MARSEILLE	France	**DOUALA** **YAOUNDÉ**	Cameroun
DAKAR **KAOLACK**	Sénégal	**LIBREVILLE** **PORT-GENTIL**	Gabon
BAMAKO	Soudan	**BRAZZAVILLE** **POINTE-NOIRE**	Moyen - Congo
ABIDJAN **GAGNOA**	Côte-d'Ivoire	**BANGUI**	Oubangui-Chari
ZIGUINCHOR	Casamance	**FORT-LAMY**	Tchad
COTONOU	Dahomey		

Correspondants sur les autres places de l'Afrique-Occidentale et Équatoriale

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE TRANSPORTS

en Afrique

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 105.500.000 FRANCS

Siège Social et Direction Générale en Afrique à BRAZZAVILLE

Bureau à PARIS, 29, rue de Monceau (8e)

Adresse Télégraphique : GALTRANSAF - Téléphone : CARnot 94-40 à 42

Remorqueur en poussée GG Antonetti et deux barges de 600 t. Appontement de la C.G.T.A. à Brazzaville.

TRANSPORTS FLUVIAUX

BRAZZAVILLE - BANGUI - MOBAYE - OUANGO

Connaissements directs à l'Import pour toutes destinations en A. E. F.

Connaissements directs à l'Export négociables en A. E. F.

AGENCE DE TRANSIT A POINTE-NOIRE

Toutes opérations en douane assurées par spécialistes

LA LOI
DU CONFORT
Été brûlant qui déssèche tout, été humide qui corrompt tout, climats, températures, saisons, sont sans influence sur les aliments confiés à FRIGIDAIRE.
Le véritable FRIGIDAIRE prodigue inlassablement le FROID qui "stabilise" les aliments les plus délicats ; il en garde la fraîcheur et la saveur premières. Il dispense la glace à volonté. Outre les multiples agréments qu'il introduit dans la famille, il y apporte la sécurité.
Plus de 11.000.000 d'Usagers dans le monde ont rendu ses qualités proverbiales et les dictionnaires ont consacré son nom.
Qu'attendez-vous pour vivre enfin dans "l'oasis" FRIGIDAIRE !
Sur demande, en vous recommandant de cette revue, vous recevrez la plaquette "4 Raisons Majeures" qui vous documentera. Écrivez aujourd'hui même à
FRIGIDAIRE
46, RUE LA BOÉTIE. PARIS (8e)
le véritable
FRIGIDAIRE
PRODUCTION EXCLUSIVE DE
GENERAL MOTORS (FRANCE)
CONCESSIONNAIRES AVEC MAGASINS DE DÉMONSTRATION DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DE FRANCE ET D'AFRIQUE DU NORD
DEMA

EAU DE TOILETTE
DE CARON
CARON
POUR UN
HOMME
LES PLUS
BELLES
LAVANDES
CRÉATION
SPECIALE
DE CARON
PARIS-FRANCE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

10 JUIN 1950

NUMÉRO 243 — 150 FRANCS

SOMMAIRE

DE LA COUTUME A LA DÉMOCRATIE — JACQUES FOURCADE, Président de l'Assemblée de l'Union Française.

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR L'A. E. F. — P.-O. LAPIE

POUR DÉVELOPPER LES RESSOURCES DE L'UNION FRANÇAISE : UN PLAN — R. MALBRANT

RICHESSES DE L'A. E. F.
DE L'AGRICULTURE A L'INDUSTRIE — RENÉ PARNAY, R. DARÉ, J. CARRIÈRE

NOUVEAU VOYAGE AU CONGO — ANDRÉ GIDE

A LA RECHERCHE DES CIVILISATIONS DISPARUES — J.-P. LEBEUF

POUR UNE LITTÉRATURE AFRICAINE — RENÉ MARAN

VISAGE DES VILLES
L'EFFORT D'URBANISME, LES VILLES DE DEMAIN — J. AUBAME

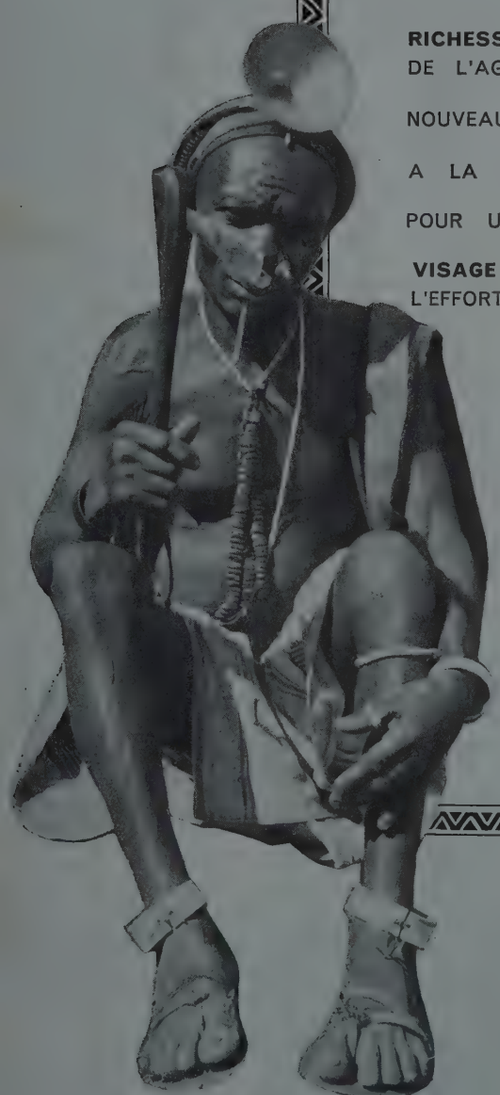
GRAND TOURISME, GRANDES CHASSES — HETTIER DE BOISLAMBERT

L'INSTITUT PASTEUR
BASE DE L'EFFORT SANITAIRE — Médecin-Colonel CECCALDI

DU CULTE DE LA MORT AU CULTE DE L'ESPRIT
Sainte-Anne du Congo, cathédrale de l'Union Française — R. P. LECOMTE

ICI, BRAZZAVILLE — GÉRAUD JOUVE

NOTRE A. E. F. — M. GÉRARD



Couverture d'Albert BRENET. — Reportage en couleurs d'Henri PARNOTTE. — Photographies de Pierre ICHAC, J.-P. LEBEUF. — Service Photographique du Gouvernement Général de l'A. E. F., AGENCE DES COLONIES.

La présentation de ce numéro est due à MARC RÉAL.

CHEMIN DE FER
CONGO-OCÉAN

Pointe-Noire - Brazzaville
512 kilomètres

Trafic annuel :
300.000 tonnes
et 250.000 voyageurs.

---

80 millions de tonnes

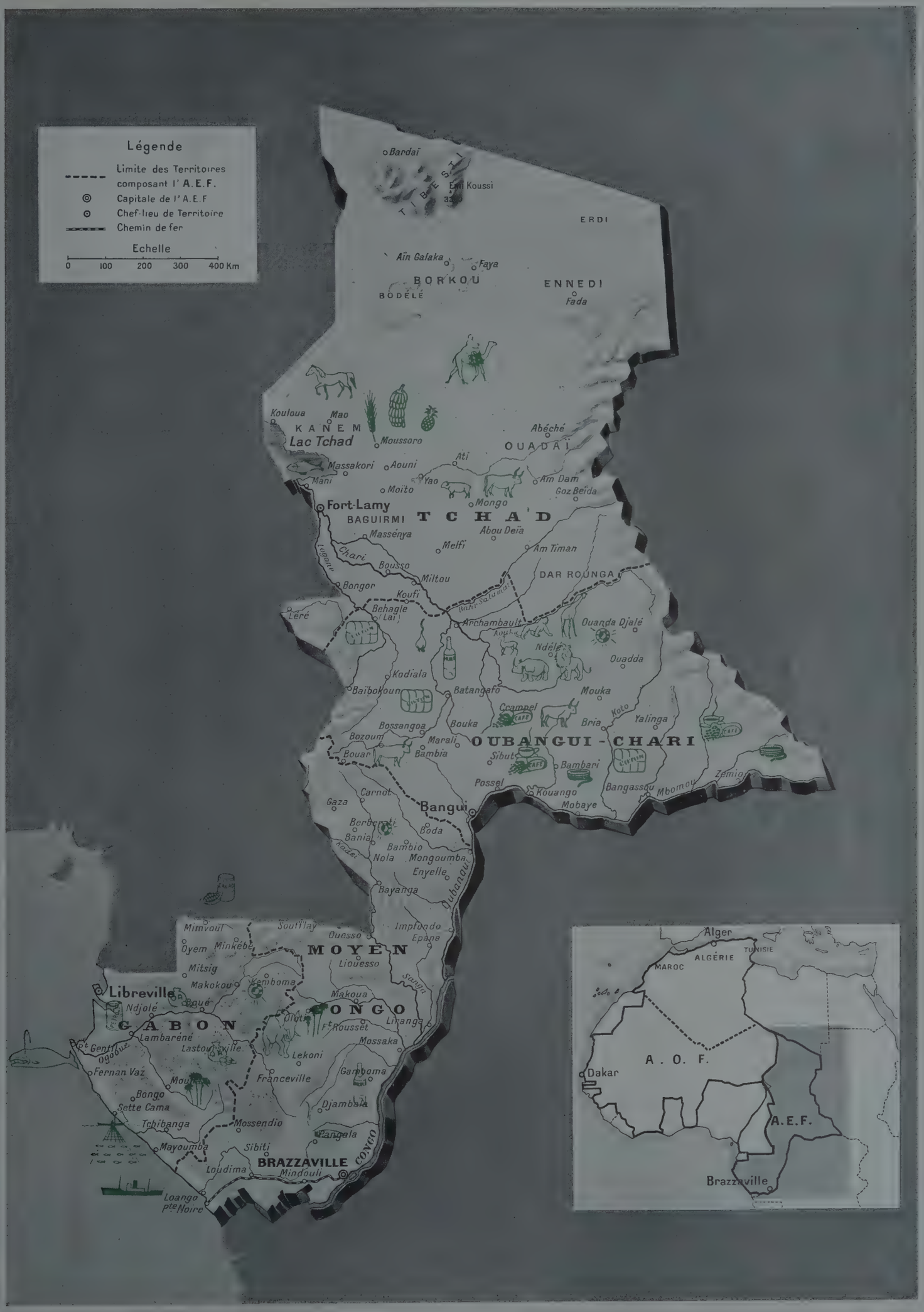
Le C.F.C.O. traverse le Mayombe.

---

100 km. de forêt et de montagne à l'altitude de 450 mètres.

---

12 tunnels, dont un de 1.700 mètres.


Légende
Limite des Territoires composant l'A.E.F.
Capitale de l'A.E.F
Chef-lieu de Territoire
Chemin de fer
Echelle
0 100 200 300 400 Km
Bardaï
Emi Koussi
3376
ERDI
Aïn Galaka
Faya
BORKOU
ENNEDI
BODÉLÉ
Fada
Kouloua
Mao
KANEM
Lac Tchad
Moussoro
Abéché
OUADAÏ
Massakori
Aouni
Ati
Mani
Yao
Am Dam
Moito
Goz Beïda
Mongo
Fort-Lamy
BAGUIRMI
TCHAD
Massénya
Abou Deïa
Melfi
Am Timan
Chari
Logone
Bousso
Miltou
DAR ROUNGA
Bongor
Koufi
Léré
Behagle
Lai
Archambault
Ouanda Djalé
Ndélé
Ouadda
Kodiala
Baïbokoum
Batangafo
Mouka
Koto
Yalinga
Bria
Bouka
Bossangoa
Bozoum
Marali
OUBANGUI-CHARI
Bouar
Bambia
Sibut
Bambari
Zemio
Possel
Kouango
Bangassou
Mbomou
Carnot
Gaza
Bangui
Mobaye
Berberati
Boda
Bania
Bambio
Nola
Mongoumba
Enyelle
Kadeï
Oubangui
Bayanga
Mimvoul
Souffiay
Ouesso
Impfondo
Epena
Oyem
Minkébé
MOYEN
CONGO
Lioueso
Mitsig
Sangha
Makokou
Kemboma
Libreville
Ndjolé
Boué
Makoua
GABON
Onga
Ft Rousset
Liranga
Lambaréné
Mossaka
Lastourville
Port Gentil
Ogooué
Lekoni
Fernan Vaz
Franceville
Gamboma
Mouila
Djambala
Bongo
Sette Cama
Tchibanga
Mossendio
Pangala
Mayoumba
Sibiti
BRAZZAVILLE
CONGO
Loudima
Mindouli
Loango
Pte Noire
Alger
ALGÉRIE
TUNISIE
MAROC
A. O. F.
Dakar
A.E.F.
Brazzaville

HIER... VIE PRIMITIVE DES GROUPES ETHNIQUES...

DE LA COUTUME A LA DÉMOCRATIE

par JACQUES FOURCADE,
président de l'Assemblée de l'Union française.

DANS un essai de critique politique d'une rare densité de pensée, Léopold Senghor, traitant de l'emprunt spirituel de la métropole à l'outre-mer dans sa tâche de reconstruction, écrit : « ... elle aura à reconstruire, avec ses usines, sa flotte et ses ports, le patrimoine spirituel qu'a miné et peu à peu ruiné un courant de matérialisme qui se réclame de l'intellect. Elle aura, pour ce faire, non pas à revenir à la civilisation de quelque moyen âge irrémédiablement révolu, mais à porter un regard neuf et judicieux sur ses traditions anciennes pour y découvrir les sources et les conditions de sa renaissance. » N'était-ce pas là tracer heureusement la voie nécessaire qui mène de la coutume à la démocratie ? Tant il est vrai que les peuples d'outre-mer ne se sentent pas seulement — ni d'abord — attirés par le progrès et les satisfactions matérielles qu'apporte avec elle la civilisation de l'Occident, mais aussi par un idéal qui, fondé sur le respect de l'homme, s'impose à leur conscience où se révèlent si sensibles les résonances d'ordre moral.

C'est donc surtout l'appel d'une conscience éveillée — ou réveillée — par l'attrait d'une certaine manière de penser et de sentir qui achemine irrésistiblement ces peuples vers les responsabilités politiques et détermine leur comportement nouveau.

Mais il convient de ne pas perdre de vue que les institutions démocratiques que leur apporte le courant de la civilisation moderne se superposent encore chez eux à un ensemble de lois non écrites que leur ont imposées les nécessités d'une vie collective constamment menacée. Le premier obstacle qu'elles rencontrent dans leur progression, c'est la séparation — voire, parfois, l'hostilité — des divers groupements ethniques, dont la notion précise d'intérêt commun, jointe à l'aspiration commune de renouveau, noue lentement les destins jadis en discorde. Au sein de la famille, du village, de la tribu, l'autochtone a fait l'apprentissage rituel de la solidarité qui l'unit à ses compagnons. Participant au choix de ses chefs, il expose son opinion dans les assemblées de son clan — première affirmation, à un stade élémentaire, de ses prérogatives de citoyen.

La femme non plus ne saurait demeurer en dehors de cette évolution générale de progrès. Dès 1944, dans un rapport admis à la Conférence africaine, le « Cercle des Evolués de Brazzaville » réclamait avec vigueur le développement de l'enseignement féminin.

Quelle action plus directe, en effet, sur les coutumes et sur les mœurs, que celle de l'enseignement ?

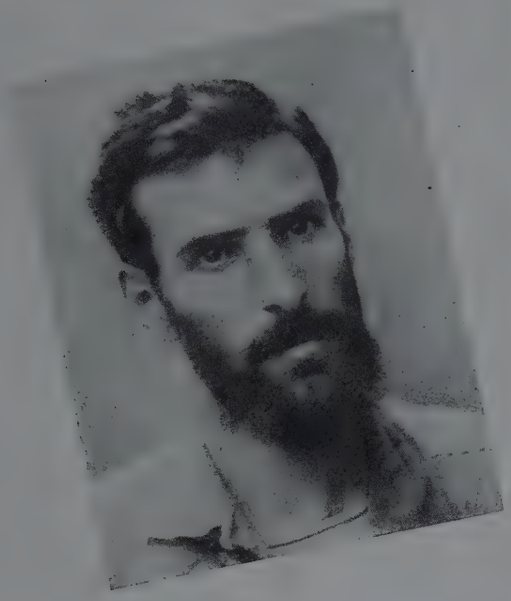
Action qui provoque la salutaire confrontation de deux civilisations jusqu'alors ignorantes l'une de l'autre et porte l'individu à dépasser le stade de ses particularismes traditionnels, invincibles au sein de son seul groupe, et l'incite à faire librement élection de ce qu'il estime conforme à ses aspirations personnelles ou collectives dans la philosophie plus large qui lui est ainsi proposée. Ce qui n'implique nullement désaveu ou stérilisation d'une coutume dont c'est un haut devoir que celui d'en « comprendre le sens profond » et de la considérer, selon l'expression d'Eboué, « comme aussi essentielle que la tradition qui l'a formée et le sentiment qui lui a donné naissance », cette tradition étant « celle du pays ou de la tribu », « ce sentiment », celui de la patrie.

Aussi bien, le grand bénéfice de l'Assemblée de l'Union française, dont les travaux trop longtemps et trop injustement méconnus constituent le plus riche et le plus profond enseignement, est-il de servir, plus sûrement que quiconque, la cause du rapprochement fécond des civilisations de la métropole et de l'outre-mer et de tisser inlassablement, entre les peuples de l'une et de l'autre, le lien mutuellement consenti et souhaité de la solidarité dans le progrès.

Les étapes essentielles sont franchies.

L'Assemblée de l'Union française a déjà commencé de réussir. Elle réussira pleinement demain dans cette tâche magnifique, parce qu'elle le doit, parce qu'elle le veut, parce qu'il le faut !

AUJOURD'HUI, SESSION DU GRAND CONSEIL DE L'A.E.F., ASSEMBLÉE MODERNE.



Brazza, découvreur du Congo, Malamine, gardien de la souveraineté française, et le gouverneur Eboué, qui lança a Brazzaville l'idée d'Union française.

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR L'AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE

par **P.-O. LAPIE**

ancien gouverneur du Tchad.

Le vice-amiral Bouet-Willaumez installa la France au Gabon...

L'Afrique-Equatoriale française n'est vieille, officiellement du moins, que de quarante ans, puisque c'est le décret du 15 janvier 1910 qui consacra son existence.

En réalité les pays qui la forment sont français depuis longtemps : Libreville était fondée au Gabon dès 1849 ; le Tchad, dernier territoire rattaché à la France, le fut en 1900. Mais l'histoire de l'A. E. F., de sa formation et de son évolution ne s'étend pas sur un grand nombre d'années : les événements qui la constituent sont récents et les hommes qui l'ont vécue, encore très proches de nous.

De ces hommes surtout je veux parler, et de deux d'entre eux plus particulièrement dont la personnalité domine à mon sens toute l'histoire de l'A. E. F. : Savorgnan de Brazza et Félix Eboué. Il n'est pas question de passer sous silence ou de minimiser l'œuvre immense accomplie par tant d'autres pionniers dévoués au service de la France, les Marchand, les Gentil, les Merlin, les Angoulvent, pour n'en citer que quelques-uns. Mais Brazza et Félix Eboué m'apparaissent comme les figures les plus représentatives de deux moments essentiels de l'histoire de l'A. E. F. Ils incarnent en eux un idéal précis, firent une politique déterminée et, de la sorte, exercèrent une profonde influence sur les destinées de l'A. E. F. ; Brazza, l' « inventeur », lors de sa formation ; Eboué, le « réformateur », dans les temps plus modernes de son évolution.

En 1875, lorsque Savorgnan de Brazza entreprend son premier voyage d'exploration en Afrique-Equatoriale, la France n'est installée qu'à Libreville et dans quelques postes de la côte du Gabon. Dix ans plus tard, quand est signée la Convention de Berlin, d'immenses territoires entre l'Ogôoué et le Congo nous sont acquis, Brazzaville et Ranceville ont été fondées, Stanley a été mis en échec par Brazza. En trois expéditions (1875-1878 ; 1879-1881 ; 1883-1885) Brazza a jeté les fondements de l'Afrique-Equatoriale française. Sans argent, avec une poignée d'hommes, il a pu barrer la route à Stanley, qui disposait de moyens infiniment plus importants. Non seulement il n'est pas entré en lutte contre les indigènes, mais il les a le plus souvent gagnés à la France. Le long des rives de l'Ogôoué et du Congo il apparaît plus comme un libérateur que comme un conquérant.

Sa méthode — car il a réellement une méthode — consiste à traiter avec les indigènes et à s'efforcer de les persuader des avantages qu'ils tireront d'un traité de protectorat avec la France. Pas de coups de freins, des « palabres » ; pas de fortes installations militaires, de simples petits postes sur lesquels flottera le drapeau français.

Sans doute, les trois missions de Brazza n'ont-elles pas en dix ans donné l'A. E. F. à la France ; mais une découverte était faite, une méthode de colonisation était née grâce à Brazza, celle de la « conquête cordiale ».

De 1885 à 1900 Crampel, Liotard, Dybowski et Maistre continuaient l'œuvre de Brazza et pacifièrent les pays de l'Oubangui et du Logone, tandis qu'en 1898 Marchand, s'efforçant d'atteindre le Nil, se heurtait aux troupes de Kitchener devant Fachoda. Seule, la région du Tchad, au cœur de l'Afrique, demeurait inexplorée. Elle apparaissait

... en traitant, dès 1848, avec un puissant chef, le roi Denis.

cependant comme une position stratégique importante puisque ce territoire assurait la liaison entre les possessions françaises de l'Afrique-Occidentale et celles très récentes de l'Afrique-Equatoriale. La jonction des missions Foureau-Lamy, Joalland-Meynier et Gentil sur les bords du Tchad, en avril 1900, terminait par l'arrêt de Rabah, à Kousserv, l'occupation de l'A. E. F. à laquelle avait travaillé Brazza.

La pacification de l'A. E. F. s'accomplit sans difficultés. Pendant la première guerre mondiale les troupes d'A. E. F. entreprirent avec les forces anglaises la difficile conquête du Cameroun, qui fut pris en 1916. Dès lors s'ouvrit l'ère de la mise en valeur. En 1934 la construction du chemin de fer Congo-Océan l'achevait. A la veille de la seconde guerre mondiale la France s'efforçait de régler les problèmes économiques, politiques et sociaux de l'A. E. F., qui évoluait rapidement.

Le 26 août 1940, Félix Eboué, gouverneur du Tchad, déclarait se rallier au général de Gaulle. Quelque pression qu'exercèrent les envoyés de Vichy pour surveiller l'attitude des fonctionnaires coloniaux, il fut suivi. Le ralliement du Tchad à la France Libre devait entraîner bientôt celui des autres territoires de l'A. E. F., dont quelques mois plus tard Eboué, l'Africain, devenait gouverneur général. On sait le rôle que, sous sa direction, joua

NOUS SOMMES EN 1941 : DES UNITÉS DE LA FRANCE LIBRE, A BRAZZAVILLE, VONT S'EMBARQUER SUR DES TRANSPORTS DE TROUPES POUR ALLER PRENDRE PART A LA GLORIEUSE CAMPAGNE QUI LES CONDUIRA DU TCHAD A STRASBOURG.

CI-CONTRE : LE GÉNÉRAL DE GAULLE, ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉRAL LECLERC, ACCUEILLI EN 1941 PAR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL EBOUÉ. CI-DESSOUS : LE TOMBEAU DU ROI DENIS, A POINTE-DENIS.

l'A. E. F. dans la guerre. Réservoir d'hommes et de ressources, elle permit la reconquête, en deux ans, de l'Afrique française.

Il songeait cependant, dès 1941, à l'avenir politique de l'après-guerre de l'Afrique française, où des réformes s'imposaient. Les recommandations de la conférence africaine de Brazzaville en 1944 servirent de base en 1946 aux discussions des constituants sur les problèmes concernant les territoires d'outre-mer. Or à Brazzaville Eboué avait su faire prévaloir la plupart de ses conceptions sur le fédéralisme, l'introduction des institutions parlementaires en Afrique, le développement de l'enseignement.

En ce sens il était un novateur, un précurseur dont on met aujourd'hui, dans son A. E. F. elle-même, les idées en application.

L'histoire de l'A. E. F. est une véritable épopée conduite par les deux héros qui lui consacrèrent leur vie.

Et le fait que l'un ait été un Africain d'origine ne donne-t-il pas aujourd'hui à l'œuvre commise un sens tout particulier ? Il est une preuve frappante de cette solidarité qui lie tous les membres de l'Union française.

POUR DÉVELOPPER LES RESSOURCES DE L'UNION FRANÇAISE : UN PLAN

UN TRÈS GROS EFFORT EST FAIT POUR DÉVELOPPER LES COMMUNICATIONS. UNE ROUTE IMPORTANTE EST EN CONSTRUCTION POUR RELIER DOLISIE AU GABON.

L'A. E. F. PREND LE DÉPART

PAR R. MALBRANT,

membre du Comité directeur du Fonds d'investissement économique et social des Territoires d'outre-mer.

" L'A. E. F. vit matériellement comme un pauvre qui dort sur un sac d'or, parce que la plupart de ses richesses ne sont pas encore en valeur et que les moyens de mise en œuvre sont insignifiants. "

BERNARD CORNUT-GENTILLE,
Haut Commissaire de la République en A. E. F.
(Discours au Grand Conseil le 29 septembre 1948.)

LORSQU'EN pleine guerre la Conférence de Brazzaville fut amenée à définir la politique économique qui serait mise en œuvre dans ce qu'on appelait alors l'Empire, dès que la victoire le permettrait, c'est en recommandant l'élaboration d'un plan ayant pour but « le développement du potentiel de production et l'enrichissement des territoires d'outre-mer en vue d'assurer aux Africains une vie meilleure par l'augmentation de leur pouvoir d'achat et l'élévation de leur standard de vie » qu'elle clôtura ses travaux.

L'A. E. F., qui vit naître cette recommandation, se devait d'en tenir compte, et elle s'y est si bien attachée qu'elle a été la première à élaborer un plan décennal d'équipement, qui se trouve d'ailleurs être le seul à avoir encore été approuvé.

Cette célérité honore ceux qui se sont employés à la mise au point de ce travail, car il suffit de s'y référer pour se convaincre de l'effort qui a dû être accompli pour établir et harmoniser les prévisions, en s'attachant non seulement à développer la production, mais aussi à faciliter les exportations, et à faire en sorte que le développement humain aille de pair avec le développement économique.

A cette hâte il y avait, il est vrai, des raisons. S'étant intégrée la dernière dans le monde français et se trouvant, plus que tout autre territoire africain, handicapée par le manque de main-d'œuvre, les difficultés d'accès vers l'intérieur, les rigueurs du climat, l'A. E. F. avait un immense retard à combler. Plus qu'ailleurs s'y accusait le déséquilibre entre une évolution économique et sociale rétrograde et une promotion politique qui l'assimilait à un pays moderne. Comment eût-il pu en aller autrement dans un pays

LE BINAGE DES ARACHIDES A LA MAIN, TEL QU'IL A ÉTÉ LONGTEMPS PRATIQUÉ, ÉTAIT TRÈS ONÉREUX EN RAISON DE LA NOMBREUSE MAIN-D'ŒUVRE NÉCESSAIRE.

AUJOURD'HUI, GRACE A L'UTILISATION DES MACHINES AGRICOLES, PRATIQUÉE SUIVANT LES MÉTHODES MODERNES, LE RENDEMENT EST VINGT FOIS SUPÉRIEUR.

de 2.500.000 kilomètres carrés dont la conquête s'est achevée il y a moins de quarante ans et dont la population ne dépasse guère 4 millions d'habitants ?...

En cherchant à gagner du temps l'A. E. F. a montré la foi qui l'animait. Peut-on lui faire confiance ? Pour cela il importe de préciser quel est son point de départ, le but qu'elle se propose d'atteindre et les moyens qui lui sont, en principe, accordés.

Le point de départ, c'est un pays cinq fois plus étendu que la France, pauvre en hommes, dont l'hinterland est fort éloigné de la côte, dont les richesses, bien que mal prospectées, se révèlent immenses aussi bien au point de vue minier qu'agricole. L'A. E. F. est actuellement le premier producteur d'or et de diamant de l'Union française, comme aussi le premier producteur de bois et de coton. Et ce qui a été réalisé dans ces domaines avec des moyens de fortune laisse entrevoir ce que pourra être l'essor de sa production lorsque son sol et son sous-sol seront mieux connus et lorsque des méthodes modernes d'exploitation seront appliquées.

Le point de départ, c'est aussi un pays sans infrastructure sociale, très pauvrement doté en formations sanitaires et en écoles (le pourcentage de scolarisation des enfants n'atteint même pas 5 % au Tchad), alors que nulle part dans l'ensemble africain les conditions de santé et d'alimentation des autochtones ne sont aussi déficientes et que nulle part aussi, exception faite de quelques tribus, le niveau d'évolution n'est plus bas.

Le but à atteindre relève de ce qui précède. Mais s'il est facile à énoncer, il est beaucoup moins aisé de mettre en place les moyens d'y parvenir. Car tout se tient dans ce domaine. On ne développe pas et l'on ne modernise pas la production sans main-d'œuvre et sans ouvriers spécialisés. Pour cela il faut lutter contre la mort, améliorer la situation démographique et dispenser l'instruction professionnelle. Mais pour cela aussi il faut disposer de médecins, d'infirmiers, de contremaîtres, de chefs de culture. Or l'A. E. F. n'a pas assez d'hôpitaux, pas assez d'écoles, pas assez de techniciens pour les former. Et pour assurer cette formation, comme pour acheminer dans l'intérieur les matériaux et le matériel appelés à développer l'infrastructure hospitalière et scolaire ou intensifier la production, il faut des routes, des voies navigables. L'A. E. F. ne les a pas non plus. Comment ne buterait-on pas sur de tels obstacles, puisqu'il faudrait pour bien faire tout entreprendre à la fois alors que les réalisations se trouvent subordonnées à tant de facteurs contradictoires ?

Le grand mérite du plan décennal de l'A. E. F., c'est précisément de s'être attaché autant qu'il était possible à concilier ces inconciliables. Son principal effort porte sur le développement des moyens de communication, et c'est logique puisque dans un pays qui ne dispose que d'une étroite façade sur l'océan, d'un chemin de fer de 500 kilomètres, de voies navigables coupées de rapides et de pistes routières pas toujours praticables, rien de grand ne pourra être réalisé ni sur le plan économique ni sur le plan social tant que le problème des transports ne sera pas résolu. Près de 20 milliards sont prévus pour cela. Ce chiffre peut paraître élevé, mais si l'on songe aux difficultés énormes qui devront être vaincues pour établir des routes définitives soit dans la grande forêt équatoriale du sud, soit dans les régions sableuses ou marécageuses du nord, on devrait plutôt l'estimer dérisoire. Aussi importera-t-il de donner priorité aux itinéraires qui présentent un intérêt économique immédiat ou qui sont appelés à déterminer le développement de la production.

Si le problème des moyens de communication, avec tous les prolongements qu'il implique : construction d'aérodromes accessibles aux avions gros porteurs qui, dans les régions éloignées de la côte, sont sans doute appelés dans un avenir rapproché à drainer une partie importante du trafic jusqu'alors dévolu aux transports routiers et maritimes ; aménagement des ports ; modernisation des transmissions radio-électriques, etc., occupe la première place dans ce programme, le souci qu'ont eu ses promoteurs de donner à l'A. E. F. les moyens de s'industrialiser et de perfectionner son équipement y apparaît également. L'électrification et l'adduction d'eau dans les principaux centres, l'étude et l'utilisation des forces hydrauliques, la construction de cimenteries, la création de plusieurs industries nouvelles donnent lieu notamment à d'importantes prévisions.

Cet énoncé appelle évidemment une question. Le programme d'équipement que l'on a conçu est-il rentable ? Il serait vain de le

UN BULLDOZER DÉTRUIT LA BROUSSE ET PRÉPARE LE TRACÉ D'UN AXE ROUTIER.

DANS LA FORÊT GABONAISE, DE PUISSANTS ENGINS MÉCANIQUES PERMETTENT D'ABATTRE OU D'ARRACHER LES PLUS GRANDS ARBRES DANS LE MINIMUM DE TEMPS.

C'EST GRACE A L'UTILISATION D'UN MATÉRIEL AGRICOLE PERFECTIONNÉ QUE LA PRODUCTION POURRA ÊTRE DÉVELOPPÉE ET QUE LE PLAN DEVIENDRA RENTABLE.

VOILA VINGT ANS, ON CIRCULAIT ENCORE EN PIROGUE OU EN TIPOYE.

AUJOURD'HUI DES TRAINS DE CHALANDS SILLONNENT LA VOIE FLUVIALE.

préjuger pour l'immédiat, car dans un pays où tout est à faire, dont les ressources sont mal connues, les besoins mal précisés et où il s'agit tout d'abord de créer un appareil de production, de circulation et de consommation des richesses il serait vain de vouloir tout subordonner à une étroite notion de rentabilité. Le plan de l'A. E. F. se garde de cette rigueur stérilisante. Il aurait pourtant manqué son but en ne s'attachant pas à donner une large place à ce qui peut enrichir la masse africaine et augmenter le volume des transactions.

Il le fait autant qu'il le peut, en consacrant d'importants crédits au développement et à la modernisation de la production agricole, zootechnique et minière. De ce développement dépendra en partie la rentabilité du plan, et c'est par lui que pourront être amorties les charges résultant de sa réalisation, notamment dans le domaine social. Amélioration du rendement de la culture cotonnière, intensification de certaines cultures industrielles ou vivrières : arachides, riz, palmiers à huile, sisal, caoutchouc, etc. ; création de stations agricoles mécanisées, équipement des Services de l'Agriculture et de l'Elevage en laboratoires et en stations de recherches, amélioration et extension de la production animale, sans parler de l'effort prévu pour accroître la production forestière, tels en sont les principaux objectifs.

Ils sont ambitieux, certes, mais s'ils l'étaient plus encore l'A. E. F. n'aurait pas à s'en plaindre, car ils seraient alors à sa mesure.

Les investissements privés sont, il est vrai, largement appelés à compléter l'effort de production et de mise en valeur que l'on peut attendre des investissements publics. C'est le cas pour l'exploitation forestière, pour laquelle leur concours conditionne l'avenir. Ce l'est aussi, dans une moindre mesure — puisque l'effort des autochtones doit essentiellement y contribuer — pour l'exploitation agricole.

Aux nombreux planteurs et colons déjà installés au Gabon, en Oubangui et au Moyen-Congo se surajoutent depuis deux ans, dans la vallée du Niari et ailleurs, de nouveaux pionniers qui, dans le cadre prévu par le plan, ont pris des initiatives ayant pour but de moderniser et d'industrialiser la production. La terre africaine est rude et souvent ingrate, mais il y a pour tous de belles moissons en perspective. L'aide qui a déjà été dispensée à ses défricheurs par le Fides (plus d'un milliard de francs C. F. A.) et l'appoint qui leur sera ménagé dans l'avenir contribueront à faciliter leur tâche.

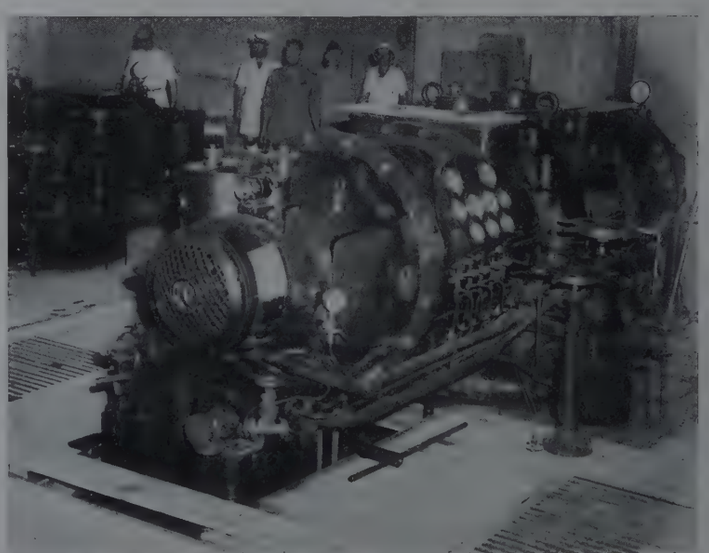
Au point de vue minier, c'est essentiellement de ces initiatives privées que l'A. E. F. peut attendre la pleine mise en valeur de son sous-sol. Les possibilités sont immenses, comme il a déjà été dit. On s'en apercevra quand les prospections auront pris de l'ampleur, que les ressources en or, en diamants, en cuivre, en étain ou en plomb seront connues et que le pétrole aura jailli. L'amélioration de l'équipement du service des mines que prévoit le plan est appelée à y contribuer, et le Bureau minier se doit, de son côté, d'y consacrer une large part de son activité.

Passons au programme de développement social, qui, à d'autres titres, conditionne le progrès de l'A. E. F. Dans ce domaine de multiples réalisations sont prévues pour multiplier et améliorer les formations hospitalières, développer l'assistance médicale en brousse, vulgariser l'enseignement sous toutes ses formes et dégager les élites autochtones dont l'Afrique-Equatoriale a besoin pour se hisser au niveau d'un pays moderne. 10 milliards y sont consacrés, mais ce ne doit être qu'une première tranche, car là aussi presque tout reste à faire, et avec cette dotation l'on ne pourra bâtir dans l'ensemble de l'A. E. F. que quelques dizaines d'écoles, d'hôpitaux, de dispensaires ou de maternités, alors qu'il en faudrait des centaines. Quant aux crédits prévus pour améliorer l'habitat et les conditions de vie des autochtones, ils ne suffiront pas non plus pour réaliser ce qui serait nécessaire. Tout au plus ouvriront-ils la voie aux études et aux tests qui permettront de déterminer les moyens à prendre pour régler ce problème.

Ce n'est là qu'un aperçu du programme que le plan décennal se propose de mener à bien. Si imparfait et incomplet qu'il soit — et comment pourrait-il en aller autrement puisqu'il s'attache à jeter les bases d'un programme appelé à moderniser la vie et l'aspect d'un des pays les plus primitifs du monde ? — il n'en ouvre pas moins des perspectives considérables. Sans doute ne constitue-t-il qu'un palier appelé à fournir à l'A. E. F. un nouveau tremplin de départ. Mais cette première étape conditionne tout le reste.

Comme l'exposait M. le haut commissaire Cornut-Gentille dans le discours qu'il prononça le 29 septembre 1948 devant le Grand Conseil, à Brazzaville, la réussite du plan, et par conséquent la mise en œuvre des moyens qu'il implique, est pour l'A. E. F. une question de vie ou de mort. De sa continuité dépendra la fin des expédients et des improvisations qui ont été jusqu'à présent son lot. Les réalisations routières qu'il prévoit donneront vie aux régions qui sont asphyxiées faute de moyens de communication. Il permettra en outre à l'ensemble aéfien, en suscitant les investissements publics et privés nécessaires, de disposer de l'équipement et des moyens techniques sans lesquels rien d'important ne serait réalisable dans le domaine économique et social.

Ce programme peut paraître ambitieux. Il l'est, en effet, si l'on tient compte du point de départ. Car c'est un pays nouveau qu'il s'agit de créer en partant d'une base sans consistance et en faisant face à des difficultés dont la forêt gabonaise ou les sables tchadiens montrent qu'elles ne sont pas à



A GAUCHE : CENTRE DE T. S. F. DE BRAZZAVILLE. A DROITE : LA CENTRALE ÉLECTRIQUE TRÈS MODERNE D'UNE USINE DE TRAVAIL DU BOIS A PORT-GENTIL.

UNE ROUTE NATURELLE AU TCHAD.

AUTREFOIS, LA TRAVERSÉE DES FLEUVES SE FAISAIT EN BAC. (VUE PRISE SUR LE MAMBILI.)

l'échelle ordinaire. Le problème n'aurait pas été simple à résoudre s'il avait fallu entreprendre, il y a quelques siècles, de donner à la France l'impulsion nécessaire pour lui permettre de s'adapter en dix ou vingt ans aux exigences de la vie d'aujourd'hui. C'est pourtant, dans des conditions infiniment plus ardues, celui que le plan pose à l'Afrique-Equatoriale.

L'A. E. F. a conscience de ces difficultés, mais elle ne se décourage pas pour autant. On dit d'elle — et c'est vrai — qu'elle s'est transformée en un immense chantier où s'affairent les bâtisseurs de villes, de routes, d'hôpitaux, de laboratoires, d'écoles, d'usines, en même temps que les défricheurs de brousse. Et si ce spectacle surprend le nouveau venu, il étonne bien plus encore ceux auxquels l'A. E. F. était familière il y a deux ou trois ans encore.

Déjà les bâtiments s'élèvent, les tracés de routes se dessinent, les dérochements de fleuves s'opèrent, tandis que s'accélèrent les études et les prospections qui conditionnent l'équipement de l'A. E. F. et que de nouvelles méthodes d'exploitations agricoles ou forestières sont expérimentées. Brazzaville, avec son terrain de Maya-Maya, est maintenant en mesure de recevoir les avions modernes. Le chemin de fer Congo-Océan — il en était besoin — améliore son trafic, et Pointe-Noire s'adapte à sa nouvelle destinée de grand port international.

C'EST une A. E. F. nouvelle qui est en train de naître par le plan. Sans doute peut-on lui reprocher — tel qu'il est sorti des délibérations du Grand Conseil — d'avoir été établi avec trop de symétrie et de ne pas tenir suffisamment compte du peuplement et des servitudes de chaque territoire. On peut de même critiquer la conception de certaines réalisations, la lenteur de leur démarrage ou leur prix de revient. Mais si l'on considère les conditions dans lesquelles il a fallu mettre le programme au point, le faire adopter en tenant compte des exigences de tous et le faire démarrer, alors que les techniciens, les matériaux de base ou les devises manquaient — tout cela en ne disposant que d'un inventaire sommaire des richesses à mettre en valeur et des besoins à combler — on comprend que cet ensemble ne puisse être tenu pour parfait. Les déboires ont été réduits au minimum, c'est l'essentiel. Et le Plan a maintenant démarré.

CE PONT DE 300 MÈTRES DE LONGUEUR, SUR LE NIARI, EST UN TRÈS REMARQUABLE OUVRAGE D'ART.

LA PISTE BÉTONNÉE, DE 2.500 MÈTRES SUR 60, DE L'AÉRODROME DE MAYA-MAYA, A BRAZZAVILLE.

MAIS démarrer ne suffit pas. Il faut atteindre le but.

L'A. E. F. a suffisamment montré dans le passé sa foi et son dynamisme pour qu'on puisse lui faire confiance. Mais tout ne dépend pas d'elle. Le financement de son plan conditionne les réalisations à venir, et c'est là que se pose la question de l'aide que la métropole est appelée à lui apporter, cette « dot » qu'Eboué réclamait dès 1942.

Le plan décennal de l'A. E. F. prévoit 54 milliards d'investissements, ce qui est peu, compte tenu des réalisations à entreprendre. Ce ne devrait être qu'un début, car s'il a fallu mille cinq cents ans pour faire la France il faudra tout de même plus de dix ans pour moderniser l'Afrique-Equatoriale... Encore faudrait-il, pour que les échéances qu'imposent ses besoins et son avenir soient respectées, que fussent satisfaites les dotations annuelles que le plan prévoit. Or des contestations s'élèvent déjà à ce sujet. On trouve, paraît-il, que la charge est trop lourde et l'on voudrait la réduire, bien qu'elle ne dépasse guère 5 milliards par an, en grande partie remboursables, et qu'elle ne compte que pour une part infime dans le budget de la métropole. S'il devait en aller ainsi, mieux vaudrait ne plus parler de plan, car c'en serait fini des espoirs qui ont été fondés sur lui tant en A. E. F. qu'en France.

Une telle appréhension doit être rejetée. Maintenant que l'on est sorti de la phase des projets et que les réalisations sont là, comment le gouvernement pourrait-il oublier que le plan, s'il a été conçu pour promouvoir le progrès et la mise en valeur des territoires d'outre-mer, l'a été aussi pour bâtir l'Union française et permettre à chacune de ses parties de mettre en commun leurs moyens et leurs richesses pour le meilleur comme pour le pire ? Et comment ce plan pourrait-il atteindre son but si les territoires dont il s'agit ne recevaient pas l'aide financière qui leur est immédiatement nécessaire ?

Bien mieux, il faudra bientôt songer aux lendemains du plan actuel. Les 54 milliards qu'il prévoit ne permettront de résoudre qu'une partie des problèmes qui se posent pour l'A. E. F., et sa réalisation appelle des prolongements. Sans cela l'impossibilité d'adapter son développement aux exigences nouvelles qui ne manqueront pas de naître, de même que les charges d'amortissement ou d'entretien qui dans quelques années pèseront sur la Fédération feraient de ce plan un cadeau empoisonné.

Mais il s'agit là de l'avenir, et l'A. E. F., pays jeune, pays neuf, a d'abord à penser à l'immédiat et à s'attacher à grandir. La métropole doit lui faire crédit. Elle a d'ailleurs tout à y gagner. L'Afrique-Equatoriale a montré en 1940 que l'on pouvait compter sur elle. Avec le plan elle joue sa chance. Espérons que l'aspiration profonde d'un pays entier, unanime dans sa volonté de développement, sera comblée et que le sac d'or sur lequel elle a jusqu'à présent dormi sera bientôt utilisé pour le bien de tous.

R. MALBRANT.

AVEC 65 HECTARES EN EAU PROFONDE ET NEUF PUISSANTES GRUES QUI ACCÉLÈRENT LE TRAFIC, POINTE-NOIRE EST LE PLUS BEAU PORT D'AFRIQUE NOIRE.

FACTEURS PRÉCIEUX POUR LA RÉALISATION DU PLAN

POINTE-NOIRE - LE C. F. C. O.

L'AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE, cinq fois plus grande que la France, ne dispose que de 800 kilomètres de côtes.

Ces deux termes posent le problème premier du développement de ses territoires : les communications.

Le plan décennal d'équipement s'y attache.

Voilà vingt ans, cependant, les bases de l'économie ont été jetées : le port de Pointe-Noire et le chemin de fer Congo-Océan qui, partant du grand port, atteint Brazzaville après un parcours difficile de 510 kilomètres.

Pointe-Noire, véritable bouche de l'A. E. F., est un port moderne, le plus beau de la côte occidentale d'Afrique noire, dont le bassin couvre 65 hectares par 10 mètres de fond.

Abrité par une digue de 2 kilomètres, les navires y accèdent par une passe de 200 mètres ; deux quais les accueillent, celui des paquebots, de 210 mètres, et le quai des marchandises de 750 mètres.

Un équipement moderne — 9 grues, dont une de 20 tonnes — permet une rotation rapide des navires, dont les cargaisons sont entreposées dans des magasins publics couvrant actuellement près de 7.000 mètres carrés et dont la surface doit être portée en 1952 à 22.500 mètres carrés, auxquels s'ajouteront les 44.000 mètres carrés d'entrepôts privés.

Honneur du génie et du travail français, il a été réalisé après l'achèvement du C. F. C. O. inauguré, au terme de dix ans d'efforts, en 1934, par son réalisateur, le gouverneur général Antonetti.

Par ces deux premiers maillons de sa « chaîne de transports » l'Afrique-Equatoriale permettait sa mise en valeur future.

Après la percée des massifs montagneux du Mayumbe, où la voie atteint les altitudes de 426 et de 475 mètres (point culminant du parcours) et la traversée de la riche vallée du Mari, le C. F. C. O. gagne le bassin du Congo pour aboutir à Brazzaville, capitale de la Fédération.

En dépit d'un matériel de traction encore insuffisant — mais qui s'améliore chaque jour — le C. F. C. O. assure un trafic mensuel moyen de 20.000 tonnes de marchandises et le transport de 20.000 voyageurs.

Une nature particulièrement hostile — terrain très accidenté, imposants massifs montagneux, terre extrêmement meuble — a conduit à la construction d'une voie unique. L'exploitation de la ligne est cependant caractérisée par la possibilité de convois lourds atteignant jusqu'à 900 tonnes.

Ces qualités, assorties d'un équipement de wagons de voyageurs très confortables (sleepings, wagons-restaurants) font du C. F. C. O. le roi des chemins de fer de l'Afrique noire, française et étrangère.

LA NATURE ÉTAIT HOSTILE... ON PASSA OUTRE. LE C. F. C. O. FUT CONSTRUIT. SON TRAFIC ET SON CONFORT ONT FAIT DE LUI UNE MAGNIFIQUE RÉUSSITE.

TERRE GÉNÉREUSE...

L'A. E. F. REGORGE DE RICHESSES NATURELLES

LE COTON

Il n'y a même pas vingt-cinq ans que la culture du coton a été introduite en A. E. F. Elle fait vivre aujourd'hui plusieurs centaines de milliers de planteurs originaires du pays, et la production est passée de 500 à 86.000 tonnes de graines, donnant une production actuelle de 27.000 tonnes de coton-fibre. Elle domine toute l'économie agricole des territoires du Tchad et de l'Oubangui. Ce résultat extrêmement remarquable doit être porté à l'actif de tous ceux qui ont fourni dans les deux territoires cotonniers l'effort qui l'a rendu possible : planteurs africains, administrateurs, moniteurs d'agriculture, industriels...

Cet effort, qui va se développant, assurera, dans un proche avenir, à l'A. E. F. une production de coton-graine de l'ordre de 120.000 tonnes, fournissant 40.000 tonnes de coton-fibre : c'est l'un des premiers objectifs du plan de développement.

L'accroissement de la production cotonnière est d'ailleurs un des plus sûrs moyens d'augmenter le niveau de vie des populations des territoires d'A. E. F. Domaine où les intérêts de la métropole et ceux des territoires d'outre-mer sont étroitement liés : nul n'ignore, en effet, que la France est tributaire de l'extérieur pour la satisfaction de ses besoins en coton, et que le coton alimente une de nos prinpales industries. Cet accroissement, vital pour l'A. E. F., offre aussi un grand intérêt pour notre économie nationale.

L'administration aussi bien que les sociétés installées sur les lieux de production ont parfaitement saisi l'interdépendance qui existe ainsi entre notre industrie et les pays d'A. E. F. Dans ce sens, une « politique » s'est orientée qui a pour but non seulement de développer la culture même de la plante textile, mais d'utiliser au maximum les sous-produits.

Ceux-ci sont recherchés pour des emplois variés ; c'est ainsi notamment que le léger duvet qui subsiste après l'égrenage entre dans la fabrication des feutres. Il est aussi utilisé pour la fabrication de l'ouate, dont on sait les quantités considérables réclamées par la médecine. Mais, en vérité, ce sont surtout les graines elles-mêmes dont on peut tirer un parti intéressant. Ces graines renferment en effet une

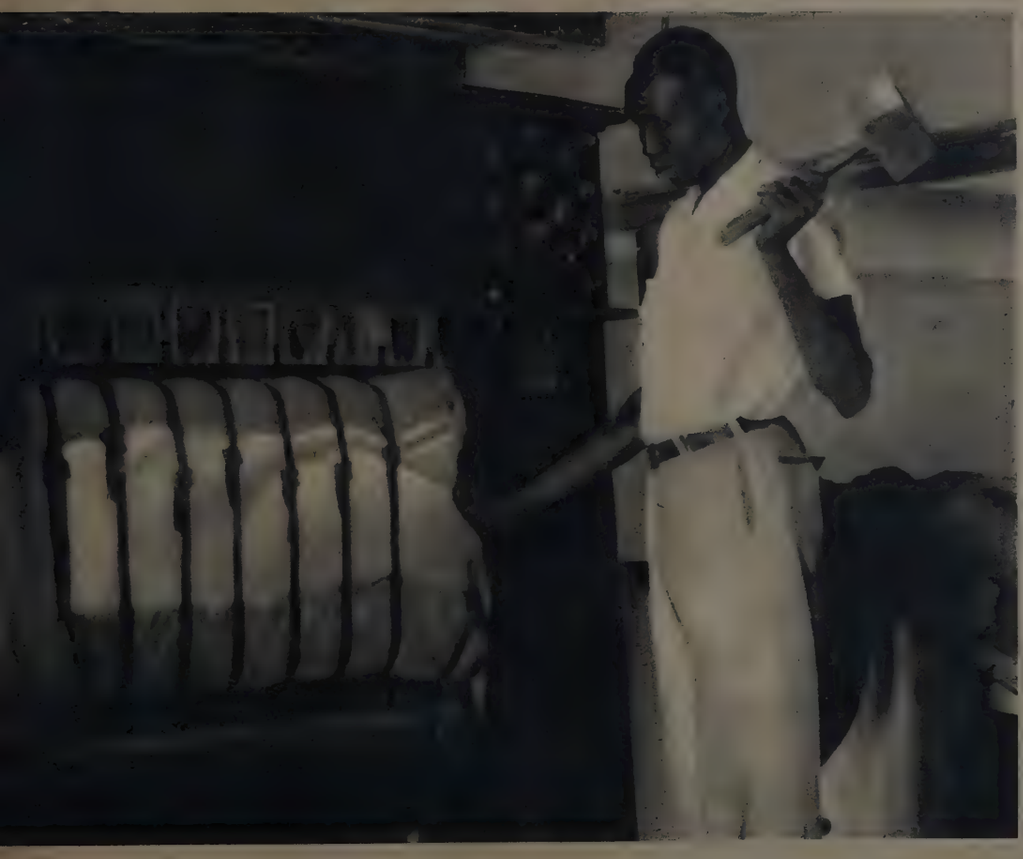
Le cotonnier a pour fruits des capsules de la grosseur d'une noix qui murissent et s'ouvrent lors de la seconde floraison de l'arbuste. La photo ci-dessous montre les récoltants qui viennent apporter le produit de leur cueillette pour en recevoir le paiement.

L'usine de la Cotonfran a Koumra (Tchad).

proportion élevée de matière grasse (20 % environ), dont 15 % peuvent être aisément récupérés. Si l'on tient compte que les ensemencements d'une campagne à l'autre n'exigent qu'un cinquième des graines, il est facile de voir que l'on pourrait obtenir une quantité d'huile de l'ordre de plusieurs milliers de tonnes grâce au pressage des graines non utilisées pour l'ensemencement. On estime que l'huile ainsi obtenue représenterait une valeur de plusieurs centaines de millions de francs C. F. A.

Pour obtenir cette utilisation des sous-produits, l'installation d'usines de pressage doit être envisagée surtout dans les centres de grande production. Elle complétera l'utilisation d'engins mécaniques pour le traitement des fibres, qui s'est généralisé. Bon nombre

L'ÉGRENAGE DU COTON A POUR BUT DE SÉPARER LE DUVET DES GRAINES ET DES DÉBRIS DE CAPSULES. CI-DESSUS DES AFRICAINS PROCÈDENT A CETTE OPÉRATION QUI EXIGE BEAUCOUP DE SOIN.



LE COTON EST PESÉ AVANT D'ÊTRE COMPRESSÉ, OPÉRATION QUI, AUTREFOIS FAITE A BRAS, EST AUJOURD'HUI MÉCANIQUE. PUIS IL EST MIS EN BALLES QUE DES CAMIONS EMMÈNENT AU PORT.

des manipulations dont le coton est l'objet depuis la cueillette s'accomplissaient naguère à la main. Elles s'effectuent maintenant mécaniquement, ce qui constitue pour leur rapidité, et dans l'intérêt même de la main-d'œuvre, un incontestable avantage.

Facteur économique essentiel, la culture du coton est aussi en notre A. E. F. un facteur social important. Cultivé en famille, le coton, richesse naturelle, est un élément de la prospérité africaine. Le développement de sa production a donc une conséquence directe et immédiate sur le niveau de vie des Africains en élevant leur pouvoir d'achat.

Cet accroissement du mieux-être des populations noires, recherché dès l'origine de l'installation de cette culture par nos administrateurs — dont fut Eboué — a conduit les services gouvernementaux à rechercher le moyen de prémunir le planteur contre les variations des cours mondiaux en même temps que celui de favoriser l'essor et l'amélioration de la culture. A cette fin a été créée la « Caisse de soutien du coton », alimentée par une taxe prélevée lors de la commercialisation des produits.

Mais cet effort, condition essentielle de la poursuite et du développement de la production cotonnière, se devait d'être complété en donnant aux producteurs la possibilité de se procurer textiles et cotonnades : c'est chose faite, et la construction d'une usine textile en Oubangui garantira l'approvisionnement normal des marchés africains.

Lier l'économique au social, permettre par une production accrue un meilleur devenir, tel est le double but que propose la culture du coton, source assurée de prospérité.

RENÉ PARNAY.

LES OLÉAGINEUX

L'Afrique-Equatoriale française 1950 est en face de son destin. Longtemps délaissée, à l'écart des grands axes traditionnels du monde, retranchée dans ses forêts ou ses sables, ses terrains montueux ou insalubres, ses savanes, si loin de toute porte océane, pauvre au surplus en population, elle était il y a peu d'années un des derniers réduits de la pittoresque Afrique paléo-négritique.

Depuis 1944 elle s'est éveillée, a pris peu à peu conscience de ses possibilités et a mesuré l'importance des obstacles à franchir. Elle s'est mise au travail sans tarder et a courageusement donné le premier coup de bulldozer d'une grande œuvre de modernisation.

Mais, tout en axant ses premiers efforts sur la réalisation de l'équipement public général qui lui faisait tant défaut, elle a compris que cet équipement ne se justifiait que comme la condition préalable d'une production accrue qui seule lui permettrait d'en supporter les charges financières.

Ainsi on ne peut parler de l'A. E. F. en 1950 sans parler coton, bois, mais aussi oléagineux. Ceux-ci sont en effet une des vocations naturelles de certaines des terres intertropicales, et donc de l'A. E. F., où la gamme des climats les rend particulièrement divers, passant du karité tchadien aux palmiers équatoriaux, à travers l'aleurite, le sésame, l'arachide, et la graine de coton des savanes, et le cocotier des bordures maritimes. Mais comptent réellement les seuls produits pouvant fournir des gros chiffres d'exportation : le palmier et l'arachide.

LES PROBLÈMES DU PALMIER

Le palmier est, en effet, là dans un de ses habitats naturels, son aire de prospérité coïncide avec celle de la grande forêt à pluviométrie élevée et courte saison sèche. Et l'on sait que Gabon et Moyen-Congo ne sont que grande forêt. C'est

de ces territoires que « sort » l'exportation traditionnelle de l'A. E. F. d'environ 7.000 tonnes d'huile de palme et un peu plus en palmistes. Ces produits proviennent de la récolte indigène dans les palmeraies naturelles ; il y a là une véritable forme de paysannat noir qui constitue parfois l'unique ressource d'une région, ressource parfois insuffisante tant est médiocre le rendement d'un palmier sauvage et pénible l'opération de ramassage.

L'administration locale s'est depuis longtemps penchée sur ce problème et a engagé une campagne de plantations améliorées, à beaucoup plus haut rendement, établies à proximité des villages et données en toute propriété aux familles. On en trouve dans le Moyen-Congo comme dans le sud de l'Oubangui ; dans les régions où elles seront assez groupées on pourra même envisager la construction d'usines centrales de trituration qui accroîtront encore le rendement en diminuant la fatigue humaine.

Le principal débouché de ces plantations sera le marché de consommation intérieure. Pour les produits de haute qualité, destinés à l'exportation, il y aura lieu de s'inspirer d'autres principes et d'établir des plantations d'élite capables de fournir de 1.500 à 2.000 kilos d'huile à l'hectare, contre quelques centaines de kilos pour les premières. Il faut pour ce faire trouver de vastes superficies plates près d'un grand axe d'évacuation et spécialement choisies pour mettre la plante dans les meilleures conditions de lumière et d'eau

Un palmier remarquable de la plantation de Sibiti, ou chaque arbre porte une plaque de controle. Ci-dessous, plantation d'arachides des plateaux batékés. Au fond, la savane.

Les fruits que présente cet Africain proviennent d'un palmier sélectionné. Au-dessous, plantation d'arachides dans le Niari (Moyen-Congo) ; le labour est fait mécaniquement.

afin d'en élever et d'en régulariser le rendement. La réunion de ces facteurs reste assez exceptionnelle, mais elle semble exister sur la rive droite de l'Oubangui, depuis la frontière Moyen-Congo-Oubangui jusqu'à l'équateur. Des entreprises sont d'ores et déjà attelées à ces réalisations dans les régions d'Ouesso et de Lobaye en particulier. L'établissement de ces plantations pose d'ailleurs des problèmes de défrichement de la grande forêt et d'apport de populations particulièrement complexes et coûteux. Mais, une fois ces difficultés initiales franchies, le résultat semble pratiquement assuré, et la machine facilitera les choses.

L'ORGANISATION DE LA PRODUCTION D'ARACHIDES

Si tout n'est pas simple pour le palmier, l'A. E. F. n'en est pas moins, avec le Cameroun, le territoire français le plus favorable à l'établissement d'une grosse production. Il n'en est pas de même pour l'arachide, où l'A. O. F., grâce à ses terres légères peu éloignées des ports d'exportation, a pris sur elle une avance considérable. Il semble bien que les terres intérieures de l'Oubangui et du Tchad ne soient pas plus mauvaises — on sait d'ailleurs que l'arachide est l'assolement normal des plantes tropicales textiles — mais les distances d'évacuation sont telles qu'une exportation ne semble pouvoir s'envisager qu'à travers une trituration en huilerie, et il n'existe que la production de consommation locale, d'ailleurs assez élevée puisqu'elle doit dépasser 60.000 tonnes pour ces deux territoires.

Avec l'organisation rationnelle de production que s'emploie à mettre en place l'administration, avec l'aide des sociétés cotonnières qui doivent créer des huileries pour tirer parti des quelque 60.000 tonnes de graines de coton jusqu'ici stérilement brûlées, il est possible que cet état de choses se modifie progressivement et que la haute A. E. F. devienne un centre de production sérieux d'arachides en paysannat indigène.

Mais l'A. E. F. peut encore jouer une autre carte pour l'arachide, celle de la production intensive par culture mécanisée ; celle-ci, qui correspond à une production concentrée et permet d'en étudier toutes les incidences, comme la grave question du maintien de la fertilité des sols tropicaux, a déjà fait son apparition en Afrique, soit au Tanganyika, soit dans le bas Sénégal sur les chantiers de Khaffrine et de Casamance. L'A. E. F. n'est pas restée en retard pour cette forme de culture, et son Inspection d'agriculture, particulièrement active, a dès 1947 installé deux stations-pilotes sur des terres de nature très différente, l'une sur les immenses plateaux batékés, au nord de Brazzaville, l'autre au centre de l'exceptionnelle vallée du Niari, où l'importance des réserves minérales et la double pluviométrie semblent permettre annuellement deux soles de cultures. Les premiers résultats obtenus au Niari paraissent assez encourageants pour que trois sociétés, soit privées, soit d'économie mixte, aient cru pouvoir reprendre à leur compte les études industrielles puis le développement du programme de production aussitôt terminées les mises au point indispensables. L'administration resterait toutefois chargée pour leur compte des recherches et études concernant l'amélioration et la défense des cultures pratiquées aussi bien que de l'ensemble des questions générales touchant à la mise en valeur de la vallée du Niari.

UN BEL EFFORT DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE

En ce qui concerne plus particulièrement les cultures oléagineuses de l'A. E. F., c'est à un organisme spécial que sont dévolues ces fonctions. Cet organisme, l'I. R. H. O., reprenant la suite des travaux déjà effectués par les Services de l'agriculture, dispose de chercheurs dans les principaux centres de production ; plus particulièrement, à Sibiti il poursuit l'achèvement d'une station de recherches très moderne pour le palmier, station remarquable tant par la valeur des travaux scientifiques qui s'y effectuent que par le soin apporté à ses réalisations sociales.

Cet exposé évidemment trop schématique a volontairement négligé les corps gras animaux qui sont déjà tirés de l'important bétail du Tchad aussi bien que la pêche à la baleine du Gabon ; il aura montré néanmoins, nous l'espérons, l'importance des corps gras dans l'économie moderne de l'A. E. F. et la politique cohérente que poursuit la Fédération pour développer — pour quintupler — sa production sur des bases à la fois techniques et sociales.

A. Mercier,

directeur de la Cie générale des oléagineux tropicaux.

L'ÉLEVAGE, SOURCE D'ABONDANCE

PLUS DE SIX MILLIONS ET DEMI DE TÊTES DE BÉTAIL POUR UN PAYS NE COMPTANT QUE QUATRE MILLIONS ET DEMI D'HABITANTS

En raison de son étirement du nord au sud, l'A. E. F. présente une grande diversité de climats et de végétation qui va des régions désertiques du type saharien à la forêt équatoriale. On y rencontre tour à tour la steppe à mimosées, la savane boisée, les collines herbeuses. Paysages et pâturages diffèrent profondément d'une région à une autre. Le peuplement animal a été affecté par ces contrastes naturels. Il a entretenu le particularisme des races. Dans chaque espèce on distingue en effet de nombreuses variétés. Chez les chevaux on trouve l'élégant arabe-barbe, le dougolav rapide et ardent, le rustique poney du Logone. Les bovins offrent le zébu arabe et le zébu borroro, le bœuf kouri, à l'étrange cornage bulbeux ; le bœuf du Logone, de petite taille. Le chameau du Kanem, léger, à poil ras, est adapté à la selle, tandis que celui du Ouadaï est utilisé comme animal de bât. Parmi les ovins on remarque le mouton maure à long poil, dont la robe, blanche à l'ouest du territoire du Tchad, est uniformément noire dans le Batha et l'Ouadaï : le mouton peuhl à pelage ras et clair, le mouton borroro à pelage pie noir, le petit mouton Kirdi d'aspect arrondi.

LES OVINS, DONT NOTRE PHOTOGRAPHIE MONTRE UN SPÉCIMEN, FORMENT AU TCHAD UN TROUPEAU QUI COMPTE ENVIRON TROIS MILLIONS DE TÊTES.

Les chèvres maures sont à longues cornes, tandis que les petites chèvres guinéennes se font remarquer par leurs formes globuleuses.

LE CHEPTEL EST CONCENTRÉ SUR DEUX TERRITOIRES

Ces brèves données laissent deviner l'interdépendance des races animales et des groupes humains que les grands courants nord-sud et est-ouest ont fait aboutir à la cuvette tchadienne, point de rencontre géographique du Centre africain. En raccourci, cette appartenance pourrait être figurée par une dominante des races longilignes adaptées aux longs parcours des pasteurs nomades de la zone sahélienne, tandis que le format s'amenuise dans les élevages sédentaires et sur les pâtures humides.

Il n'est pas facile d'évaluer le cheptel. Les troupeaux circulent. Et puis, en A. E. F. comme ailleurs, le paysan n'aime guère les investigations. Ce qu'on peut dire, c'est que les neuf dixièmes du cheptel sont au Tchad et, pour la plus grosse part de ce qui reste, en Oubangui. Plus au sud, les mouches tsé-tsé nuisent à l'extension de l'élevage.

Quelques chiffres permettent de se rendre compte de la répartition entre les territoires d'A. E. F. Au Tchad on dénombre 3 millions de bœufs, 1.500.000 moutons, autant de chèvres, 100.000 chevaux, 150.000 ânes, 150.000 chameaux et 2.000 porcs. L'Oubangui-Chari compte 290.000 bœufs

CES SPLENDIDES BOVINS, PORTANT AVEC SUPERBE DES CORNES DÉMESURÉES, FURENT PRIMÉS AU DERNIER CONCOURS AGRICOLE TENU A FORT-LAMY.

(1.000 au Moyen-Congo et 300 au Gabon). Pour les moutons, ils sont respectivement 30.000, 25.000 et 10.000 et, pour les chèvres, 50.000, 30.000 et 15.000.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉLEVAGE, SOURCE DE PROGRÈS

En somme l'A. E. F. se partage nettement en deux zones. Dans l'une l'évolution de l'élevage permet une exploitation rationnelle. C'est le cas du Tchad et de l'Oubangui-Chari, bien que pour ce dernier territoire l'implantation du cheptel bovin soit de fraîche date. Elle a été réalisée par glissement de troupeaux nomades provenant des pays voisins et attirés par une aide administrative soutenue. La politique de fixation et de développement de cet élevage constitue une réussite remarquable.

Dans l'autre zone (Moyen-Congo et Gabon) l'élevage est soit fragmentaire, soit inexistant. Il importe de l'accroître ou de le créer.

C'est là une question d'autant plus importante qu'à cet accroissement de l'élevage est liée l'amélioration des conditions de vie des deux territoires que nous venons de citer. Tous deux disposent de ressources fourragères qui trouveraient dans l'élevage un emploi tout indiqué. Il n'est pas douteux, d'autre part, que l'état sanitaire aussi bien que le mouvement démographique seraient favorisés par une alimentation carnée suffisante qui obvierait aux carences dont souffrent les populations.

A cet égard, le haut commissariat a un programme précis : augmenter l'élevage des petites espèces, introduire du bétail guinéen, mieux adapté aux réactions du milieu, former les autochtones aux travaux associés de la culture et de l'élevage, utiliser le moteur animal pour mettre fin aux façonnages manuels du sol. Ce programme est en cours de réalisation. Il ne prendra toute son ampleur que par la participation du colon européen ou la mise à la disposition des villages africains de petits troupeaux sélectionnés et préparés dans des stations administratives, l'élevage n'étant productif qu'à longue échéance et exigeant de gros frais d'établissement qui doivent être amortis sur un troupeau nombreux.

LE TROUPEAU BOVIN DU TCHAD, OU L'ÉVOLUTION DE L'ÉLEVAGE PERMET UNE EXPLOITATION RATIONNELLE, S'ÉLÈVE A TROIS MILLIONS DE TÊTES.

Au Tchad l'extension de l'élevage est surtout liée à une politique de l'eau. D'excellents pâturages demeurent inutilisés faute de puits suffisants. Les problèmes connexes de la transhumance, de la distribution des pâturages, de la conservation des sols se trouveront simplifiés lorsque l'eau sera mise à la disposition des éleveurs. Les réalisations prévues doivent s'échelonner sur les routes du bétail, en particulier sur le parcours Bokoro-Lamy et dans les zones sahéliennes.

LA PRATIQUE DU CROISEMENT ET LES RÉSULTATS OBTENUS

L'importance d'un élevage ne se mesure pas seulement au nombre des sujets qu'il comprend, mais aussi à leur valeur. C'est pourquoi les services officiels apportent toute leur attention au choix des étalons ainsi qu'à l'introduction de races nouvelles en vue de leur croisement avec les races indigènes.

Une mention spéciale doit être réservée aux bergeries d'Abougoudam et de N'Gouri, où se trouve activement poussé le croisement astrakan-mouton noir à long poil. L'expérience a démontré la parfaite acclimatation des astrakans de pure race, la possibilité de production de sujets proches du sang. On cherche à intéresser à cette production les éleveurs indigènes, et aussi les colons européens, mieux préparés à opérer le croisement continu. Cette entreprise doit entraîner une valorisation considérable du troupeau tchadien. L'exportation des fourrures permettra de couvrir les besoins de la métropole, dont la consommation annuelle est de l'ordre de 300.000 peaux. Il s'ensuivra un élargissement très important du revenu produit par le cheptel. Or ce revenu figure en tête des ressources du Tchad.

Actuellement le Tchad exporte sur les pays voisins, et notamment sur la Nigeria, 120.000 bovidés, 20.000 moutons et chèvres, 250 chevaux, 950 chameaux, 450 tonnes de peaux, 900 tonnes de beurre. L'ensemble de ces exportations représente un montant de 850 millions C. F. A. Il convient d'y ajouter les expéditions de viandes faites par avion vers les grands centres du Sud : Brazzaville, Pointe-Noire, Léopoldville. Elles se montent à 13.000 tonnes de bœuf et 2.000 tonnes de mouton. Lorsque les abattoirs de Lamy et d'Abéché seront complètement équipés d'installations frigorifiques et que Brazzaville et Pointe-Noire seront dotés de chambres froides ce trafic est appelé à prendre beaucoup plus d'ampleur.

L'ORGANISATION SANITAIRE, FACTEUR DE SAUVEGARDE ET D'AMÉLIORATION

Il est enfin un point sur lequel en terminant il convient de mettre l'accent : l'heureuse action de la prophylaxie médicale. L'A. E. F. lui est certainement redevable pour une bonne part de l'accroissement constant du revenu que lui procure son cheptel. Cette lutte prophylactique s'exerce contre les grandes endémies, contre les parasites, contre la mouche tsé-tsé. En 1949 on a pratiqué 446.164 vaccinations antipestiques, 1.980 antipéripneumoniques, 78.841 anticharbonneuses, 24.132 traitements trypanocides.

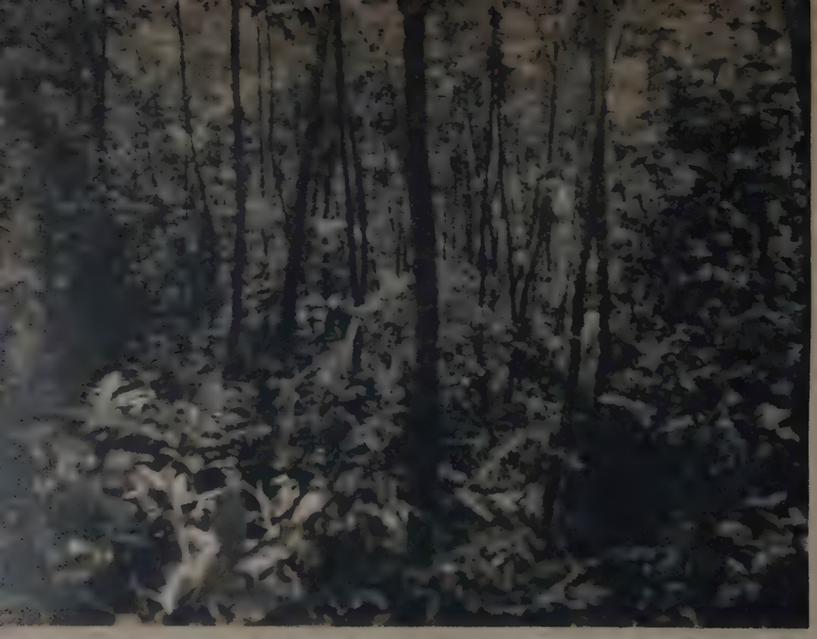
Parmi les 100.000 chevaux du Tchad, on trouve plusieurs races : l'élégant arabe-barbe, le doubolav et le rustique poney du Logone.

Au premier plan de cette action, qui s'exerce, comme nous venons de le dire, contre la peste bovine, la péripneumonie, le charbon bactérien et symptomatique sous forme de vaccination des animaux et qui s'accompagne d'interventions médicamenteuses contre les trypanosomes, les piroplasmes et autres parasites, il convient de placer la lutte contre la tsé-tsé, qui non seulement causait au cheptel les plus sérieux dommages, mais encore empêchait l'introduction du bétail dans les zones où il est tout à fait nécessaire de développer l'élevage.

Grâce aux mesures adoptées et énergiquement appliquées, des résultats excellents ont été obtenus. Non seulement l'état sanitaire des animaux a été sensiblement amélioré, mais encore on a pu acclimater du bétail dans les régions où la tsé-tsé exerçait ses ravages. Ces succès sont fort encourageants, et, venant renforcer l'équipement de l'A. E. F., laissent la conviction que le ravitaillement du territoire sera dans l'avenir considérablement amélioré en même temps que des ressources nouvelles seront mises à la disposition de l'exportation.

Aux laboratoires de recherche et de production de vaccins déjà existants d'autres vont s'ajouter. De cette organisation scientifique et sanitaire méthodique, permettant une production et une utilisation massives de moyens de défense, l'A. E. F. obtiendra, sans aucun doute, l'épanouissement de cette richesse que l'élevage constitue pour elle.

René Darré.



L'EXPLOITATION DU BOIS D'OKOUMÉ EST ORGANISÉE AUJOURD'HUI DE FAÇON TRÈS RATIONNELLE. LA PRODUCTION DE BOIS DE PLACAGE DE L'A. E. F. LUI DOIT UN ESSOR GRANDISSANT. EN HAUT : LA LUXURIANTE FORÊT GABONAISE OU S'EFFECTUE LE REPEUPLEMENT. AU MILIEU : LES OPÉRATIONS DE DÉROULAGE COMMENCENT PAR L'INTRODUCTION DES TRONCS DANS LA MACHINE. EN BAS : LE BOIS ROSE D'UNE BILLE VIENT D'ÊTRE DÉROULÉ.

L'OKOUMÉ, HÔTE ROYAL DES FORÊTS

La forêt équatoriale, ces mots mettent aisément en branle l'imagination. Dès qu'on les prononce, elle fait surgir des masses énormes de troncs serrés, des voûtes de verdure qui ne laissent passer qu'une lumière affaiblie, des lianes géantes qui ne permettent qu'avec peine de se frayer un chemin. Et c'est le mystère, les odeurs fades qui montent du sol, la chaleur moite, la présence devinée d'hôtes hostiles au passage brusque.

Si cette évocation est exacte, elle ne l'est, à vrai dire, qu'en partie et ne saurait convenir à tous les territoires d'A. E. F. La forêt y couvre une énorme surface : 30 millions d'hectares à cheval sur l'équateur. Mais sa physionomie est loin d'être uniforme. On y rencontre tous les modes de peuplements tropicaux, et il n'y a rien de commun entre les denses et touffues étendues boisées du Gabon et la maigre brousse épineuse du Tchad.

Immense encore, cette forêt subit de toutes parts les attaques de l'homme qui la brûle ou la défriche. Sa mise en valeur est du reste entravée par le manque de voies de pénétration. Le mélange pied à pied d'essences de valeurs très inégales est aussi un obstacle sérieux.

Du fait de sa proximité de la mer, de son réseau fluvial et de l'existence d'une essence de très grande valeur commerciale, l'okoumé, le Gabon est le territoire qui exporte le plus de bois.

Dès la fin de la guerre de 1914 est né un personnage pittoresque : le « coupeur de bois ». Sans matériel, installé en pleine forêt avec son équipe de bûcherons autochtones, le coupeur de bois exploitait çà et là quelques okoumés ; les billes étaient roulées à bras d'homme, jetées à la rivière la plus proche et flottées jusqu'à la mer. Ce dur métier, pénible pour le chef d'équipe et pour ses aides, enrichissait vite son homme, mais combien de coupeurs de bois sont morts à la tâche, combien se sont ruinés au cours des crises qui ont sévi sur le marché de l'okoumé ! Les choses ont changé et le coupeur de bois travaillant sans matériel a dû céder la place à l' « entreprise » bien outillée.

Depuis quinze ans, en effet, les zones côtières ne fournissent plus l'okoumé. Il faut aller le chercher beaucoup plus loin. D'autre part, la main-d'œuvre, extrêmement sollicitée, s'est raréfiée. Le transport des billes doit être effectué désormais à la machine, sur des routes ou des voies ferrées elles-mêmes construites mécaniquement.

Seules les affaires qui ont su s'adapter à ce nouvel état de choses ont subsisté. L'exploitation des zones éloignées semble devoir être réservée à des entreprises de plus en plus puissantes, ce qu'on peut regretter à certains égards. Détail peu connu sans doute : les exploitants forestiers du Gabon mettent en œuvre un matériel dont la valeur jointe aux fonds de roulement nécessaires représente plusieurs milliards.

L'INDUSTRIALISATION DE L'EXPLOITATION DU BOIS

Jusqu'à maintenant l'A. E. F. a exporté des bois en grumes, et principalement de l'okoumé (200.000 à 400.000 tonnes par an).

Le développement économique de la Fédération a créé des besoins nouveaux que les nombreuses scieries peuvent à peine satisfaire. Ces scieries se développent, se modernisent ; d'autres s'installent.

Mais c'est surtout du côté des placages et des déroulages que l'effort d'équipement se poursuit, grâce à l'aide financière de la métropole. Les usines se multiplient et certaines, telle celle de la Compagnie française du Gabon et Port-Gentil, sont extrêmement importantes. Ces réalisations nouvelles représentent aussi des investissements de plusieurs milliards de francs.

D'autres perspectives, celles-là quasi illimitées, sont ouvertes par l'utilisation de la presque totalité des arbres de la forêt pour la fabrication de la cellulose, exportée sous forme de pâte à papier, dont la métropole importe des quantités considérables.

L'AVENIR DE LA FORÊT D'A. E. F.

Le Service des eaux et forêts s'attache depuis vingt ans déjà à ménager l'avenir de la forêt d'A. E. F. en pratiquant une politique rationnelle de mise en réserve des massifs. Elle s'imposait en raison des défrichements abusifs qui ont compromis, ainsi que les incendies, les peuplements de certaines régions. D'autre part on pouvait se demander si l'exploitation intensive de certaines essences de valeur ne finirait pas par entraîner leur disparition.

Pour parer à ces dangers, le Service des eaux et forêts a fait étudier minutieusement les essences qui, en plus de celles qui sont déjà commercialisées, peuvent permettre une exploitation plus poussée. En outre, grâce à de longues expériences, des méthodes de régénération et d'enrichissement ont été mises au point et appliquées aux principales essences forestières de valeur.

Les forestiers d'A. E. F. connaissent parfaitement aujourd'hui — et ils se montrent avec raison fiers de ce beau succès — les procédés applicables à l'okoumé pour le planter en peuplements purs et pour l'amener au maximum de sa valeur marchande. L'okoumé se régénère à l'état naturel en taches disséminées dans les clairières de la forêt. Des travaux d'amélioration permettent de conserver ces petits peuplements à l'état pur là où l'exubérance de la forêt tropicale aurait vite fait de les étouffer.

On mesurera l'importance économique de cette œuvre de création de peuplements purs d'okoumés si l'on songe qu'une cinquantaine d'annéees après la plantation on trouvera sur un hectare cent okoumés de valeur marchande, alors qu'actuellement il faut au minimum prospecter 100 hectares de forêt naturelle pour trouver le même nombre d'okoumés.

Si l'on compare à cette promesse pour l'avenir les difficultés que rencontre actuellement l'exploitation de quelques arbres sur d'immenses surfaces, on mesure aisément toute l'importance des travaux d'enrichissement de la forêt d'Afrique-Equatoriale. Leur intérêt n'a pas échappé aux pouvoirs publics. Au titre du plan décennal un crédit de 850 millions C. F. A. a été accordé par la métropole à l'A. E. F. pour mener à bien cette œuvre à la fois économique et politique.

★ ★ ★

Comme la plupart des arbres de cette région, où l'intensité de la chaleur n'a d'égale que l'abondance des pluies, l'okoumé est un géant qui, même abattu, reste imposant. La photographie ci-dessous, a gauche, permet de se rendre compte combien l'abatage en est difficile et pénible. Mais l'arbre sera rapidement réduit en feuilles qui, séchées (ci-dessous, a droite), serviront a fabriquer du contre-plaqué.

LE PLUS GRAND PRODUCTEUR DE DIAMANTS INDUSTRIELS

En juillet 1949, à la conférence minière de Brazzaville, le haut commissaire, M. Cornut-Gentille, déclarait : « L'essor d'un pays est lié au contenu de son sous-sol. » Or il est incontestable que l'A. E. F. offre un sous-sol des plus riches. D'ores et déjà, le diamant de l'Oubangui-Chari, l'or du Gabon, du Moyen-Congo et de l'Oubangui-Chari, le zinc et le plomb du Moyen-Congo placent l'A. E. F. en tête des pays miniers de l'Union française.

Peu à peu de nouveaux gisements sont signalés. Les récentes recherches ont décelé en différents points l'existence de graphite, de colombo-tantalite, de cassitérite, de corindon, de manganèse et d'hématite. A la vérité, l'exploitation de ces richesses est encore incomplète et les procédés utilisés restent parfois archaïques. Néanmoins, il y a lieu de tenir en grande considération la production minière de l'A. E. F., qui comprend en premier lieu l'or et le diamant.

C'est vers 1928 que la présence de l'or fut signalée dans la partie orientale de l'Oubangui-Chari. A partir de 1935 on enregistra une véritable course aux permis d'exploitation. L'extraction ne fut nullement interrompue pendant la guerre, et c'est au contraire vers 1941-1942 que le maximum fut atteint. Actuellement on compte environ quarante-cinq sociétés ou exploitants particuliers. La production aurifère est à peu près exclusivement d'origine alluvionnaire. L'exploitation de filons, déjà commencée, devrait connaître dans un temps assez peu éloigné un essor considérable. Les exploitants, en effet, recherchent avec activité les filons, et en plusieurs endroits il en a été repéré qui permettent de beaux espoirs.

Le premier diamant trouvé en A. E. F. le fut en 1913, aux environs de Bria, dans l'Oubangui. Dans cette même région, en 1927-1928, on procédait à des prospections systématiques qui décelèrent des gisements dans les terrains gréseux. La production commença fort modestement en 1931. La guerre vint l'interrompre, et elle ne fut reprise que tardivement, car les gisements de cette partie de l'Oubangui s'étaient révélés de faible teneur. En revanche, dans la partie occidentale de l'Oubangui-Chari, le rythme de la production alla en s'accentuant, passant de 16.000 carats en 1938 à 80.000 carats en 1945. Ce sont les prospections exécutées dans l'ouest de l'Oubangui qui ont abouti à l'industrialisation de cette région, et particulièrement de la haute Sangha. A l'heure actuelle les recherches sont menées avec beaucoup d'activité, et non seulement sur la totalité du territoire de l'Oubangui-Chari, mais aussi sur ceux du Moyen-Congo et du Gabon. Dans ce dernier territoire des chantiers d'extraction viennent de s'ouvrir dans la région de M'Bigou. Cependant, l'Oubangui-Chari reste encore, en ce moment, le seul producteur ayant extrait plus de 120.000 carats tant de diamants industriels que de pierres de joaillerie en l'année 1949. Ces dernières sont appréciées sur les marchés mondiaux. Quant aux diamants industriels, ils font concurrence aux « carbones » du Brésil et sont fort recherchés. La production du diamant est certainement pour l'A. E. F. un élément d'avenir, et l'on peut escompter qu'elle atteindra 200.000 carats à une date relativement rapprochée.

L'or et le diamant ne sont pas les seules richesses minérales dont puisse bénéficier l'économie de l'A. E. F. L'existence du cuivre était depuis longtemps connue au Moyen-Congo, dans la région de Mindouli, lorsque les Européens y arrivèrent. Dès 1900 du minerai était transporté à dos d'homme vers Loango et la métropole par le chemin des caravanes. En 1906, des missions procédèrent à un inventaire des affleurements minéralisés en cuivre de cette région. Ces recherches furent interrompues par la guerre de 1914-1918, et il fallut attendre 1925 pour que commençât une exploitation rationnelle.

La crise économique de 1930-1935 puis la guerre paralysèrent à nouveau l'activité des mines de Mindouli, sur lesquelles l'attention devait se porter de nouveau après le conflit mondial, en raison de la raréfaction du cuivre. Aussi est-on sans doute à la veille d'une reprise de l'exploitation.

En ce qui concerne le plomb et le zinc, la prospection de la vallée de la Loutété, affluent du Niari, au Moyen-Congo, a abouti à la découverte de la mine de M'Fouati et du gisement de Hapilo, qui, l'une et l'autre, se sont révélés intéressants. L'exploitation de la mine de M'Fouati a commencé en 1938. Elle reste actuellement le principal centre d'extraction du plomb et du zinc, et elle est devenue le centre d'une zone industrielle où s'élève une usine affectée au traitement du minerai, 25.000 tonnes de plomb en sont annuellement retirées. Pendant la guerre les Etats-Unis ont été les acheteurs de la quasi-totalité de cette production, qui est maintenant envoyée aux fonderies françaises. La proximité du chemin de fer Congo-Océan facilite d'ailleurs considérablement l'exploitation de la mine de M'Fouati en permettant l'évacuation du minerai vers Pointe-Noire.

Toute la région autour de M'Fouati est soumise à une exploration méthodique du sous-sol, d'où l'on attend une augmentation notable de l'activité minière dans les années qui viennent.

En dehors de ces ressources minérales, déjà reconnues et ayant atteint en plusieurs cas le stade de l'exploitation industrielle, de précieuses indications ont été fournies par les recherches des géologues sur d'autres minerais. Nous avons dit plus haut que la présence de graphite, de manganèse, de phosphates et d'hématite avait été décelée en certains points. Il semble que le massif de Mayumbé offre d'importantes possibilités en cassitérite. Pendant deux années, de 1944 à 1946, au Moyen-Congo, des gisements de corindon furent exploités non loin du massif de Chaillu. Dans la même région s'est ouverte une exploitation de colombo-tantalite (oxyde combiné de colombium et de tantale). Le tantale est, on le sait, un métal très élastique, propre à diverses fabrications industrielles. Mais peut-être une perspective de fortune infiniment plus brillante s'ouvre-t-elle pour le Moyen-Congo si les prospections en cours relatives à l'uranium aboutissent à des résultats

LA MINE DE DIMONIKA, AU MOYEN-CONGO. CI-DESSUS : TRANSPORT DE LA TERRE AURIFÈRE, ET (CI-DESSOUS) LE TRAITEMENT QU'ELLE DOIT SUBIR.

L'A. E. F. EST LE PLUS GROS PRODUCTEUR DE DIAMANTS INDUSTRIELS DE L'UNION FRANÇAISE. CI-CONTRE : UNE PHOTOGRAPHIE PRISE DANS UNE EXPLOITATION PRÈS DE CARNOT, DANS L'OUBANGUI-CHARI. LES RECHERCHES SE POURSUIVENT SANS TRÊVE PARMI LES ALLUVIONS QUE LA RIVIÈRE NE CESSE DE DÉPOSER.

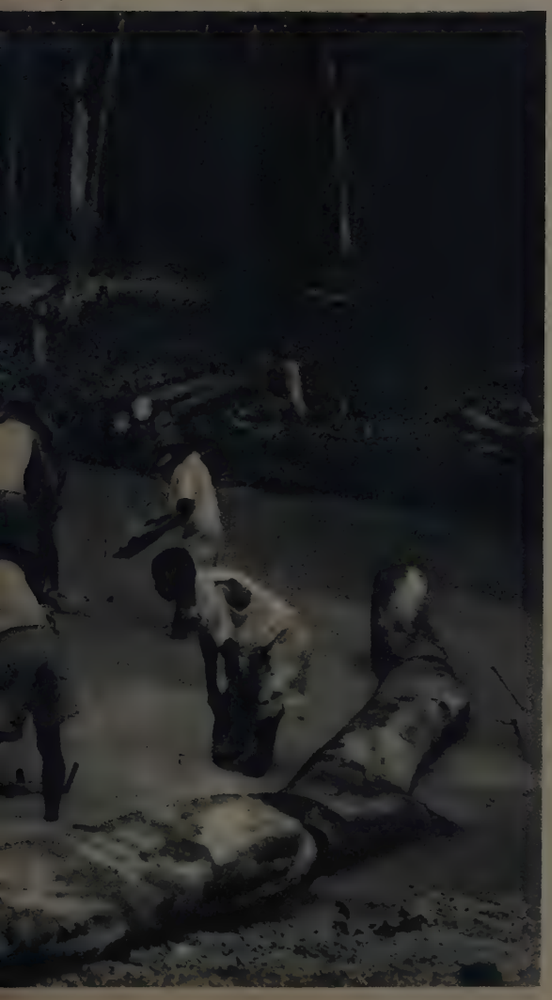
décisifs. Quoi qu'il en soit, le Moyen-Congo et l'Oubangui-Chari se placent en tête de tous les producteurs miniers d'A. E. F., le Tchad paraissant moins favorisé.

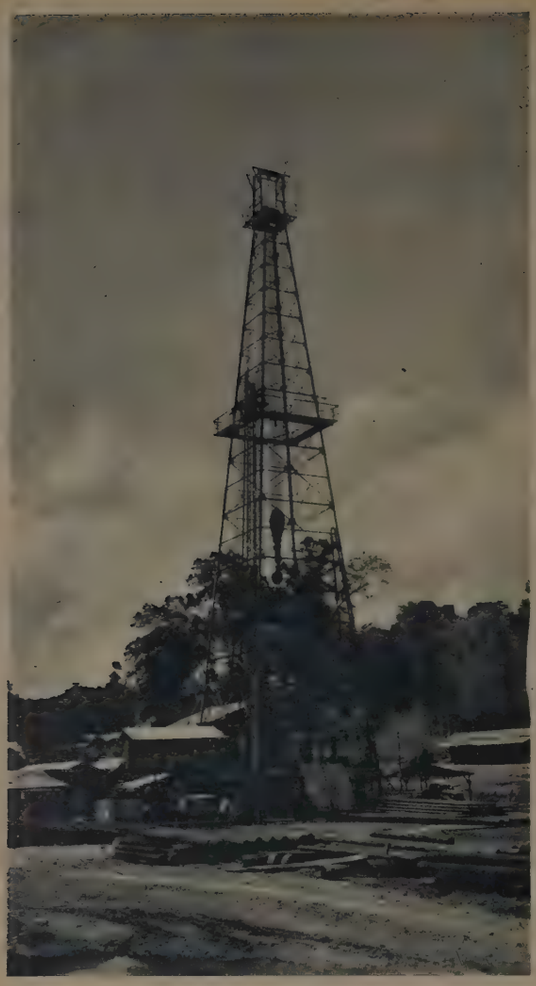
Dans ce domaine, un très gros effort doit être poursuivi avec ténacité. Là comme ailleurs, le développement industriel se heurte à la rareté de la main-d'œuvre et au manque de moyens de communication. Il faut ajouter que la pénurie de sources d'énergie constitue un lourd handicap pour l'industrialisation. Pourtant, dans cet ordre d'idées, on peut attendre beaucoup de la houille blanche, dont l'A. E. F. est un réservoir immense. En tout cas, il est indéniable que les possibilités du sous-sol de l'A. E. F. soient énormes, et déjà, malgré le caractère encore rudimentaire de l'exploitation, le chiffre d'affaires inscrit l'an dernier à l'actif de l'industrie minière a été de plus d'un milliard et demi. 25.000 ouvriers et spécialistes africains, sous les ordres de 400 ingénieurs et techniciens européens, sont au service de cette industrie qui est sans aucun doute appelée à prendre une très vaste extension, pour le plus grand bien de l'Afrique-Equatoriale française.

JEAN CARRIÈRE.

CI-DESSUS : AUTRE ASPECT DES CHANTIERS DE LA MINE DE DIMONIKA : LE BLOC DE LAVAGE QUI PERMET DE SÉPARER L'OR DE LA TERRE.

CI-DESSUS : L'ANCIEN SYSTÈME ; UNE BATÉE APRÈS LAVAGE. IL NE RESTE QUE QUELQUES GRAINS D'OR.
CI-DESSOUS : CETTE PÉPITE, BAPTISÉE « AFRICA » EN RAISON DE SA FORME QUI SEMBLE REPRODUIRE CELLE DU CONTINENT, A ÉTÉ OFFERTE AU GÉNÉRAL DE GAULLE A LA CONFÉRENCE DE BRAZZAVILLE.





CHANTIER DE LA SOCIÉTÉ DES PÉTROLES DE L'A. E. F., AU LAC AZINGO (GABON). ON VOIT LA GRANDE SONDE.

AVEC LE PÉTROLE L'A. E. F. SERA UNE PUISSANCE ÉCONOMIQUE

Dès l'arrivée des premiers explorateurs en A. E. F. la présence du pétrole y fut soupçonnée. De nombreux indices, en effet, permettaient de croire à l'existence de gisements d' « or noir ». En de nombreux endroits, par exemple, étaient signalées des sources salées ou sulfureuses. Mais de tous ces indices, le plus valable paraissait être le fameux lac de bitume de N'Kogho, qui, par sa nature, donnait à penser que les nappes de pétrole devaient être proches.

Les études géologiques entreprises ne furent vraiment menées de manière méthodique qu'après la première guerre mondiale. L'épisode le plus marquant de cette période fut l'expédition accomplie en 1926 par des géologues américains dans la région des lacs N'Kogho et Azingo. Elle ne donna d'ailleurs pas de résultats. Cet insuccès ne découragea pas, du reste, les chercheurs ni l'administration, qui suivait avec intérêt leurs travaux. Au contraire, le gouverneur général Antonetti chargea ses services de continuer les études entamées pour déterminer et préciser l'emplacement et la nature des endroits où l'on pouvait supposer que se trouvait du pétrole.

Les résultats, cette fois, furent beaucoup plus appréciables. En 1929 un rapport était remis au gouverneur général Antonetti par l'un des géologues qui s'étaient livrés à la prospection, M. Lebedeff. Ce rapport fut présenté l'année suivante à l'Office national des Combustibles liquides et il détermina, à raison des indications encourageantes qu'il contenait, la création, en mai 1934, du Syndicat d'études et de recherches pétrolières en A. E. F.

Dès lors, et jusqu'en 1939, la prospection du bassin sédimentaire du Gabon — car c'est au Gabon qu'on espère voir jaillir le pétrole qui apporterait à ce territoire l'opulence — fut poursuivie. Sans l'interrompre tout à fait, la guerre devait la ralentir considérablement. Cependant le travail de reconnaissance avait été poussé assez avant par les missions de prospection pour qu'il fut possible, dès 1939, de dresser une carte géologique, au 1/100.000e, de la majeure partie du bassin.

Actuellement aucune exploitation commerciale n'a encore été commencée, et les travaux demeurent au stade des recherches et de la prospection. Ils ont principalement pour cadre la partie orientale du bassin de l'Ogooué, entre le lac Azingo et l'Océan.

A ceux qui s'étonneraient de cette lenteur on peut répondre que les difficultés sont énormes. C'est que l'on ne se rend généralement pas compte de la complexité et de l'ampleur des opérations exigées par la recherche de l' « or noir ».

Nous ferons appel sur ce point à l'avis particulièrement autorisé de M. le gouverneur général René Barthes, président de la Société des Pétroles d'A. E. F., qui a succédé en juillet 1949 au Syndicat d'études et de recherches, fondé quinze ans plus tôt.

« La recherche du pétrole, écrivait il y a peu M. René Barthes, comprend les stades suivants : tout d'abord trouver un bassin sédimentaire dont l'histoire géologique montre que sa formation a été propice à la création du pétrole... La conclusion de cette première étude n'est jamais une certitude mais simplement une probabilité. Une fois les caractéristiques du bassin reconnues favorables, il convient de déterminer les structures de terrain ayant favorisé l'accumulation de pétrole. Commencent alors les recherches géologiques et géophysiques. Enfin, une fois certaines structures déterminées, on passe au forage d'exploration, qui a un double but : tout d'abord rechercher le pétrole et, ensuite, grâce aux renseignements géologiques fournis par les déblais retirés du sondage, permettre une meilleure connaissance des couches du terrain. »

On ne dira jamais assez les mérites de ces géologues et de ces géophysiciens acharnés à la découverte du pétrole. Ils doivent faire preuve non seulement de connaissances étendues et variées, mais d'une remarquable endurance physique. Les mérites de ceux qui les secondent à des titres divers ne sont pas moins louables. Car on ne saurait oublier que ces recherches se poursuivent dans la forêt gabonaise, c'est-à-dire dans des conditions fort pénibles.

Dans cette forêt épaisse il a fallu tracer, pour permettre les mesures au sol, des centaines de kilomètres de layons. Il a fallu aussi ouvrir des routes praticables à toute période de l'année. Par ces routes sont passés les appareils de forage. Si l'on songe que certaines pièces de ces appareils pèsent jusqu'à 20 tonnes, on imagine quels obstacles ont dû être vaincus !

Les recherches se poursuivent donc, les spécialistes continuent les levés, les examens

DANS LE MÊME CHANTIER DU LAC AZINGO, INGÉNIEURS ET OUVRIERS DE LA SOCIÉTÉ PÉTROLIÈRE OBSERVENT LA PROGRESSION D'UNE SONDE QUI DÉCÈLERA LA PRÉSENCE DU PRÉCIEUX LIQUIDE.

minutieux en vue d'arriver à une connaissance aussi précise que possible du sol et du sous-sol. D'autre part, les sondages ont commencé. Deux appareils de forage sont en service depuis 1947 et l'un d'eux a atteint en huit mois la profondeur de 3.200 mètres, ce qui constitue un record en ce qui concerne le temps. Les équipes de forage travaillent du reste sans interruption, se relayant de jour et de nuit.

Évidemment, il s'agit d'une entreprise de longue haleine et dont on ne peut fixer le terme. Elle exige des investissements de capitaux fort élevés. Mais le but à atteindre légitime l'importance de l'effort et la persévérance de ceux qui se sont attelés à la tâche.

En attendant que les recherches aient abouti de manière positive et que l'A. E. F. puisse inscrire la production du pétrole dans les ressources dont elle dispose, il lui faut pratiquer une politique d'importation des hydrocarbures. C'est là une nécessité, car le ravitaillement pétrolier est un problème qui se pose pour elle de manière de plus en plus précise et pressante. En effet, le développement des territoires sur le plan agricole aussi bien qu'industriel, l'augmentation du standing de vie des populations qui en doit être la conséquence sont liés à la motorisation et à la mécanisation. D'où une consommation de carburant qui ne peut que grandir.

Pour répondre aux exigences présentes et futures du trafic, en plein accord avec l'administration, la compagnie distributrice française a fait installer en 1948 un dépôt à Pointe-Noire. Ce port, dont l'aménagement se poursuit, est appelé à devenir la base du ravitaillement pétrolier de l'A. E. F. Un second dépôt sera constitué à Brazzaville et un troisième à Bangui. Ainsi peut-on penser que le temps n'est plus très éloigné où l'A. E. F. sera dotée d'installations en mesure de faire face aux besoins croissants qui sont ceux de pays en voie de développement. Déjà, c'est un résultat à signaler, les sorties de devises imposées par le transit des carburants dans des dépôts situés en territoire étranger ont pu être réduites de manière sensible.

R. D.

NOUVEAU « VOYAGE AU CONGO »

par André Gide

Force est de le reconnaître: rien n'est plus décevant que le Tchad. Mais cette déception même nous instruit. Immense lac dont on n'aperçoit ni le commencement, ni la fin, ni les bords ; aux eaux sans profondeur et, partant, sans mystère ; on s'y enlise ; je doute si l'on pourrait vraiment s'y noyer. Des centaines d'animaux peuplent les rives, qui passent de l'une à l'autre selon la sollicitation des saisons. Des cornes creuses démesurées leur servent de flotteurs, sur lesquelles ils prennent appui. Oui, leur aspect semble d'abord mythologique, mais aucun dieu ne vient les paître ni les chevaucher. Le charme, le ravissement est ailleurs, épars sur les rives des fleuves, qui, paradoxalement, tournent le dos à la mer, mais ne parviennent pas à alimenter suffisamment cette trop vaste étendue d'eau que le soleil amincit d'année en année. Les bords des affluents incorrigibles sont peuplés d'oiseaux dont l'abondance et l'étrange diversité maintiennent le voyageur en suspens ; comparables à des parterres de fleurs inquiètes que soulève quelques instants le passage du navire...

Il y a certaines difficultés qui donnent du prix et de la saveur à ce que l'on veut obtenir. Le voyage au Congo n'a plus rien aujourd'hui d'une téméraire aventure. Un avion vous dépose en quelques heures au cœur même des ténèbres, et celles-ci sont percées à jour. On sait désormais à quoi s'en tenir. Les questions coloniales, on n'a plus à les découvrir peu à peu en s'y heurtant ; à se demander lentement et sans cesse : ceci vaut-il cela ? L'œuvre entreprise là-bas sera-t-elle durable ? Les problèmes ruraux et sociaux prennent le pas sur les calculs. La formation d'un jeune administrateur des colonies se heurte dès le premier abord à des points d'interrogation qui mettent en jeu ses convictions religieuses et morales. Tant qu'il ne s'agissait que de l'exploitation d'une prérogative et d'un faire-valoir, combien tout était simple ! Ces temps sont à jamais révolus.

Au retour de mon voyage au Congo, je projetais un grand article scandaleux sous ce titre : *Apologie de l'esclavage*. La thèse que je prétendais soutenir était celle-ci : les esclaves sont la propriété d'un maître ; il reste quelque chance encore que ceux-ci soient traités pour le moins aussi bien qu'un bétail. Dès lors que ce matériel humain est, lorsqu'il vient à défaillir, indéfiniment et indiscriminativement relayé par l'administration... il ne reste plus à l'indigène aucune chance d'être traité avec quelque ménagement que ce soit. L'exploitant réclame tant de « têtes de pipes », qui lui sont aussitôt fournies. Aucun contrôle. Il me fut donné d'être témoin des plus effroyables abus. Aucun recours pour l'indigène auprès de qui que ce soit ; il a toujours tort, quoi qu'il fasse et quoi qu'il ait fait ; il apporte sa charge de bête qu'il a prélevée toujours plus avant dans la forêt ; peu importe l'appauvrissement progressif des végétaux laitiers ; aucun compte n'était tenu de l'avenir. L'exploitant présidait à la pesée ; il me montrait en riant ses faux poids, ou mieux : cette pédale adjointe à la balance qui la force à indiquer le chiffre le plus avantageux pour lui. L'indigène se rendait-il compte qu'il était dupé ? Peut-être. Mais auprès de qui pouvait-il espérer que sa réclamation se fasse entendre ? De plus, ce n'est pas en argent, billets ou monnaie, qu'il est payé, mais en marchandises dont le trafiquant garde le monopole ; c'est lui qui fait les prix, c'est lui qui tient les clefs du marché. L'indigène est à sa merci. Je vous dis que cela soulève le cœur. Mais tout cela est changé, me dit-on ; et je prends plaisir à le croire. Oui, je crois volontiers que les bons éléments ont ou auront finalement gain de cause. C'est pour aider à leur triomphe que j'ai moi-même élevé la voix dans le temps. Que l'on m'entende : j'ai rencontré là-bas quelques administrateurs admirables ; ils ne font que leur devoir, me disait-on ; il se peut ; mais parfois, mais souvent, le simple accomplissement du devoir se heurte à de tels amoncellements d'obstacles qu'il comporte une résolution héroïque. Ces héros sont des gêneurs ; la politique s'en mêle ; à l'ordinaire ils ont tout contre eux, et leur constance, leur fermeté restait méconnue, bafouée. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Le sentiment de la propriété n'a jamais été mon fort. J'ai prouvé à l'usage que j'étais un mauvais communiste ; c'était, il fallut bien le reconnaître, pour de tout autres raisons que celles qui me paraissaient d'abord les principales : il y eut méprise ; mais qui n'entraîna pas les dispositions de mon cœur : posséder m'a presque de tout temps paru moins un avantage qu'une charge, et les jouissances du propriétaire cédèrent vite en moi à la conscience des responsabilités. Pourquoi j'éprouve le besoin d'énoncer cela ? C'est que, me lançant, lorsque je m'embarquai pour Brazzaville, en aventurier, vers un pays mystérieux dont j'ignorais à peu près tout, c'est d'abord par la conscience que je pris de ma dépendance en tant que citoyen français que je pus m'assurer de ma présence là-bas. Tandis que j'espérais goûter sur terre équatoriale une quasi totale indépendance, tout tendait à me rappeler que j'étais « chargé de mission », que j'avais un rôle à remplir, que j'étais Français, sur terre conquise et soumise. Voilà qui comportait assurément à la fois des devoirs et des droits. Il me parut assez péniblement que ceux-ci, que les droits, étaient plus fréquemment et plus aisément compris que les devoirs.

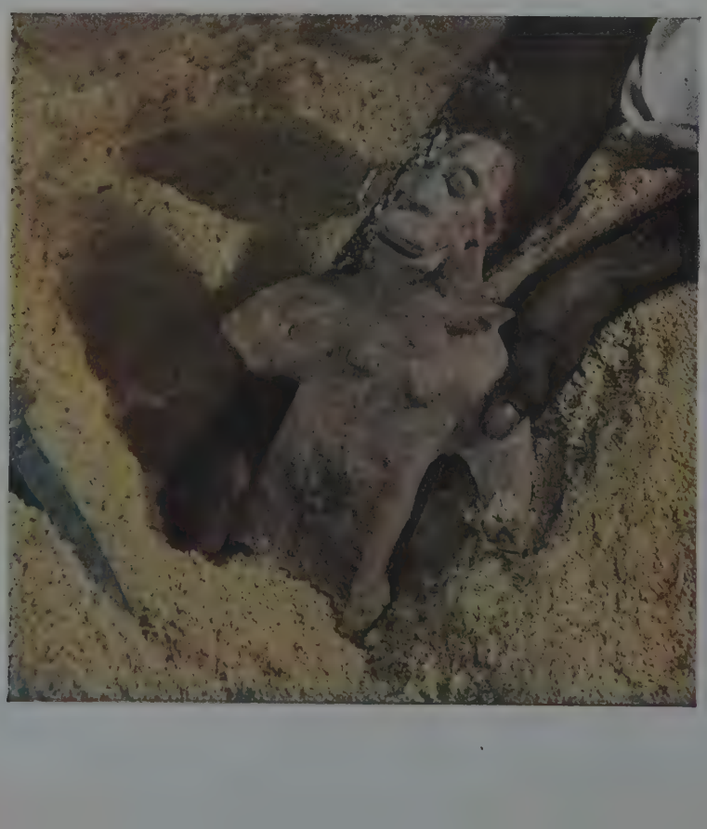
Mais tout cela, n'est-ce pas de l'histoire ancienne ? Et si je retournais dans ce pays (ce qu'à Dieu plaise !) je pense que je ne le reconnaîtrais qu'à peine, tant il est vrai que l'aspect même d'un pays se modèle selon l'esprit que l'on sent de toutes parts l'animer.

D'éloquentes statistiques nous renseignent : nombre d'abus qui m'indignèrent d'abord ont pris fin. Ce persistant et intelligent effort de l'administration, de quantité d'administrateurs valeureux triomphe lentement de maints abus, des spéculations et des exactions d'éhontés exploiteurs. Il ne m'appartient pas d'en parler ; et maints problèmes soulevés par la question même de la mise en valeur des terres échappent à ma compétence. Ce dont je me persuade volontiers, c'est que certains forbans de naguère ne seraient plus possibles là-bas ; c'est que d'immenses efforts sont tentés pour amener à mieux la très précaire existence des noirs ; c'est, enfin, que ceux-ci sont considérés comme des êtres humains ; c'est que les richesses du sol profitent également à la colonie et que celle-ci n'est plus saccagée et saignée à blanc par des rapacités particulières. Bref, cet immense continent noir ne peut plus échapper à la surveillance. On le croyait muet ; on croyait qu'il n'avait rien à nous dire : on sait aujourd'hui que simplement on ne savait pas l'écouter.

Les Grecs d'autrefois considéraient comme *barbares* les peuples qui ne parlaient pas leur langue. Il est si confortable de prétendre inéducables ceux dont on ne veut pas prendre la peine de s'occuper. Je crois que n'existent plus de nos jours des écoles comme celle où, du temps où je m'attardais à Fort-Archambault, j'entendais avec stupeur un maître imbécile apprendre à de dociles élèves éberlués que « les poêles à combustion lente sont très dangereux » ou que « nos ancêtres les Gaulois vivaient dans des cavernes ». La question se pose pourtant tout naturellement : de quels progrès, de quel développement les Africains de là-bas sont-ils capables ? Ce que je sais par expérience personnelle, c'est que le serviteur dévoué qui m'accompagna de Brazzaville au Tchad se montrait, ainsi que tant d'autres, extraordinairement avide d'instruction. Je n'eus pas trop de peine à lui apprendre à lire et à écrire, ce dont il se montra particulièrement reconnaissant. J'appris, après mon départ, qu'il était allé retrouver ses parents à Abéché, où il devint bientôt infirmier à l'hôpital de cette ville. Les exemples de ce genre sont assez nombreux.

Mais les problèmes de même que l'aspect des côtes se transforment au cours d'un voyage. La question n'est plus aujourd'hui de savoir si l'on peut instruire l'autochtone, mais s'il est opportun de l'intéresser et de l'élever à une culture que nous sommes nous-mêmes en passe de cesser de considérer comme le but suprême de l'humanité. En cherchant à instruire les autres, c'est aussi bien soi-même que l'on instruit. On découvre incessamment de nouveaux et plus reculés problèmes et l'on finit par prendre son parti d'une ascension indéfiniment différée. Si l'on agit tout de même, et pour le curieux, c'est souvent avec le sentiment pénible qu'on ne travaille qu'à des solutions provisoires. Mais c'est aussi bien là que je constate le plus remarquable progrès, la place prépondérante accordée à cette science naissante et bourgeonnante : l'ethnologie.

NOTRE COLLABORATEUR L'ÉMINENT ETHNOLOGUE J.-P. LEBEUF ET SA FEMME ANNIE MASSON-DÉTOURBET ONT RAPPORTÉ DE LEURS PATIENTES PROSPECTIONS DANS LA RÉGION DU TCHAD DES COLLECTIONS PRÉSENTANT...



A LA RECHERCHE DES C

IL y a peu d'années encore beaucoup d'entre nous étaient prêts à convenir que l'ensemble des œuvres artistiques africaines (on disait l'art nègre) se trouvaient rassemblées en Europe et en Amérique. Classées, étudiées, étiquetées, ces œuvres étaient considérées comme des témoignages définitifs. Jusqu'au jour où la preuve fut faite que chaque kilomètre parcouru en Afrique pouvait ménager une surprise, où la découverte de pièces révélant des esthétiques nouvelles imposa l'idée que notre connaissance de ce continent encore clos et tourné sur lui-même était relative.

La mise au jour, en son centre même, le long des grands fleuves, de créations esthétiques marquant un temps révolu orienta avec certitude la pensée vers d'autres réalités africaines, et la découverte, entre autres, des terres cuites de Tago, au Tchad, y contribua.

Ces images constituent un ensemble où la symbolisation du visage et du corps prend des aspects variés, excessifs dans la simplicité comme dans la surcharge. Il existe dans les statuettes d' « ancêtres divinisés » une opposition frappante entre la pureté formelle du corps et le style réaliste, baroque même, dans lequel la tête

... UN VIF INTÉRÊT. LES FIGURINES REPRODUITES ICI ET DÉCOUVERTES PAR LEURS SOINS A TAGO, PRÈS DE FORT-LAMY, SONT EXPOSÉES AU MUSÉE DE L'HOMME, A L'OBLIGEANCE DUQUEL NOUS DEVONS DE LES UTILISER.

VILISATIONS DISPARUES

et le visage sont traités, ciselés d'ornements fins et de motifs recherchés ; elles contrastent violemment avec l'aspect massif des représentations de danseurs masqués, dont le modelé souvent fruste présente une disproportion frappante entre les masques et leur support.

Modelées dans la masse, elles témoignent d'une remarquable connaissance de la cuisson de l'argile, qui leur permit de résister aux siècles après avoir échappé aux iconoclastes ayant bouleversé le sanctuaire où elles se trouvaient.

Le relief en ronde bosse de certaines d'entre elles permet de les rapprocher d'arts africains connus, mais il est plus difficile d'y joindre d'autres images qui font penser à des objets de lointaine origine orientale, méditerranéenne peut-être. Attribuées aux Sao, populations venues de l'est et aujourd'hui disparues, elles peuvent être situées entre le XVI[e] siècle, date de l'islamisation du delta du Chari, et le X[e] siècle, à moins que les recherches, qui continuent, n'éloignent encore cette dernière date.

ANNIE et JEAN-PAUL LEBEUF.

POUR UNE LITTÉRATURE AFRICAINE

par René MARAN

Il n'est personne aujourd'hui qui ne sache que la race noire a la passion de la musique. On se figure assez communément qu'on doit cette révélation au comte de Gobineau. A vrai dire, le Messie à œillères de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* n'a fait que prendre à son compte une opinion qui était bien avant lui celle du R. P. Labat et que l'on trouve exprimée dans de nombreux ouvrages mineurs de la fin du XVII[e] siècle et du commencement du XVIII[e].

Mais la race noire n'est pas seulement passionnée de musique. Elle a ses langues, ses dialectes, ses proverbes, ses idiotismes, ses qualités, ses défauts, ses us et coutumes, ses rites, ses croyances, ses superstitions, ses lois, morales et sociales, sa mythologie, son folklore, son aristocratie, sa bourgeoisie, ses métiers, sa plèbe.

Qui s'applique à approfondir ses secrets parvient à mieux connaître l'origine des discordes tribales qui ont présidé à son fractionnement et à sa dispersion, provoqués le plus souvent par la ruée des invasions, propices aux métissages les plus imprévus. Il est pourtant un rien qu'il ne pénétrera jamais. Ce rien, qui est tout, résulte d'un complexe dont font partie le climat, la faune et la flore, ainsi que l'influence exercée sur les autochtones par la diversité des milieux géographiques.

Sons, odeurs et couleurs donnent de surcroît à ce complexe un fond particulier qui lui est propre et que ses fils portent partout en eux, à leur insu. Cette patrie intérieure est fermée aux Européens de passage.

De là vient que la plupart des romanciers régionalistes d'expression coloniale accumulent, en général, poncifs sur poncifs, quand ils écrivent de l'Afrique noire et de ses indigènes. On se heurte presque toujours, en lisant leurs ouvrages, à des noirs de convention, à des Européens de convention, marionnettes évoluant avec plus ou moins de bonheur dans des décors de convention où l'âme est trop souvent remplacée par le savoir-faire, et la vérité, par la rhétorique.

Aussi le véritable roman de l'Afrique noire ne sera-t-il écrit que par un enfant du pays, imprégné de son terroir et de ses traditions jusqu'aux moelles et qui aura digéré l'apport de l'Europe, sans se laisser assimiler par elle. Alors seront réalisés ce mariage de raison et de sentiment, cette amitié amoureuse, ce don de soi instinctif et réfléchi, cet « accord conciliant » prôné par Robert Delavignette et Léopold Sédar Senghor, qui sont le fin du fin de toute colonisation viable ou plutôt de toute association, de toute union entre hommes de races différentes reconnaissant la primauté de l'humain.

On a peut-être remarqué que, depuis une quinzaine d'années, le nombre des ouvrages ayant pour auteurs des Africains authentiques, ou d'origine africaine plus ou moins mêlée, ne cesse d'aller se multipliant. Il convient de citer, parmi les plus connus, *Force-Bonté*, de Bakary Diallo ; *l'Eléphant qui marche sur les œufs*, recueil de fables, de contes et de légendes dus à Badibanga, écrivain congolais de race kassaï, et comportant des illustrations de Djilatendo, son compatriote ; *Karim*, d'Ousmane Socé ; *Chaka*, de Thomas Mofolo ; *Lobagola*, de Lobagola, et *Doguicimi*, de Paul Hazoumé, pour l'Afrique noire ; *Veillées noires*, de L.-G. Damas ; *Nuits de Cachiri*, de René Jadfard ; *les Gouverneurs de la rosée*, de Jacques Roumain ; *Diab-là* et *Laghia de la mort*, de Joseph Zobel ; *la Cour Clindor*, de Maurice Henry, et *Issandre le Mulâtre*, de Jean-Louis Baghio'o, pour les Antilles et la Guyane.

De cette poignée de romans et de nouvelles, *Doguicimi*, *Chaka* et *les Gouverneurs de la rosée* semblent être les seuls qui aient atteint une certaine notoriété.

Le premier est un roman-fleuve publié en 1938, bien avant la vogue du roman-fleuve. Son retentissement aurait dû être plus grand qu'il n'a été, et plus durable. Le succès restreint qu'il connut tient sans doute à ce qu'il est paré d'une qualité qui le dessert aux yeux du Français moyen. Ce dernier, s'il est toujours prêt à combler de ses louanges les œuvres que l'étranger soumet à son jugement, n'éprouve qu'éloignement pour celles qui relèvent de ses disciplines.

Or Paul Hazoumé, qui est la probité même, s'est servi de *Doguicimi* pour montrer à ses éducateurs les noirs du Dahomey tels qu'ils furent dans le passé. Il a plongé au plus profond de la vérité de son pays et de sa race pour les expliquer à l'Européen. Formé et instruit à la française, il connaît parfaitement croyances, traditions, coutumes, pratiques de sorcellerie, poisons d'épreuves, danses guerrières, danses de cérémonie. Il est si plein de son sujet qu'il n'a pas toujours su le borner.

Le fait est qu'il y a de *l'Iliade* dans *Doguicimi* et de *la Chanson de Roland*. La mort de Doguicimi, pour ne citer qu'un exemple, passe de loin en grandeur et en beauté celle du fiancé de la belle Aude.

Le seul défaut qu'on puisse reprocher à Paul Hazoumé, ce n'est ni l'extraordinaire richesse de son roman ni l'étrangeté des mœurs qu'il y décrit. On n'a jamais songé à accabler Kipling et ses *Livres de la jungle* de pareille niaiserie. Le malheur d'Hazoumé, c'est qu'il n'a pas le don de poésie. Ne l'ayant pas, il n'anime que difficilement ce qu'il touche. Peintre appliqué, il peint avec fidélité ce qu'il sait, ce qu'il voit, ce qu'il sent. Mais quoi qu'il fasse, ses peintures les mieux venues et les plus achevées sont privées de ce je ne sais quoi de mystérieux et de rayonnant qui part du cœur et parle au cœur.

Chaka, épopée bantoue du romancier noir Thomas Mofolo, bien qu'il ne soit pas digne d'être placé au même rang que *Doguicimi*, mérite pourtant mieux qu'une simple citation.

« *Chaka*, écrit à propos de ce roman le R. P. V. Ellenberger, ancien missionnaire en pays bassouto, c'est, racontée par un noir, l'histoire d'une passion humaine, l'ambition, d'abord incontrôlée, puis incontrôlable, grandissant et se développant fatalement, comme attisée par une Némésis implacable, envahissant graduellement tout l'être, puis consumant tout devant elle, pour aboutir à la ruine de la personnalité morale et au châtiment inéluctable. »

Il est à remarquer que si Paul Hazoumé a longtemps professé comme instituteur au Dahomey, terre française, Thomas Mofolo a, lui aussi, longtemps professé en pays bassouto, terre anglaise. Il y a là une coïncidence qui prend toute sa signification quand on la rapproche du fait que les lettres françaises contemporaines comptent dans leurs rangs un certain nombre d'instituteurs. Deux d'entre eux, Louis Pergaud et Ernest Pérochon, ont eu le prix Goncourt. Nul n'a mieux chanté que Pergaud, à l'exception peut-être d'Henri-Louis Ailleret, instituteur lui aussi, les hôtes des champs et des bois. Nul non plus n'a mieux dépeint qu'Ernest Pérochon choses et gens, sites et coutumes, la contrée qu'arrose la Sèvre niortaise. Tous deux puisent leur sève et leur force dans la parfaite connaissance qu'ils ont des sujets qu'ils mettent en scène.

Paul Hazoumé et Thomas Mofolo ressemblent jusqu'à un certain point à Ernest Pérochon et à Louis Pergaud. Traditionalistes dans l'âme, tout ce qu'ils relatent n'est qu'imagination contrôlée. Ils ne travaillent que sur le vrai ou ce qui l'a été. On peut se fier à leurs descriptions.

Thomas Mofolo diffère cependant sur un point de Paul Hazoumé. Le second, force est de le noter, a des clartés qui font défaut au premier.

Nos excellents amis belges, nos voisins du Congo et de l'Oubangui en Afrique-Equatoriale, ont compris depuis une vingtaine d'années qu'il existait un humanisme nègre et qu'on pouvait accoucher son génie en instituant des concours littéraires.

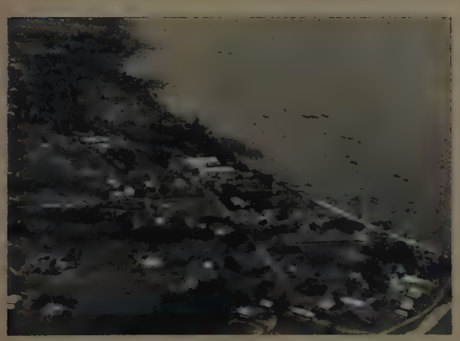
La Fontaine prenait d'habitude son bien partout où il le trouvait. Nos politiques spécialisés dans les problèmes touchant l'Union française feraient bien de suivre l'exemple donné par nos bons amis belges. Ce n'est qu'en agissant comme eux, et plus particulièrement comme M. G.-D. Périer, qui fut longtemps le directeur des Affaires politiques de leur ministère des Colonies, qu'on écrira page à page le « livre de l'Afrique-Equatoriale », livre innombrable qui serait ensemble le légendaire et le coutumier où les populations du Gabon, du Moyen-Congo, de l'Oubangui-Chari et du Tchad se reconnaîtraient en y retrouvant leur plus lointain passé.

VUE DE BRAZZAVILLE PRISE AU-DESSUS DU STADE EBOUÉ. AU FOND, LA VILLE AFRICAINE DE POTO-POTO. AU PREMIER PLAN, LE QUARTIER COMMERCIAL.

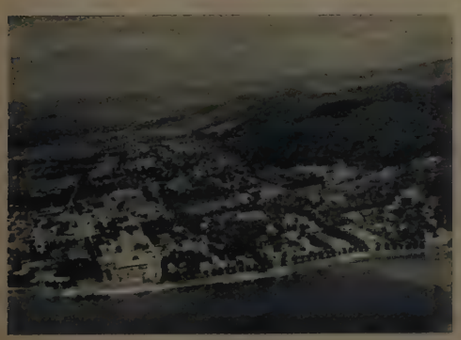
VISAGE DES VILLES

DE la case en pisé au building de béton, voilà la formule qui convient pour résumer l'évolution de l'habitat en A. E. F. Parcourant l'A. E. F., le voyageur découvre les métropoles naissantes succédant aux villages d'écorce ou de boue que chaque clairière a pu lui révéler. Ces villages sont aussi divers que les races qui les occupent.

C'est que la dissemblance même de leur architecture répond à des règles séculaires. Ils sont fragiles. Mais s'ils viennent à disparaître l'Africain les rebâtit selon les traditions qu'il a reçues de ses ancêtres et auxquelles il demeure fidèle, de génération en génération. Bâtir, c'est obéir à des usages lointains que les pères transmettent aux fils et qui sont la manifestation de croyances quasi religieuses. La maison est chargée de symboles et elle atteste une conception du monde qui nous est étrangère. Voilà pourquoi elle reproduit indéfiniment celle qui l'a précédée...



CI-DESSUS : PORT-GENTIL. EN BAS : BANGUI.



EN HAUT : POINTE-NOIRE. EN BAS : FORT-LAMY.

POTO - POTO, AGGLOMÉRATION AFRICAINE DE BRAZZAVILLE. RUES A ANGLE DROIT, MAIS DES CASES DE BOUE SÉCHÉE.

L'EFFORT DES VILLES DE DEMAIN

Si la population africaine continue, pour une large part, à s'abriter dans les demeures traditionnelles, des villes sont nées et grandissent à une allure rapide. Postes administratifs ou comptoirs commerciaux ont été les noyaux d'agglomérations vers lesquels se sont dirigés les indigènes et dont le développement des communications aussi bien que l'industrialisation dans laquelle entre l'A. E. F. doivent assurer la prospérité. Du même coup des problèmes d'urbanisme se sont posés.

Quelle est la caractéristique essentielle de l'actuelle cité d'A. E. F. ? C'est sans doute son étendue. Les villes couvrent de vastes surfaces. Et cela s'explique puisqu'elles sont surtout composées de bâtiments sans étage. Ce mode de construction exige évidemment de l'espace. Mais ce n'est assurément pas la formule définitive en matière d'architecture urbaine. Déjà le « building » fait son apparition. Et Brazzaville, où l'on bâtit avec une véritable fièvre — à telle enseigne que le terrain urbain y est déjà rare — va se trouver nantie d'immeubles à sept ou huit étages qui n'auront rien à envier à ceux dont est justement fière sa voisine belge.

La construction en hauteur transformera l'aspect des villes. Mais leur dessin même, au fur et à mesure qu'elles s'étendront, se modifiera. Non seulement parce que de larges avenues y seront tracées, voies commodes et ombragées, mais aussi parce que les plans d'urbanisme qui ont été dressés prévoient le découpage en un certain nombre de quartiers correspondant à des activités qui ont intérêt à se grouper et à se trouver au voisinage les unes des autres.

Ainsi pourra-t-on voir s'établir un quartier industriel, un quartier commercial aux rues bordées de magasins, un quartier administratif où seraient groupés les services et les bureaux. Bien entendu, il s'y joindra un quartier résidentiel, isolé du bruit, rançon des usines et de la grande circulation.

Le pittoresque y perdra, et d'autant que le « village » africain dans le même temps se transforme : à la case succède la villa, la maison moderne de béton, claire et aérée, munie du confort moderne.

Des dispositions financières sont prises à cette fin sous forme d'emprunts des municipalités auprès de la caisse centrale de la France d'outre-mer permettant une politique de « location-vente ».

Pour ces villes en croissance se posent non seulement des problèmes de construction d'immeubles et de bâtiments industriels et administratifs, de répartition de quartiers, mais bien d'autres encore : d'aération, par exemple. Et c'est pourquoi nous mentionnions plus haut la nécessité de larges avenues. Il y a la protection contre le soleil. Il y a aussi l'adaptation du type architectural aux particularités du climat. Dans le Sud passent les tornades, et le toit est indiqué. Au Nord il faut redouter la sécheresse, et l'on préférera la terrasse. Au surplus, ce sont là des règles fondamentales que les architectes connaissent bien. N'est-il pas remarquable que l'homme africain, dans son respect des traditions millénaires, en tienne tout naturellement compte pour sa modeste demeure et qu'il érige, rejoignant le bâtisseur moderne, tantôt ses toits pointus et tantôt ses terrasses ?

BRAZZAVILLE. CI-DESSUS : LE PALAIS ET LES JARDINS DU GOUVERNEMENT. CI-DESSOUS : UNE TOUTE RÉCENTE MAISON D'HABITATION DE TROIS ÉTAGES.

CES CASES DISPOSANT DE TOUT LE CONFORT (INSTALLATIONS SANITAIRES, ÉLECTRICITÉ, ETC.) FORMENT LE NOUVEAU QUARTIER NOIR DE BRAZZAVILLE.

CI-DESSUS : CES MAISONS MODERNES N'ONT PLUS DE CASES QUE LE NOM.
CI-DESSOUS : IMMEUBLE DANS LE QUARTIER COMMERCIAL DE BRAZZAVILLE.

Ces villes d'A. E. F., il en est d'importance moyenne comme Dolisie, qui compte pourtant 7.000 habitants, dont environ 400 Européens, comme Abéché, comme Fort-Archambault ou Berberati, capitale du diamant en Oubangui ; il en est d'autres qu'on peut qualifier de grandes : Brazzaville, Bangui, Fort-Lamy et les ports : Libreville, Port-Gentil, Pointe-Noire. Toutes ont un trait commun : l'extraordinaire rapidité de leur développement. Dans certaines, il n'y a guère plus de quinze ans, aucun blanc n'était encore venu. Aujourd'hui le départ est pris ; c'est le plein essor. Il en résulte une poussée incroyablement puissante vers la construction et qui justifie pleinement les plans d'urbanisme imposés. Car il importe que cet élan soit discipliné et ordonné.

Brazzaville est sans doute le plus frappant exemple de cette extension qui s'accomplit à une telle cadence que ceux qui y passent à deux années d'intervalle ne la reconnaissent plus d'une fois à l'autre. Le béton triomphe, et partout des constructions neuves surgissent : villas particulières, immeubles divisés en appartements, hôtels, bâtiments administratifs. Comme il va de soi en pareil cas, des entreprises se sont installées ou projettent de s'installer afin de fabriquer sur place les matériaux nécessaires — le ciment notamment — pour satisfaire cet appétit de bâtir. Ajoutons que Brazzaville poursuit l'aménagement d'un port fluvial à l'équipement bien fourni, et qu'autour de ce port trouveront certainement place diverses industries qui en sont le complément naturel, dont un chantier de constructions navales.

Même développement à grande allure dans les autres villes où la population augmente également. A l'exemple de Brazzaville, Bangui doit aménager son port. Le plan prévoit d'importantes installations portuaires à Port-Gentil, qui disposera, lorsqu'elles seront achevées, de 850 mètres de quais et de 30 hectares de terre-pleins. Deux darses seront abritées par une digue de plus de 2 kilomètres.

Mais c'est à Pointe-Noire, le véritable débouché commercial de l'A. E. F., que se manifeste le plus vivement, avec Brazzaville, la fièvre de croissance de ce pays. Bien équipé, le port de Pointe-Noire est appelé à voir son trafic augmenter considérablement. Il pourrait atteindre 500.000 tonnes avant dix ans. Aussi, parallèlement, la cité se développe-t-elle d'une manière qui laisse prévoir le visage qu'elle présentera demain.

Larges voies rectilignes, villas élégantes coiffées de tuiles, telles se présentent déjà les modernes cités de l'Afrique-Equatoriale.

JEAN-H. AUBAME,
ancien président de la Commission municipale de Poto-Poto.

A PORT-GENTIL, L'EFFORT D'URBANISME SE COMPLÈTE PAR DES INSTALLATIONS NOUVELLES ET NOTAMMENT PAR DES FONTAINES PUBLIQUES.

GRAND TOURISME, GRANDES CHASSES

PAR HETTIER DE BOISLAMBERT

PRÉSIDENT DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA CHASSE
AU MINISTÈRE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

GRAND KOUDOU TUÉ PAR L'AUTEUR DE L'ARTICLE AU COURS DE SON DERNIER VOYAGE. DIMENSION DE LA COURBE EXTÉRIEURE DES CORNES : 118 CM.

DEPUIS quelques années les expéditions cynégétiques sont devenues plus faciles en Afrique-Equatoriale française, et il peut paraître utile de préciser les ressources qu'offrent les territoires de la Fédération.

Il est bon, par ailleurs, de faire connaître aux voyageurs et aux chasseurs les efforts qui y ont été faits pour l'organisation de la chasse et la protection de la faune.

Lorsqu'on évoque les ressources cynégétiques de l'Afrique française, on parle trop facilement, en termes vagues, de « grands fauves » et de « grandes antilopes ». Or le chasseur de grand gibier est aujourd'hui un spécialiste qui ne trouve intérêt que dans la recherche des trophées intéressants, rares et difficiles à obtenir.

Au Kenya, au Tanganyika, en Ouganda, au Soudan anglo-égyptien la densité de la faune est plus forte qu'en A. E. F. Mais aucun territoire ne peut concourir avec elle quand, par exemple on a le désir de rechercher la plus belle, la plus noble des grandes antilopes, celle dont la conquête marque toute une existence cynégétique : l'élan de Derby, dit élan géant.

L'aire de répartition de l'élan de Derby en Afrique-Equatoriale est vaste, et tous les ans on découvre de nouveaux troupeaux. Ce magnifique animal, surtout depuis qu'il est protégé, s'est reproduit dans des conditions satisfaisantes, et, là où, il y a quelques années encore, massacré sans discernement, il devenait rare, on le rencontre à nouveau en beaux troupeaux, allant jusqu'à soixante têtes.

Difficiles à pister et à approcher, très prudents, couverts pendant la plus grande partie de l'année par des hardes importantes, les grands mâles élans de Derby sont parmi les gibiers les plus délicats à obtenir.

Les bons trophées, dignes de carabines difficiles, ont plus de 1 mètre de long avec des tours de base de l'ordre de 36 à 38 centimètres, tandis que les têtes exceptionnelles approchent ou dépassent même 1 m. 10, mesurées sur le devant du cornage.

Le grand koudou, dont l'existence en Afrique-Equatoriale française était encore discutée il y a quelques dizaines d'années, existe dans la plupart des massifs de l'est du Tchad et de l'Oubangui. Très élégants, les vieux mâles, dans leur robe gris bleu striée de blanc, sont couronnés de cornes en lyre à double révolution, atteignant et dépassant 1 m. 25 mesurées sur la courbe, trophée que les spécialistes allaient autrefois chercher au Tanganyika, en Erythrée ou au Kenya, au prix de mille difficultés et dans des conditions auxquelles les bourses de 1950 ne peuvent plus faire face.

Le koudou est un animal essentiellement nocturne, et il semble que plus les mâles sont beaux, plus ils deviennent méfiants et prudents.

La frontière du Soudan anglo-égyptien, la région de Birao, les montagnes situées à l'est de Melfi abritent aujourd'hui des troupeaux relativement abondants, qui se défendent bien dans un terrain difficile, et un bon chasseur disposant de quelques semaines peut partir avec l'espoir d'approcher ou même de battre les records connus.

DANS un ordre d'idées différent et pour rester sur le terrain « antilopes », il est aussi bien possible d'obtenir en Afrique-Equatoriale française le magnifique addax, antilope blanche au front chevronné de noir des régions de grandes dunes présahariennes du nord du Tchad, ou l'oryx algazel (oryx blanc), aux cornes élégamment recourbées en arrière, de plus de 1 m. 10 chez les bons spécimens des steppes herbeuses et desséchées du Sahel, que, dans les régions forestières humides et quasi impénétrables, le rare bongo, compagnon de l'hylochère et de l'éléphant de forêt.

Le bongo est plus commun en Afrique-Equatoriale française que partout ailleurs, et, pour peu qu'on le chasse sérieusement, il y a là aussi de bien

POUR ÊTRE MOINS FINEMENT RECOURBÉES QUE CELLES DU KOUDOU, LES CORNES QUE PORTE LE MOUFLON A MANCHETTES N'EN ONT PAS MOINS BELLE ALLURE.

← GRAND MALE. — POINTES PESANT CHACUNE 50 KILOS.

DEPUIS QUE DES RÉSERVES ONT ÉTÉ INSTITUÉES POUR PROTÉGER LA FAUNE, IL DEVIENT RELATIVEMENT FACILE D'Y PHOTOGRAPHIER LES TROUPEAUX D'ÉLÉPHANTS.

enviables records à battre. Son trophée est magnifique, et ses cornes, qui dépassent 80 centimètres chez les bons mâles, lyres aux pointes ambrées, constituent une pièce de valeur que peu de collections possèdent.

En le poursuivant on rencontrera peut-être le plus grand des sangliers : l'hylochère, dont un gros mâle peut atteindre jusqu'à 600 livres, armé comme le serait un sanglier de ce poids, et que l'on trouvera au travail, comme son confrère d'Europe, fouissant l'humus riche de la forêt dense.

Si l'on abandonne les antilopes rares et précieuses, dont le tir est aujourd'hui heureusement réglementé et restreint, on arrive à la gamme des antilopes plus communes et bien belles encore.

Le grand kob ou waterbuck, dont les meilleurs trophées viennent de la région de l'Aouck, l'antilope rouanne ou antilope-cheval, commune dans certaines régions, et particulièrement belle sur la frontière du Soudan anglo-égyptien, le kob de Buffon les damalisques et les bubales forment en certains endroits des troupeaux importants. Les bushbucks et les reedbucks ornent les galeries forestières et les savanes herbeuses, tandis qu'à partir des régions sahéliennes et descendant vers le sud on trouve tour à tour la magnifique gazelle dama ou ariel, la gazelle dorcas, la gazelle rufifrons, sans parler, en montagne, de la rare gazelle leptoceros, qui cohabite avec les ânes sauvages sur les hauts plateaux du Tibesti. Enfin le chasseur de montagne trouvera au Tibesti et dans l'Ennedi le beau mouflon à manchettes.

MAIS qui va en Afrique — à moins d'être le grand spécialiste que les animaux rares seuls intéressent — veut mettre à son tableau quelques grands fauves.

La situation du troupeau d'éléphants en A. E. F. est aujourd'hui excellente en nombre, sinon partout en qualité. Il devient facile, près des réserves, de photographier d'importants troupeaux, tandis que, surtout dans les régions de forêts, le fait d'obtenir des pointes de 35 kilos n'a rien d'exceptionnel.

Les taureaux portant plus de 40 kilos de chaque côté restent très rares, et les rencontrer est une question de très grande chance qui n'écherra qu'au chasseur persistant et qui affronte les régions difficiles.

Les buffles sont partout très nombreux et, étant donné que depuis de nombreuses années il n'y a pas eu d'épizooties, on trouve assez facilement de vieux taureaux qui offrent des trophées dignes des collections les mieux triées.

La gamme de buffles de l'Afrique-Equatoriale est à peu près complète, depuis le petit buffle de forêt et le buffle déjà plus massif des forêts claires jusqu'au caffer equinoctiolis, presque aussi beau que le grand caffer de l'Ouganda, du Tanganyika et du Kenya.

Il faudrait des années de recherches pour établir une zoogéographique complète du buffle en Afrique-Equatoriale.

Le lion reste commun surtout dans les régions où les grands troupeaux transhument. Malheureusement, il a été assez inconsidérément détruit dans certaines régions où sa raréfaction aboutissant à une non-sélection des antilopes et des gazelles, présente des inconvénients biologiques certains.

Le léopard ainsi que les petits fauves sont communs en beaucoup d'endroits, et, sur la frontière du Soudan anglo-égyptien en particulier, il y a un terrain de recherches presque neuf et dont la valeur ne saurait être surestimée.

Le tableau d'une expédition peut se compléter par quelques défenses de phacochères, tandis que, à mon sens, le chasseur vraiment sportif ne rapportera des autruches et des girafes, qu'il aura vues en grande abondance dans certaines régions, que des *photographies*.

UNE surprise accueillera le chasseur qui n'est pas retourné en Afrique-Equatoriale française depuis les années qui ont précédé la guerre. En effet, la faune, pourtant attaquée avec des moyens plus modernes, tandis que la civilisation gagne du terrain, et que l'implantation européenne augmente en de très nombreux endroits, est, en ce qui concerne de nombreuses espèces, plus abondante qu'elle n'était autrefois.

Cela est dû au fait qu'entendant enfin les lamentations poussées par les vrais chasseurs il a été possible de commencer une protection raisonnable et l'application d'une saine réglementation de la chasse.

On ne sait pas assez qu'il existe en Oubangui dix réserves couvrant plus de 6 millions d'hectares et dans lesquelles la faune ne subit aucune attaque humaine. C'est grâce à ces réserves, et, en particulier, à celles du Bamingui-Bangoran et de l'Aouck, que le rhinocéros, dont l'existence était très compromise à la suite de massacres stupides et inconsidérés, a reparu aujourd'hui sinon en très grand nombre tout au moins en nombre suffisant pour que l'avenir de ce grand animal soit assuré. J'ai pu, en 1949, croiser les pistes de plusieurs de ces animaux et même approcher à quelques pas un magnifique mâle que j'ai eu bien peur de devoir tirer devant ses manifestations de fureur.

Au Moyen-Congo, tout un système de protection est à l'heure actuelle à l'étude. Il est nécessaire que ces études aboutissent rapidement, car, si la forêt peu pénétrée jusqu'à présent a donné à la faune un abri excellent, l'exploitation des bois et les recherches minières ont amené une population plus nombreuse, et l'avenir de la faune pourrait être remis en question.

Il n'y existe qu'une seule réserve : l'éléphant, le buffle, le gorille, le chimpanzé, le bongo et l'hylochère s'y rencontrent.

Le gorille est infiniment plus commun qu'on ne le pense, et les indigènes de certains villages de forêts subissent, non sans se lamenter, ses incursions et ses déprédations. Pour ma part il m'a toujours été impossible de le considérer comme un gibier, mais je suis partisan de l'attribution annuelle d'un certain nombre de permis de tir, permettant en particulier aux musées et aux grandes collections d'en obtenir des spécimens.

Le Gabon voit encore aujourd'hui sa faune menacée. Trois grandes réserves ont été délimitées qui couvriraient près de 500.000 hectares. Nous espérons que leur classement sera bientôt agréé.

Quant au Tchad, une seule réserve existe actuellement, destinée à protéger les oryx et les addax. C'est plus la délimitation d'un territoire dans lequel il est interdit de chasser qu'autre chose, car il s'agit d'une région désertique. Une autre réserve y est aujourd'hui tracée, mais n'est pas encore classée : c'est celle du lac Iro, qui, avec sa superficie d'environ 300.000 hectares, créera non loin de Fort-Archambault un parc de faune soudanaise, en particulier de girafes, d'éléphants, de buffles et d'antilopes-cheval.

Il est passionnant de remarquer combien vite la faune connaît les limites des réserves. Longeant les limites du grand parc de Bamingui, j'y ai vu rentrer les pistes de tous les troupeaux d'éléphants de la région dès le lendemain du jour où un des leurs avait payé son tribut. Les antilopes aussi savent bien s'y retirer en sécurité, et tel animal qui fuit dès qu'il a vu l'homme, même de loin, le regarde passer, paisible, à quelques mètres de lui, dès qu'il a franchi la limite sacrée.

Grâce aux efforts et à la compréhension du haut commissaire de la République française en Afrique-Equatoriale, les territoires de la Fédération disposent aujourd'hui d'un corps d'inspecteurs des chasses européens, assistés de gardes indigènes, qui permettent une surveillance sérieuse et efficace des réserves ainsi que de l'application des lois et arrêtés de chasse.

ON peut dire que la meilleure manière de protéger la faune serait de donner une mentalité correcte au chasseur et de faire de lui l'exploitant rationnel du grand gibier et le gardien avisé de sa propre richesse. Cela est très vrai, mais malheureusement il faudra encore des années d'évolution pour faire comprendre qu'il n'y a rien de noble, de sportif ou d'intéressant à massacrer des animaux, nombreux et sans méfiance, et que la consécration cynégétique est bien plus donnée par un seul trophée de grande qualité obtenu dans des conditions sportives que par une masse de viande ou même de trophées de médiocre qualité.

L'esprit sportif gagne tout de même, et c'est aujourd'hui avec joie que l'on voit des chasseurs coloniaux se réunir autour d'un grand trophée pour le mesurer avec soin et l'inscrire sur la liste des records, alors qu'il y a quelques années on entendait trop facilement les uns ou les autres se vanter d'avoir « tiré » la pleine charge d'un camion de viande.

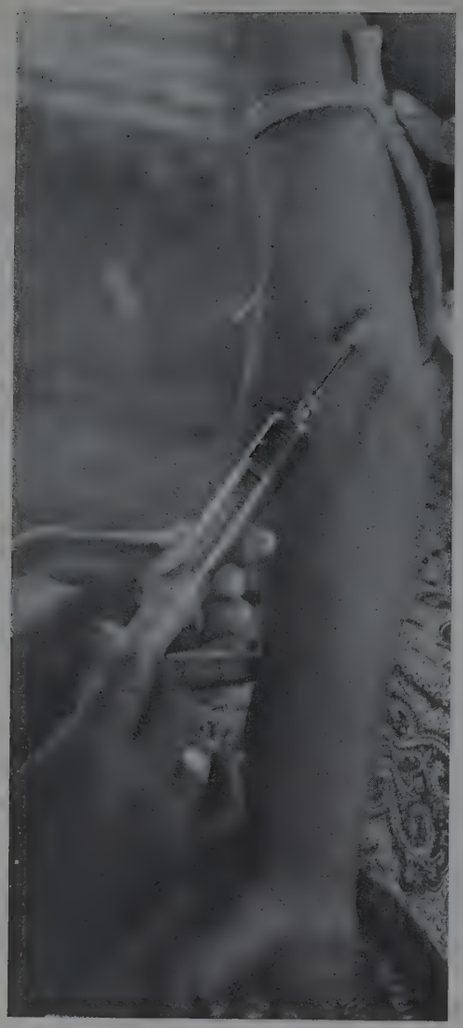
Les efforts d'organisation entrepris dont les résultats et la valeur ne prêtent pas à discussion sont efficacement poursuivis, et leur rendement permettra sans doute de ménager pour l'avenir l'incroyable richesse que représente la faune d'Afrique-Equatoriale.

La France se doit non seulement de conserver intactes les espèces rares et précieuses qui ornent les déserts, les steppes, la savane et les forêts des territoires d'Afrique-Equatoriale française, mais encore de créer, même pour les espèces dites aujourd'hui communes, des réserves telles que la nature reste intacte dans toute sa splendeur.

Un grand buffle de savane tué au cours d'une expédition. De ces animaux énormes jusqu'aux petits buffles de forêt, la gamme est complète.

L'élan de Derby, encore appelé élan géant, est pour le chasseur un gibier rare. Celui-ci mesure 108 cm sur la courbe extérieure des cornes.

L'INSTITUT PASTEUR BASE



la Société de Géographie d'un important outillage scientifique, de la cession par le gouvernement du Moyen-Congo des constructions édifiées à son intention ainsi que d'une subvention annuelle versée par ce même gouvernement pour contribuer au fonctionnement du laboratoire.

Depuis sa création, l'Institut Pasteur de Brazzaville n'a pas cessé d'étendre son champ d'action. Il s'attacha à la découverte et à la mise au point du traitement le plus efficace de la trypanosomiase en même temps qu'il s'employait à inculquer aux médecins affectés pour la première fois en A. E. F. et au personnel sanitaire les notions pratiques indispensables sur la maladie du sommeil.

D'autre part l'institut s'est consacré à l'étude des principales endémies de la pathologie équatoriale. En 1932 un nouveau bâtiment fut construit dont l'équipement permit de mener à bien d'autres travaux importants.

De 1940 jusqu'à la fin de la guerre il a fourni aux combattants de Koufra, du Fezzan, de Libye de grandes quantités de vaccin antityphoïdique. La fabrication des vaccins s'est intensifiée, passant de 435.000 centimètres cubes ou doses en 1940, à 767.000 en 1943 et à 2.395.000 en 1945.

Parallèlement à cet énorme effort, l'institut menait à bonne fin la préparation du sérum antivenimeux, il réussissait l'isolement du virus de la poliomyélite infantile, l'authentification de la rage humaine ; il complétait l'étude du virus typhique d'origine murine. Tout cela pendant une période des plus difficiles et grâce à la compréhension d'hommes tels que le gouverneur Félix Eboué.

Depuis lors l'Institut Pasteur a poursuivi sa

A L'INSTITUT PASTEUR DE BRAZZAVILLE, DONT ON VOIT CI-DESSOUS LES MODERNES BATIMENTS, SONT PRÉPARÉS VACCINS ET SÉRUMS PERMETTANT DE LUTTER CONTRE LES MALADIES ENDÉMIQUES.

suit ses travaux sur les riccettioses, dans un milieu et avec des moyens appropriés.

Devant l'accroissement massif de la tâche que le développement même de la Fédération impose au personnel de l'institut, l'idée de la création dans les régions du nord de l'A. E. F. d'une filiale de l'Institut Pasteur a été reprise. Les travaux du nouvel Institut Pasteur de Bangui commenceront dans le courant de cette année.

Le grand établissement scientifique de Brazzaville apporte un concours d'une inappréciable valeur aux services de la santé publique et de l'hygiène en A. E. F. Ceux-ci disposent pour faire face aux besoins de la population, de 5 hôpitaux, 3 ambulances, 61 centres médicaux, 92 infirmeries, 117 dispensaires, 32 maternités, 28 léproseries, dont une colonie agricole et 27 hypnoseries. Il faut y ajouter le concours d'œuvres privées (Croix-Rouge, missions religieuses, services d'entreprises).

Le personnel européen qui assure le fonctionnement des formations sanitaires comptait à la fin de 1949 : 109 médecins, 8 pharmaciens, 80 sous-officiers infirmiers et assistants sanitaires, 63 infirmières et sages-femmes. Un très gros effort a été fait pour recruter et former du personnel africain. Son effectif a triplé en dix ans. Il comprenait à la fin de 1949 : 25 médecins, 2 pharmaciens, 13 sages-femmes, 1.374 infirmiers et infirmières, 186 matrones, 97 agents d'hygiène. Des écoles d'infirmiers fonctionnent dans les chefs-lieux des territoires. Une école technique sanitaire est en construction à Brazzaville, on y formera des assistants sanitaires.

L'assistance médicale aux Africains a vu passer le nombre de ses consultants de 569.007 en 1925, à 1.077.165 en 1935 et à 1.604.759 en 1948, tandis que le total des consultations passait pour les mêmes années de 332.547 à 2.751.103 et à 5.353.948.

Une attention toute particulière a été apportée à la protection de la femme, de l'enfant et du

EUROPÉENS ET AFRICAINS SONT ÉTROITEMENT ASSOCIÉS POUR LA PRÉPARATION DES VACCINS...

Au centre du « plateau », cœur du quartier administratif de Brazzaville, un immeuble massif de béton dresse ses deux étages en cours d'achèvement.

A son ombre une bâtisse plus petite, assez récente encore, paraît écrasée et risquerait de passer inaperçue si elle n'était connue de tous comme l'une des principales sauvegardes du pays.

Ainsi se présente l'Institut Pasteur de l'A. E. F. en ce début de l'année 1950, les anciens et les futurs laboratoires côte à côte.

Créé en 1908, l'Institut Pasteur de Brazzaville succédait à la Mission d'étude de la maladie du sommeil, qui, dès 1906, s'était installée au Moyen-Congo pour y étudier ce fléau dont les ravages étaient considérables.

Afin de permettre aux travaux de recherche entrepris de prendre leur pleine efficacité, la mission bénéficia de l'abandon généreux fait par

tâche, et les nouveaux bâtiments, équipés de la façon la plus moderne, dont l'achèvement n'est plus l'affaire que de quelques semaines, vont lui donner les moyens de multiplier ses services.

Ces nouvelles installations étaient devenues indispensables, car l'activité de l'institut conserve un rythme particulièrement intense : le rendement des services pratiques ne cesse de croître ; le nombre des examens et analyses, qui était de 14.484 en 1944, passait à 24.796 en 1948.

Outre un personnel de chercheurs et de médecins d'élite, l'Institut Pasteur de Brazzaville accueille fréquemment des savants venus spécialement de Paris pour compléter sur place leurs études sur la pathologie tropicale. C'est en se rendant à l'Institut Pasteur de Brazzaville que le docteur Stephanopoulo trouva la mort au cours d'un accident qui a privé le monde médical d'un des plus éminents spécialistes de la fièvre jaune. Aujourd'hui encore, le professeur Giroux y pour-

... COMME DANS LES FORMATIONS SANITAIRES QUI, SANS TRÊVE, PARCOURENT LA BROUSSE.

DE L'EFFORT SANITAIRE

UN MÉDECIN AFRICAIN FAIT UN PRÉLÈVEMENT DE LIQUIDE CÉPHALO-RACHIDIEN AFIN DE S'ASSURER QUE LE SUJET EXAMINÉ N'EST PAS ATTEINT DE LA TERRIBLE MALADIE DU SOMMEIL.

LE LÉGENDAIRE DOCTEUR ALBERT SCHWEITZER, D'UNE RENOMMÉE UNIVERSELLE, A CRÉÉ A LAMBORINÉ UN HOPITAL POUR AFRICAINS. IL S'INTÉRESSE TOUT PARTICULIÈREMENT AUX ENFANTS.

travailleur. En dix ans, le nombre des accouchements sous surveillance médicale a sextuplé : 3.398 en 1938, 19.363 en 1948 ; parallèlement, les enfants de moins de cinq ans présentés aux services de puériculture, qui étaient 111.372 en 1938, devenaient 270.845 en 1948, motivant 800.797 consultations.

L'inspection médicale scolaire s'inscrit en 1948 pour 46.375 consultants et 137.379 consultations ; l'inspection sanitaire du travail, pour 93.670 consultants et 261.367 consultations.

Parmi les affections les plus communes de l'Afrique-Equatoriale, le paludisme occupe une des toutes premières places. A lui seul il représente 4,71 % de l'ensemble de la morbidité. Il s'ensuit de graves répercussions sur la situation démographique et économique. Aussi prévoit-on la création d'un service antipaludique doté de moyens perfectionnés pour combattre le moustique, agent de la maladie, aussi bien à l'état larvaire qu'à l'état adulte.

Mais le paludisme n'est pas seul à nécessiter une lutte extrêmement énergique. Il y a aussi les dermatoses, les affections engendrées par les parasites intestinaux et les maladies vénériennes, qui s'inscrivent pour un coefficient assez élevé. La maladie du sommeil fait l'objet d'un travail très actif de prophylaxie.

Il est confié aux équipes, réparties en secteurs, du service d'hygiène mobile. Des méthodes de traitement préventif sont mises en œuvre. Déjà les dépistages laissent constater une baisse du chiffre des malades, et l'on peut espérer venir à bout de cette redoutable affection.

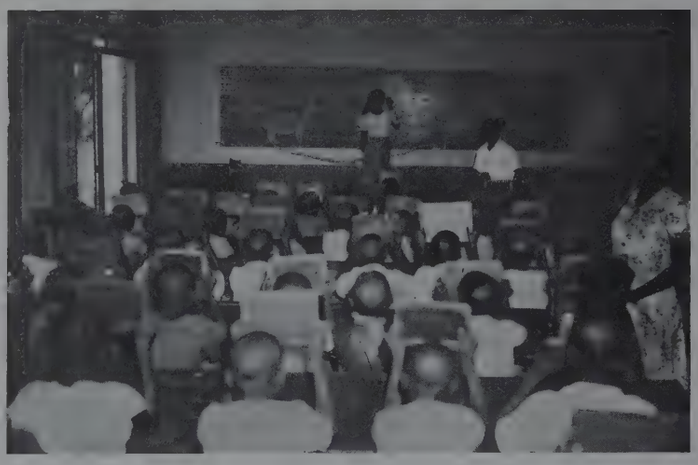
Autre maladie grave : la lèpre. Actuellement les lépreux recensés et traités sont au nombre de 5.182.

On a adopté la formule « colonie agricole de lépreux ». La première fonctionne à Agoudou-Manga, en Oubangui-Chari : dirigée par un groupe de Sœurs spiritaines, dont l'une est docteur en médecine, cette colonie groupait à la fin de 1949 plus de 500 lépreux vivant en famille dans les villages et sur les plantations mis à leur disposition.

CI-DESSUS : UN GROUPE D'HYGIÈNE MOBILE ARRIVE DANS UN VILLAGE EN PLEINE BROUSSE. LA LUTTE CONTRE LE MAL CONTINUE. A GAUCHE, L'ENTRÉE DE L'HOPITAL DE BRAZZAVILLE.

Le Service de la santé publique représente environ 17 % des charges budgétaires. L'aide apportée par le F. I. D. E. S. permet la construction de formations sanitaires répondant aux besoins actuels et à leur équipement en matériel moderne. Cette extension du réseau des formations sanitaires et l'augmentation des équipes mobiles renforceront l'armature médico-sociale et prophylactique de la Fédération et étendront les bienfaits de l'hygiène et de la thérapeutique, qui sont une garantie de l'avenir de notre jeune Afrique-Equatoriale française.

Médecin-colonel CECCALDI,
directeur de l'Institut Pasteur de Brazzaville.



DANS LES ÉCOLES DES VILLES, DE MÊME QUE DANS CELLES DE LA BROUSSE, LA JEUNESSE AFRICAINE, DONT ON PEUT CONSTATER CI-DESSUS LE JOYEUX ENTHOUSIASME ET L'ARDEUR STUDIEUSE, REÇOIT DE SES PROFESSEURS ET DE SES MONITEURS EUROPÉENS ET AFRICAINS UNE ÉDUCATION COMPLÈTE.

POUR L'A.E.F. DE DEMAIN

LA JEUNESSE

CHAQUE matin, à partir d'octobre, tandis que sous les premiers froids des centaines d'écoliers de France, le cartable sur la hanche, effrayent du bruit de leurs galoches les corbeaux, seuls compagnons de leur route du hameau à l'école du village, à des milliers de kilomètres, des petits Africains, pieds nus, fiers de leur béret rouge, violet, vert ou jaune, cheminent par la forêt, la savane ou le sable vers l'école de brousse. Celle-ci est placée en général sur le bord de la route, et les bâtiments sont presque toujours construits dans le style du pays. Elle ne se signale au voyageur le long des interminables trajets d'Afrique que par l'aspect de sa toiture en tôle ondulée, l'enduit de sa façade et l'ordonnancement de son potager.

A l'intérieur, c'est le décor traditionnel de la salle de classe : le tableau aux traînées de craie mal effacées, les pupitres gravés par des canifs d'ennuyés et, dans leurs encoches, les encriers de porcelaine blanche.

Sur un territoire ayant la superficie de l'Europe occidentale, deux cent trente de ces écoles abritent 25.584 élèves sur 70.000 enfants d'âge scolaire.

Sans doute ces chiffres pourront paraître bien maigres. Mais imagine-t-on ce qu'il a fallu de désintéressement, de labeur patient et méthodique à ces pionniers que furent les premiers missionnaires — qui furent aussi les premiers maîtres enseignants — pour entamer victorieusement cette lutte contre l'analphabétisme qui reste la tâche fondamentale du service de l'enseignement ? Ce qui rend d'ailleurs fort délicate cette tâche indispensable, c'est que l'enfant africain, dans son village, parle le dialecte de la peuplade à laquelle il appartient. Dans sa famille il n'entend que ce dialecte. Au départ, il ignore donc tout de la langue française, et il faut l'initier. On a pensé que pour y parvenir la meilleure méthode qu'on pût employer était celle qui est en usage dans les lycées de la métropole pour certains cours de langues vivantes. Et c'est ainsi que le visiteur qui pénètre dans une classe enfantine peut voir une cinquantaine de petits bonshommes se lever en chantonnant : « Jeu meu leeveu. » — « Jeu m'assied. » — « Jeu regardeu mon maîtreu. »

La scolarisation de l'A. E. F. doit s'opérer de façon massive. Cette obligation ne peut être satisfaite que si certaines conditions sont remplies. Il en est deux essentielles, que le gouverneur général Eboué définissait dès 1940. La première, c'est l'ouverture d'une école dans tous les villages où existe un effectif scolaire minimum de cinquante élèves. L'autre, non moins impérieuse, est la formation de maîtres africains et, par conséquent, la création d'écoles normales.

Le plan décennal d'équipement économique et social a donné les moyens de réaliser ce programme.

Chaque année, depuis 1946, trente écoles primaires nouvelles sont ouvertes.

Classées en écoles de village, urbaines et régionales, dirigées par un personnel d'instituteurs et de moniteurs africains, elles sont groupées en secteurs scolaires dont le chef est un instituteur européen. Celui-ci, en dehors d'un service d'enseignement réduit à l'école régionale, assure le contrôle, la formation et le perfectionnement des maîtres africains placés sous ses ordres.

Deux écoles normales fonctionnent à Bambari et à Mouyoundzi. D'autres viendront bientôt s'y ajouter au Gabon et au Tchad, qui sont, au point de vue scolaire, les territoires le plus en retard.

APRÈS L'ÉCOLE PRIMAIRE

Arrivé au terme de l'enseignement du premier degré, le jeune Africain, à moins qu'il ne se contente de son certificat d'études ou qu'il ne se dirige vers une section d'apprentissage, premier pas vers les écoles de métiers, peut préparer le concours d'entrée dans un collège moderne ou l'examen de passage en classe de sixième des établissements secondaires.

Les collèges modernes donnent l'enseignement secondaire du premier cycle. Ils laissent aux écoles de cadres supérieurs le soin d'assurer, après un concours d'entrée, l'enseignement du second cycle et de préparer au baccalauréat.

Ces écoles de cadres ont un second objectif : la formation de personnel qualifié pour les besoins de l'administration et des services techniques.

A cet effet trois sections ont été créées :

1° Une section médecine-vétérinaire, qui donne accès aux écoles africaines de Dakar et de Bamako ;

2° Une section de mines et travaux publics, qui permet l'accès aux cadres techniques ;

3° Une section d'administration. Elle prépare aux fonctions de commis des services administratifs.

A l'échelon territorial nous trouvons les écoles de métiers (travail du bois et du fer). Elles sont situées à Fort-Archambault (Tchad) ; Bangui (Oubangui-Chari), Owendo (Gabon), Pointe-Noire (Moyen-Congo). Ces écoles de métiers sont appelées à devenir des écoles professionnelles. Leur transformation est actuellement en cours.

A l'échelon fédéral, l'école professionnelle de Brazzaville amorce sa transformation en collège technique en acceptant en quatrième année des élèves sortis des écoles territoriales, en créant de nouvelles sections et en préparant aux certificats d'aptitude professionnelle métropolitains.

En outre, une section technique de l'école des cadres supérieurs va commencer la préparation au concours d'entrée dans les écoles nationales d'arts et métiers.

La nécessité d'une éducation post-scolaire n'avait évidemment pas besoin d'être démontrée, et elle a été partout entreprise avec vigueur par le service de l'enseignement. C'est ainsi que d'ores et déjà une soixantaine de cours d'adultes ont été créés. Les Africains viennent y compléter leur instruction élémentaire ; ils viennent aussi s'y initier à la langue parlée. La règle admise est d'instituer un de ces cours dans chaque centre où l'instituteur peut réunir trente-cinq auditeurs. Le service de l'enseignement estime qu'il est de grand

CI-CONTRE : LE STADE DE BRAZZAVILLE, QUI PORTE LE NOM DU GOUVERNEUR EBOUÉ, PROCHE DE LA CATHÉDRALE SAINTE-ANNE, QUE L'ON VOIT AU FOND, A DROITE. CI-DESSOUS : LA PISCINE DE BRAZZAVILLE.

A L'ÉCOLE EDOUARD-RENARD, A BRAZZAVILLE, UN ÉLÈVE AFRICAIN AU TRAVAIL, SYMBOLE D'UN PEUPLE QUI S'OUVRE A LA CULTURE MODERNE.

intérêt de permettre à chaque Africain de suivre ou de retrouver une voie où ses aptitudes l'engagent. C'est pourquoi il s'efforce de ménager entre les différents programmes scolaires un grand nombre de points de rencontre. Une autre de ses préoccupations est d'éviter que, l'instruction n'étant pas dispensée également aux deux sexes, il n'en résulte un déséquilibre préjudiciable à la société. Aussi s'efforce-t-on d'obtenir par la persuasion que l'enseignement des garçons et celui des filles marchent de pair.

Quant aux jeunes bacheliers qui voudront aborder les études supérieures, ils iront à Dakar ou en France. Mais ce n'est là que situation provisoire. L'A. E. F., qui a maintenant « son » — en attendant « ses » — lycée, aura sûrement un jour son université.

CI-DESSUS : LES VISAGES FIERS ET GAIS DE JEUNES SCOUTS AFRICAINS. CI-DESSOUS : EXERCICES PHYSIQUES SUR UN STADE DU MOYEN-CONGO.

DU CULTE DE LA MORT AU CULTE DE L'ESPRIT

Renan a défini la religion « la part de l'idéal dans la vie humaine ». C'est que tout homme porte en lui-même le « sentiment religieux », aspiration de sa raison et de son cœur.

Sentiment le plus universel et le plus constant de l'humanité, il constitue à l'origine de toute vie sociale la règle de vie non seulement des individus mais de la collectivité elle-même.

Tout naturellement les sociétés primitives de l'Afrique noire ont extériorisé ce sentiment dans ce qu'il est convenu d'appeler le « fétichisme ».

Ainsi la société africaine apporte-t-elle dans notre monde moderne le témoignage d'une des premières aspirations de l'esprit humain : celle de la connaissance de l'existence et, tout d'abord, la recherche de sa sauvegarde.

Au contact des mystères qui l'entourent, en butte aux éléments comme aux secrets de sa propre vie, l'homme, poursuivant la conciliation de ces inconnues, les érigera en symboles qui seront désormais partie de son monde familier.

Cette protection, il la recherche pour lui-même et pour le groupe dont il fait partie.

Ainsi naîtront les symboles et les cérémonies collectives tendant à se ménager les puissances menaçantes, au premier rang desquelles la mort.

Très vite d'ailleurs est apparu le négociateur, l'initié qui a su inventer les formules favorables et qui d'avocat du groupe auprès des puissances devint leur représentant et imposa son autorité.

Guide révélé, il assoiera sa puissance sur la peur, sur le mal et, trahissant l'esprit, confondra l'aspiration humaine et le symbole, établissant le signe de la matière, du « fétiche ».

L'autel de la chasse, a Sara-Kaba. C'est un vieil arbre : « l'Arbre du chasseur ».

Dévié de sa raison d'être, le sentiment religieux n'est plus que le moyen d'une domination, Dictat inhumain s'opposant à toute recherche de l'absolu et de l'idéal.

C'est cette puissance que l'explorateur et le pionnier, l'administrateur et le missionnaire, le médecin et le colon trouveront longtemps encore sur leur route.

Avec l'explorateur, en effet, c'est la « civilisation » qui s'avance et, sur ses pas, s'installent les missionnaires qui, répondant à la parole de l'Evangile, vont enseigner aux hommes noirs la doctrine de l'amour, le culte de l'esprit, de la vie créatrice, de la volonté et de l'intention, la valorisation de l'être et de l'existence.

Souvent seuls, précédant le colon ou l'administrateur, les missionnaires — catholiques ou protestants — se consacrent à cette mise en valeur spirituelle de l'homme : dispensaires, écoles, orphelinats, stades, apportant en chaque lieu de notre Afrique française le témoignage — vivant celui-là — de l'œuvre civilisatrice, du triomphe de l'esprit et du cœur.

Installés depuis plus de cent ans au Gabon, les missions ont suivi en A. E. F. la voie de la pénétration et, remontant le Congo jusqu'en Oubangui, devaient rencontrer un second courant de vie spirituelle descendant de l'Afrique septentrionale : l'Islam.

Apporté par les « Arabes » au Tchad, l'Islam devait s'installer en maître dans les régions du nord et de l'est de ce territoire.

Mouvement de masse, gagnant par contacts collectifs, au contraire de l'apostolat individuel des missionnaires, il propose aux animistes de l'Afrique noire une discipline individuelle qui, par la rigidité même de ses manifestations extérieures, impose à une société où l'homme demeure seul en face de sa crainte.

Ayant perdu de son unité primitive, de son monolithisme, l'Islam groupe des sectes diverses, liées par l'unité du Coran, créées par de grands marabouts. Au Tchad, la majorité des musulmans relèvent de la Tidjania, fortement installée en Afrique du Nord.

Il a, en tout état de cause, dû s'adapter aux habitudes ancestrales de la société noire, qui a acquis surtout de la religion du Prophète ses rites et ses disciplines formelles.

XXX.

A Brazzaville, dans le quartier de Poto-Poto, une danse kouilou, que rythme le tam-tam.

SAINTE-ANNE DU CONGO CATHÉDRALE DE L'UNION FRANÇAISE

Victoire de l'amour sur la haine, triomphe de la France jeune et belle sur notre terre de l'Afrique-Equatoriale, une cathédrale jaillit, assez grande pour contenir 4.000 fidèles, assez solide pour résister aux tornades. Sa tour de 80 mètres brandira au-dessus de Brazzaville le signe de la Croix.

La conception de Sainte-Anne du Congo est un miracle du bon cœur de la vraie France. Le protestant Erell, architecte des beaux-arts, a passé ses nuits à dessiner la prière chrétienne au pays des fétiches ; le noir Eboué, gouverneur général, parce qu'il était grand et qu'il avait foi au Bien, s'enthousiasma pour cette église qui apprendrait à l'Afrique la Charité ; l'ingénieur Barnett, qu'un caïman devait emporter dans les eaux du Congo, calcula les ogives immenses en forme de mains jointes ; les missionnaires surent arracher les grès mauves du fleuve et cuire les briques tirées de l'argile fine du pool.

C'est en mars 1943, sous le signe de la France libre, que fut commencée la cathédrale.

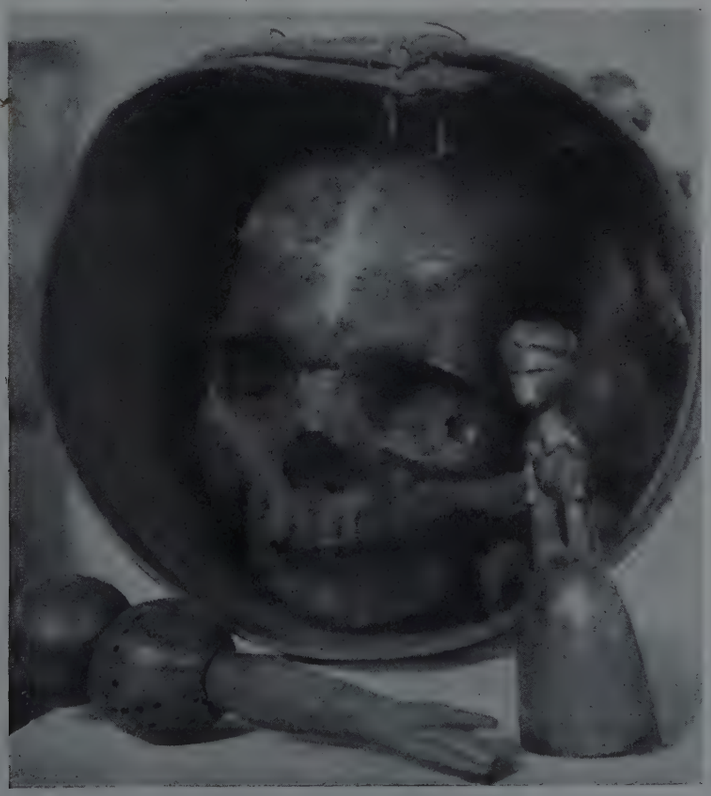
Bientôt une féerie de couleurs exotiques enchantera Sainte-Anne, lorsque les artisans du pays auront terminé les céramiques qui traduiront les scènes principales de l'Ancien et du Nouveau Testament vues par les Africains. Les vingt et un autels, les statues, le mobilier liturgique seront fabriqués sur place, dans le style du pays. A côté du bon cœur de la vraie France, c'est le bon cœur de l'A. E. F. qui se manifeste dans cette cathédrale de l'Union française.

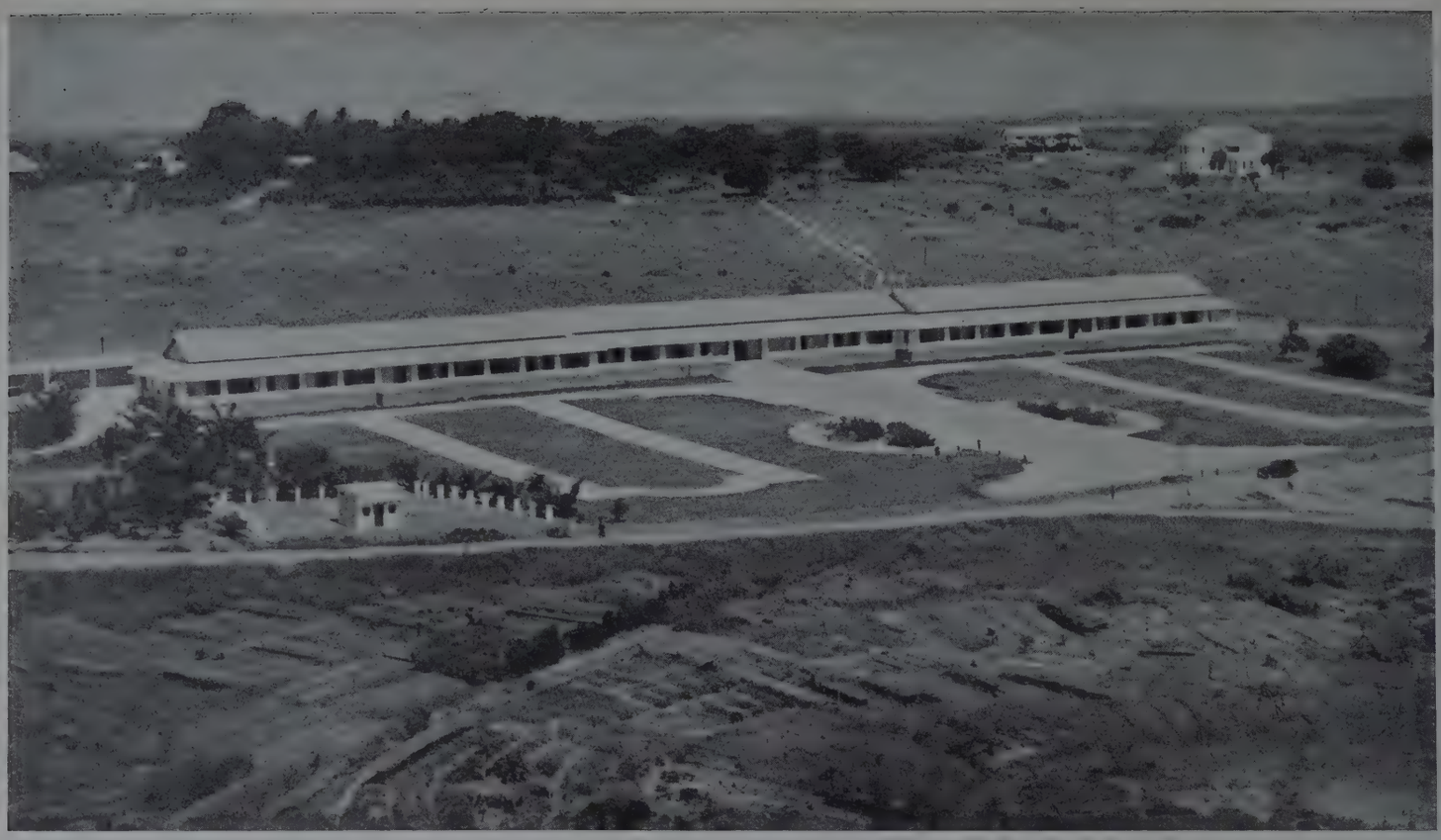
R. P. Lecomte.

La religion musulmane aussi a pénétré en A. E. F. On voit s'y dresser des mosquées.

A Fort-Lamy, les fidèles, tournés vers La Mecque, disent la prière de l'El-Kébir.

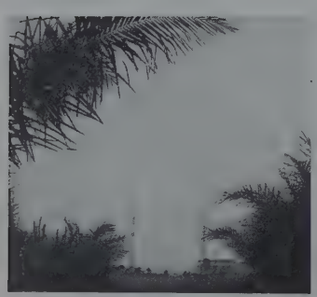
Ci-dessus et ci-contre : deux vues de la cathédrale Sainte-Anne du Congo. Les chantiers de construction et la tribune vue du chœur, avec le grand portail ouvert sur la lumière. — Ci-dessous : le culte de la mort. Parmi ces attributs de féticheur figure un crane.





ICI BRAZZAVILLE... POSTE NATIONAL FRANÇAIS

par GÉRAUD JOUVE, ancien directeur du poste de Radio-Brazzaville.



LES ANTENNES DU POSTE ÉMETTEUR DE RADIO-BRAZZAVILLE.

Ce fut une gageure, un acte de foi. Créé loin de tous les foyers mondiaux de la politique et de la technique, en pleine brousse, sur l'équateur, cet instrument de propagande de la France libre semblait voué à l'échec. Au début le poste n'atteignait guère que les broussards, mais il suffit à établir un lien entre ceux qui désiraient continuer la lutte ; il leur donna le sentiment réconfortant de ne plus être isolés. Cependant, à mesure que de nouveaux territoires se ralliaient à la France libre, que le statut international du Comité français de Londres se précisait, la nécessité apparaissait de disposer d'un émetteur absolument indépendant. Certaines crises entre la France libre et ses alliés firent ressortir l'urgence d'une solution, le micro ayant été refusé aux porte-parole de la France libre à la B. B. C.

Le général de Gaulle n'avait d'ailleurs pas attendu ces incidents pour lancer la construction d'un poste de portée mondiale à Brazzaville. La commande avait été passée et payée avec les dollars réunis par les colonies françaises d'Amérique, dès le début de 1941. Après de multiples retards, le poste de portée mondiale, si longtemps attendu, put être inauguré le 18 juin 1943. Auparavant, des postes moins puissants, parfois à peine audibles en Europe, avaient néanmoins préparé les ondes à l'audience mondiale qui s'ouvrait au nouvel émetteur.

Alimenter sur l'équateur, loin de tout centre mondial, vingt-trois bulletins d'information quotidiens émis en cinq langues différentes sur six antennes directionnelles couvrant pratiquement le monde entier ne fut pas une petite préoccupation. Il fallut d'abord arracher de haute lutte à l'effort de guerre les appareils et surtout les techniciens qui devaient assurer la marche régulière du poste. Pour nourrir les émissions il convenait de capter ce que les belligérants diffusaient. La B. B. C., les grandes stations radiophoniques de l'Axe, du Japon et des neutres furent enregistrées ou prises à l'écoute selon qu'on disposait de sténographes ou de disques. Quand les uns et les autres manquaient, les rédacteurs se relayaient à l'écoute pour prendre des notes.

Bientôt une école de morsistes, dirigée par cinq contremaîtres de la marine rescapés de Dakar et maintenus contre leur gré en affectation spéciale, nous permit de former des noirs pour l'écoute des émissions télégraphiques à la bande et au casque. Là encore il fallut ruser pour obtenir le matériel. Nos amis du Congo belge, moins suspects que nous auprès de nos Alliés, nous dépannèrent maintes fois. Les noirs, admirablement préparés par leur tam-tam à la lecture des messages en morse, se révélèrent de précieux auxiliaires.

Recrutés dans toutes les parties du monde, venus de France, du Canada, de Tahiti ou des Antilles, les rédacteurs s'affairaient sur ce fatras de nouvelles pour distiller la substance qui, en renseignant les Français, leur apporterait des raisons d'espérer et de lutter. Ils vivaient, une soixantaine au total, en parfaite communauté de sentiments et de pensées. Jamais, sans doute, on ne vit équipe aussi hétérogène par son recrutement et aussi compacte dans son comportement. Aucune bureaucratie ne troublait le fonctionnement du poste. Les nouvelles, à peine déchiffrées, étaient retransmises sans délai, avec indication de la source. Une information importante entraînait sur-le-champ le renouvellement des bulletins, même en cours d'émission. Et pourtant, parmi ces quelque soixante rédacteurs, on comptait à peine deux ou trois journalistes.

Aujourd'hui le rôle de Radio-Brazzaville n'est pas le même, mais le vieux poste de la capitale de l'A. E. F. reste auréolé en Afrique et dans le monde entier de l'autorité qu'il s'est acquise, durant ces années difficiles, par la rapidité et la sûreté de ses informations. J'avais espéré, en le quittant, qu'il deviendrait le grand poste de relais de la France en Afrique. Des difficultés techniques ont retardé cette réalisation, mais Radio-Brazzaville continue pourtant à être écouté, et notre effort doit tendre à lui conserver la prééminence incontestée qu'il s'est assurée sur un continent dont l'importance, aujourd'hui, n'a pas besoin d'être soulignée.

LE 18 JUIN 1943, LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL EBOUÉ INAUGURAIT LE POSTE QUI ALLAIT FAIRE ENTENDRE AU MONDE LA VOIX DE LA FRANCE LIBRE.

NOTRE A. E. F.

par M. GÉRARD, président du Grand Conseil de l'A. E. F.

Le voyageur qui, il y a vingt-huit ans, débarquait en A. E. F., après vingt jours de bateau et un exténuant voyage de deux jours en chemin de fer entre Matadi et Léopoldville — car nous étions à l'époque obligés de traverser le territoire du Congo belge — était déjà frappé et enthousiasmé par la gentillesse avenante et sans prétention de Brazzaville. Capitale de l'A. E. F. depuis 1910, la ville s'étalait modestement sur la rive droite du Congo, en face de sa voisine Kinshasa, dont le développement grandissant laissait présumer ce que serait quelques années plus tard Léopoldville, moderne cité équatoriale dont nos amis Belges sont si fiers et à juste titre.

Enfermée dans le cadre de verdure qui très heureusement a pu être conservé, Brazzaville comptait alors moins de quatre cents résidents européens, et trois voitures Ford, du type « araignée », constituaient son parc automobile. Une seule piste, allant de M'Pila au gouvernement général, parallèlement au Congo ; mais des sentiers ombragés et des ravins charmants, où le promeneur pouvait rêver, bercé dans son pousse-pousse. Aujourd'hui, toujours modeste, mais consciente de l'importance qu'elle a prise, fière et confiante en l'avenir, Brazzaville offre au voyageur le même accueil bienveillant de sa verte nature et de ses quatre-vingt mille habitants. Centre administratif d'une fédération de quatre territoires très différents les uns des autres, tant par leur aspect géographique que par leurs conditions économiques et ethniques, elle est le visage même de l'Afrique-Equatoriale française, et en quelque sorte le porche symbolique de cet attachant pays, où le génie français, comme au Maroc ou en Indochine, trouve un champ pour son action civilisatrice traditionnelle.

Avec, il faut le dire, peu de moyens, l'Afrique-Equatoriale française accomplit, durant les années qui précédèrent la guerre, un effort considérable. Ce fut l'époque des dévouements, obscurs mais tellement efficaces, de nos médecins, de nos missionnaires, de nos instituteurs ; l'époque où chacun dans son domaine, si modeste fût-il, avait à cœur d'apporter sa pierre à l'édifice, sans calcul, se donnant entièrement. Ces efforts peu spectaculaires portèrent cependant leurs fruits, et c'est du cœur de l'Afrique, de ces territoires lointains et un peu oubliés qu'aux jours angoissants de 1940 retentit le plus bel exemple d'attachement à la France et de confiance en son destin. L'A. E. F. tout entière, avec ses modestes ressources et tout son cœur, la première des grandes fédérations françaises d'outre-mer, s'installa dans la résistance et la lutte, clamant au monde son inaltérable foi en l'avenir.

Les événements devaient lui donner raison. Toujours modeste, l'A. E. F. n'en tira aucune gloire. Présente au combat, consacrant à la cause alliée toutes ses ressources, ne ménageant pas ses peines, ne recherchant aucun avantage ni profit, elle suppléait aux insuffisances numériques de personnel par un effort accru de chacun. En même temps, sous l'influence du chef qu'elle s'était elle-même donné, le regretté Félix Eboué, s'élaboraient les travaux de la Conférence de Brazzaville, qui devaient servir de base à la constitution.

Que de chemin parcouru en dix ans ! La création des assemblées locales, en établissant pour les Aéfiens le droit de participer à l'administration de leurs territoires, leur permet d'aborder les problèmes les plus graves et de rechercher, en accord parfait avec une administration éclairée et compréhensive, leur solution. Ainsi s'est établie, en place de méthodes paternalistes surannées, une harmonieuse collaboration dont on peut attendre les plus heureux résultats.

Les problèmes sociaux font l'objet de la préoccupation principale des élus africains et au sein des assemblées provoquent des discussions passionnées. C'est la preuve que les populations noires ont le désir d'élever leur niveau intellectuel et que leurs élus ont le souci d'assurer leur bien-être matériel et moral. Le plan d'équipement en voie de réalisation permettra dans un proche avenir de satisfaire leurs justes aspirations. Déjà surgissent dans les principaux centres : hôpitaux, dispensaires, écoles et cercles culturels.

Parallèlement à ces réalisations d'ordre social se poursuivent d'importants travaux sur le plan économique qui permettront enfin d'exploiter les énormes richesses de la Fédération. Cet immense programme doit enfin permettre à l'Afrique-Equatoriale française de s'épanouir. Hier encore Cendrillon de nos possessions d'outre-mer, elle attire aujourd'hui les regards, et les capitaux y affluent. Ne doutons pas que sous l'impulsion de son actuel gouverneur général, dont le dynamisme est un sûr garant du succès, l'Afrique-Equatoriale française ne figure demain au rang des territoires les plus riches et les plus enviés de l'Union française.

LES TIMBRES DE L'A.E.F.

PAR JACQUES BELLAY

QUAND il ouvre son album aux pages qui sont réservées à l'Afrique-Equatoriale française, le philatéliste voit surtout les deux grands ensembles de « timbres à images », de 1937 à 1946. Vient d'abord la série héliogravée aux effigies de Savorgnan de Brazza, Gentil, Crampel, Liotard, puis la série gravée de l'après-guerre, aux vues pittoresques et évocatrices.

Mais le territoire de l'A. E. F. a été formé par la réunion de plusieurs colonies anciennes, riches en émissions ; les timbres nous retracent fidèlement cette histoire assez complexe.

Le premier pays de l'A. E. F. qui émit des timbres particuliers fut le Gabon : à Libreville, en 1886, les vignettes au type « Colonies » reçoivent la surcharge Gab (Gabon). Rattaché en 1889 au Congo français (dont les premières émissions datent de 1891), le Gabon retrouve en 1904 son autonomie et ses timbres propres jusqu'à 1936. De son côté, le Congo français prend le nom de Moyen-Congo, avec des émissions particulières de 1907 à 1936. Plus au nord, un nouveau district, l'Oubangui-Chari-Tchad, émet des timbres de 1915 à 1922. De 1922 à 1936, on a deux territoires distincts, l'Oubangui-Chari et le Tchad.

C'est en janvier 1910 que le gouvernement général de l'Afrique-Equatoriale française fut créé, mais chaque colonie, nous l'avons vu, conservait ses vignettes propres. A partir de 1924, une première tentative d'unification postale se traduisit par l'apposition de la surcharge « Afrique-Equatoriale française » sur les timbres de chaque territoire : depuis 1925, ils étaient valables dans toute l'A. E. F.

En 1933, cependant, deux séries spéciales furent créées pour le Gabon et le Moyen-Congo. Mais en 1936 l'unité effective fut décidée ; en mars paraissaient les vignettes restantes des émissions de 1933, surchargées « Afrique-Equatoriale française ». Et en 1937 était mise en vente la première série définitive de l'A. E. F.

Dans ce rapide historique nous n'aurons garde d'oublier les timbres de l' « A. E. F. Libre ». Quatre vignettes surchargées « Libre 24-10-40 » commémorent l'arrivée à Brazzaville du général de Gaulle ; en 1940-1941 les timbres en service reçoivent l'empreinte des mots « Libre » ou « Afrique française libre » ; en 1941, une des premières séries coloniales « France libre » (impression de Londres) est celle de l'A. E. F., bien connue par son sujet symbolique : le phénix renaissant de ses cendres. C'est que la lointaine A. E. F. fut l'un des premiers territoires africains qui se séparèrent du gouvernement de Vichy.

Depuis la fin de la guerre, l'histoire postale de l'A. E. F. est simple : en dehors des séries particulières destinées à l'usage courant, le territoire est doté des émissions générales de la France d'outre-mer.

LA FABRICATION

SUR PLACE DE FUTS ET TONNELETS EN ACIER EST DEVENUE POSSIBLE A L'INTÉRIEUR DES PAYS D'OUTRE-MER PRIVÉS DE TOUS MOYENS DE PRODUCTION.

Le groupe Van Leer (39, avenue de Friedland, Paris) s'est spécialisé pendant des dizaines d'années dans la fabrication de fûts en acier, fermeture de fûts et autres emballages métalliques.

Cette entreprise internationale dispose, entre autres, d'une ou plusieurs usines dans chacun des pays suivants : FRANCE, ANGLETERRE, ÉCOSSE, BELGIQUE, PAYS-BAS, AFRIQUE DU SUD, AFRIQUE DE L'OUEST, HONG-KONG, MALACCA, ANTILLES NÉERLANDAISES, TRINIDAD, MAROC, ALGÉRIE, ÉGYPTE ET ISRAEL.

Ce groupement, qui se développe continuellement, a voulu aller encore plus loin et, afin de satisfaire à la demande d'industriels dont les entreprises sont non seulement éloignées des centres de communication mais aussi privées de moyens normaux de production (très souvent absence totale d'électricité et d'eau...), il a conçu et réalisé une usine mobile, entièrement motorisée.

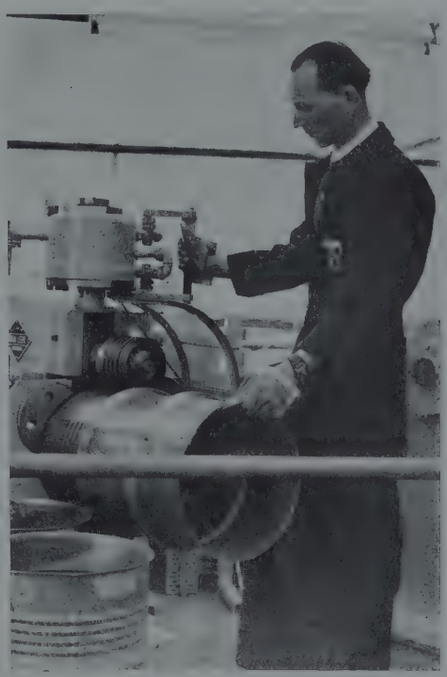
Cette usine mobile, qui comporte environ trente unités, est équipée pour la production complète de fûts en tôle d'acier. Elle produit elle-même son électricité, possède en outre parmi divers véhicules auxiliaires de nombreuses voitures-couchettes, une voiture-restaurant et même une voiture-cinéma pour la vie, le confort et la distraction du personnel...

Elle peut donc fonctionner et vivre par ses seuls moyens.

C'est la première création de ce genre qui vient d'être présentée au monde industriel lors de la Foire de Paris, M. Bernard Van Leer ayant choisi Paris comme le centre mondial où une telle réalisation devait obtenir la consécration du grand public.

Le long convoi routier progresse sur les routes de France.

Au terme de son voyage le convoi routier arrive a la Foire de Paris.



Une phase de la fabrication.

Visite du président de la République a l'usine Van Leer (Foire de Paris).

Le stand général des usines Van Leer.

LES MÉTAUX NON FERREUX

PLOMB - ZINC - CUIVRE

DANS le bassin du NIARI, entre BRAZZAVILLE et le MAYUMBE, des indices de minéralisation en plomb, zinc et cuivre ont été rencontrés par les diverses missions géologiques et géographiques qui ont parcouru ce territoire.

Les terrains rencontrés dans ce bassin sont recouverts d'un manteau gréseux en dessous duquel on trouve la série schisto-calcaire. La région a été très fracturée, plusieurs plissements se sont rencontrés, donnant naissance à toute une succession de synclinaux et d'anticlinaux, avec de nombreux caissons effondrés.

La minéralisation apparaît généralement dans les calcaires, soit sous sa forme sulfurée primaire, soit sous sa forme oxydée secondaire ; on la trouve parfois sporadiquement dans les grès.

La reconnaissance de ce bassin a été entreprise depuis de nombreuses années, en particulier par la COMPAGNIE MINIERE DU CONGO FRANÇAIS, dont, dès 1906, les premières missions procédaient à l'inventaire des affleurements minéralisés en cuivre de la région de MINDOULI. Ces premières études, interrompues par la guerre de 1914-1918, furent reprises par cette même Compagnie dès que les circonstances le permirent. Jusqu'à présent, malgré l'intérêt que paraissaient présenter les points minéralisés et en dépit d'un effort intensif, les recherches n'ont pas permis de découvrir des gisements de cuivre industriellement exploitables.

Cependant, en même temps que se poursuivait son activité dans la région de MINDOULI, la COMPAGNIE MINIERE DU CONGO FRANÇAIS entreprenait parallèlement la prospection de la vallée de la LOUTETE, affluent du NIARI. Les recherches dans ce dernier bassin aboutirent à la découverte de la mine de M'FOUATI, minéralisée en plomb et en zinc, et du gisement de HAPILO, qui présente également des perspectives intéressantes de minéralisation plombeuse et zincifère.

La mine de M'FOUATI a été mise en exploitation en 1938. Une usine de traitement, destinée à concentrer le minerai tout-venant extrait de la mine, a été construite, et un centre industriel s'est progressivement établi dans cette région.

Actuellement il est extrait annuellement de la mine de M'FOUATI environ 25.000 tonnes de minerai de plomb tout-venant d'une teneur moyenne de l'ordre de 18 % de plomb. A cette production vient s'ajouter l'abatage d'un tonnage variable de calamines rendues marchandades par scheidage.

La laverie traite le tout-venant plombeux et produit annuellement entre 5.000 et 6.000 tonnes de concentrés de plomb à la teneur de 50 %.

Pendant la période de guerre, une notable partie de cette production (24.000 tonnes) a été dirigée vers les Etats-Unis d'Amérique, apportant ainsi une participation française à l'effort des Alliés. Depuis la libération du territoire métropolitain toute la production, complétée par des prélèvements sur les stocks, est expédiée aux fonderies françaises.

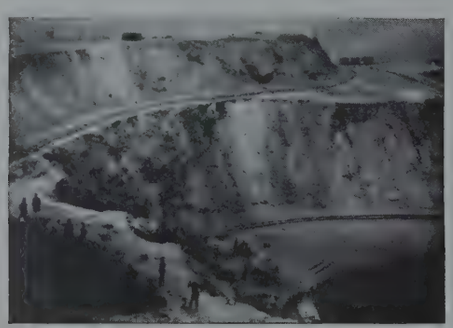
En 1948 il a été expédié sur la France 12.000 tonnes de concentrés de plomb et 1.000 tonnes de calamines scheidées.

Les minerais sont acheminés de la mine à la gare du chemin de fer CONGO-OCEAN en partie par camions et en partie par un chemin de fer à voie étroite dont un premier tronçon a été récemment mis en service ; de là, ils sont dirigés sur POINTE-NOIRE et embarqués vers les centres de consommation.

En même temps que la COMPAGNIE MINIERE DU CONGO FRANÇAIS poursuit l'exploitation rationnelle du gisement de M'FOUATI, son activité s'étend également à la prospection méthodique de la région avoisinante.

Trente Européens, qui avec leurs familles constituent un groupement de soixante personnes, et un millier de travailleurs africains sont employés dans les Exploitations de la Compagnie.

Afin de subvenir aux besoins matériels et moraux de l'ensemble de cette population, un important programme social est en cours d'exécution. D'ores et déjà, il a été construit une infirmerie et une maternité ; des terrains de sports sont en cours d'aménagement et des cultures vivrières se développent normalement, assurant des vivres frais à la population. Par ailleurs, un centre d'élevage a été créé ; il est doté d'une chambre froide en vue de la conservation de la viande d'abatage.



Mines de M'Fouati : gradins d'exploitation.

Mines de M'Fouati : usine de traitement

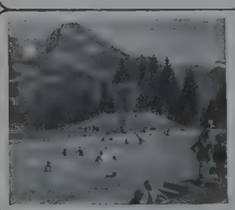
LA SUISSE pour moi c'est... L'Oberland Bernois

Wengen

LA STATION DE MONTAGNE IDÉALE ! 1.300 m. d'altitude.

à 15 minutes de Lauterbrunnen (route d'auto, garages) en chemin de fer de montagne. **30 hôtels confortables.** Piscine moderne. Tennis (tournois internationaux). Belles promenades et excursions. Chemins de fer de montagne avec abonnements de vacances. Sports et divertissements

Rens. et prospectus : Bureau de renseignements, Wengen. Tél. (036) 3 44 41



Adelboden

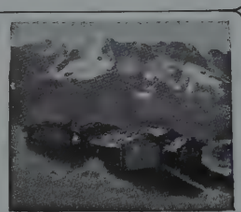
1.400 mètres.

POUR LES VACANCES D'ÉTÉ

15 HOTELS — PISCINE — TENNIS.
EXCELLENTE ROUTE D'AUTOMOBILE.

Informations : Bureau de renseignements Adelboden.

Mürren



1.650 mètres.

CHEZ NOUS, LES VACANCES COMPTENT DOUBLE !

REPOS, TRANQUILLITÉ — PROMENADES, ALPINISME TENNIS, DIVERTISSEMENTS.

Prix forfaitaire par semaine : Fr. 95.— à Fr. 140.—

Renseignements et prospectus : Kurverein Mürren et agences de voyages.

Kandersteg

1.200 m. d'altitude.

est situé à la ligne internationale Berne-Lötschberg-Simplon.
Route moderne pour automobilistes. Station idéale de vacances.
Orchestre. Tennis, Piscine alpestre. Promenades superbes, excursions en haute montagne.

Renseignements : Bureau de renseignements Kandersteg.

SLIP ERBY MARQUE ET MODÈLE DÉPOSÉS

KANGOUROU

Le seul normal par sa conception

VISITEZ L'A.E.F.

PAYS
DES GRANDES
CHASSES

TERRE
DE CONTRASTES

TERRITOIRES NEUFS
EN PLEINE ÉDIFICATION
OUVERTS A L'ESPRIT
D'INITIATIVE ET D'ENTREPRISE

Pour tous renseignements :

AGENCE ÉCONOMIQUE DES COLONIES

20, rue La Boétie, 20 — PARIS

Tél. : ANJ. 26-94

DÉLÉGATION DE L'A.E.F.

65, rue des Belles-Feuilles — PARIS

Tél. : COP. 36-75

et toutes agences de voyages

COMPAGNIE FRANÇAISE POUR L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

COFA

Société anonyme au capital de 3 millions C F A

Siège social : POINTE-NOIRE (A. E. F.)

•

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

MATÉRIEL POUR BATIMENT ET TRAVAUX PUBLICS

APPAREILS SANITAIRES

COMPAGNIE GÉNÉRALE

SANGHA LIKOUALA

C. G. S. L.

Siège social : BRAZZAVILLE

AGENCES : Epena — Ouesso — Bania — Berberati — Carnot

TRANSPORTS FLUVIAUX — Ligne Brazzaville — Ouesso — Salo

s/s **Augouard** — s/s **Balin** — s/s **Lorraine** — s/s **Kosa**

INDUSTRIE — Huilerie — Scierie

IMPORTATION — Matériels industriels et techniques :

Knock-out — Motogodille — Tirfor — Topochaix — Forindex — Multiplex — Isover...

SOUS Ford AGENCE

LE PIANO STUDIUM "MÉLODIE"

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE

141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe — TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

SOCIÉTÉ
d'ENTREPRISES AFRICAINES

Société anonyme au capital de 60.000.000 C. F. A.

Siège Social : **LIBREVILLE**

IMPORTATION (SEA) EXPORTATION

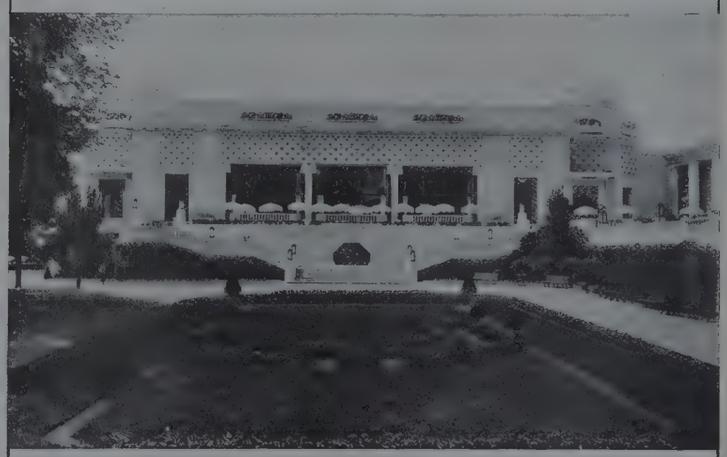
COMPTOIRS
GABON - CAMEROUN
SOUDAN

Bureaux : **14, Place du Havre - Paris (9e)**

★VITTEL★

GRANDE SOURCE
POUR LES REINS
SOURCE HEPAR
POUR LE FOIE

La Station de l'Arthritisme



SAISON : 25 Mai - 20 Septembre
GOLF ★ COURSES ★ POLO
CONCOURS HIPPIQUE ★ PISCINE
AU CASINO : Soirées de gala
Boule - Baccara - Roulette
Nombreux Hôtels

Faites votre cure à

★VITTEL★

T.C.O.T.

TRANSPORTS CONGO, OUBANGUI, TCHAD

de Pointe Noire à Fort Lamy

TRANSPORTS FLUVIAUX ENTRE BRAZZAVILLE ET BANGUI

TOUTES OPÉRATIONS DE TRANSIT, MANUTENTION, DOUANE...

ATELIERS INDUSTRIELS A KOLONGO-BANGUI

CONSTRUCTION ET RÉPARATION DE BATEAUX ET CHALANDS

TOUS TRAVAUX DE CHAUDRONNERIE, CHARPENTES MÉTALLIQUES...

AGENT DE LA CIMA AU TCHAD

AGENCES

POINTE-NOIRE
BRAZZAVILLE
BANGUI
FORT-ARCHAMBAULT
MOUNDOU
FORT-LAMY

CORRESPONDANT A PARIS

Sté CONGO-AMÉRIQUE

84, RUE D'HAUTEVILLE, 84

SIÈGE SOCIAL : BRAZZAVILLE

CAFRANCO

COMPAGNIE DE L'AFRIQUE FRANÇAISE POUR LE COMMERCE

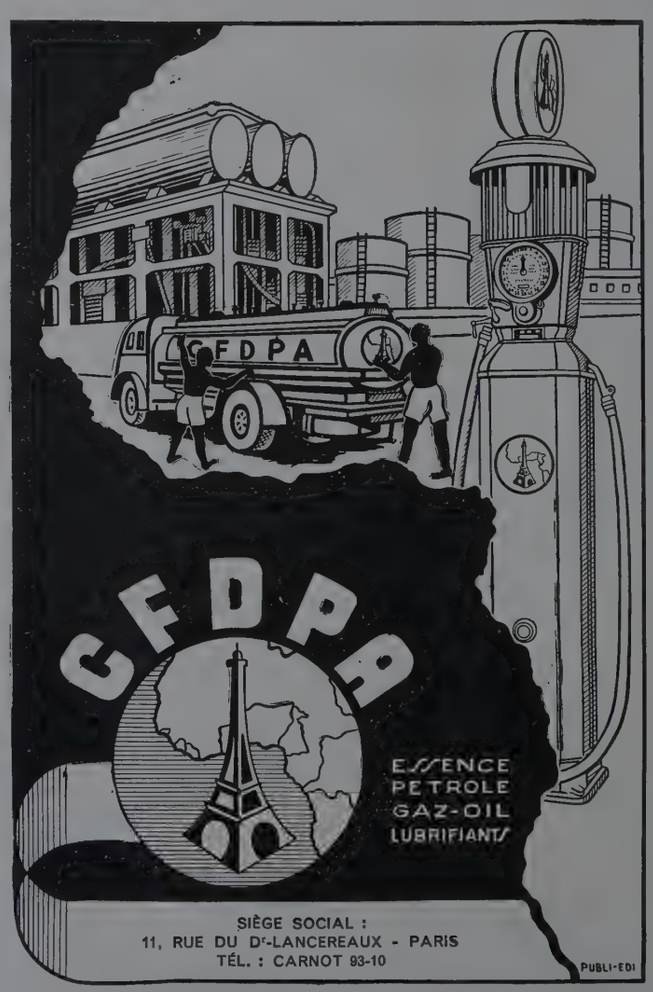
Siège social : BRAZZAVILLE

Comptoirs à : **BRAZZAVILLE**
POINTE-NOIRE
BANGUI

EXPORTATION : Produits coloniaux.

IMPORTATION : Articles pour Européens et Indigènes.

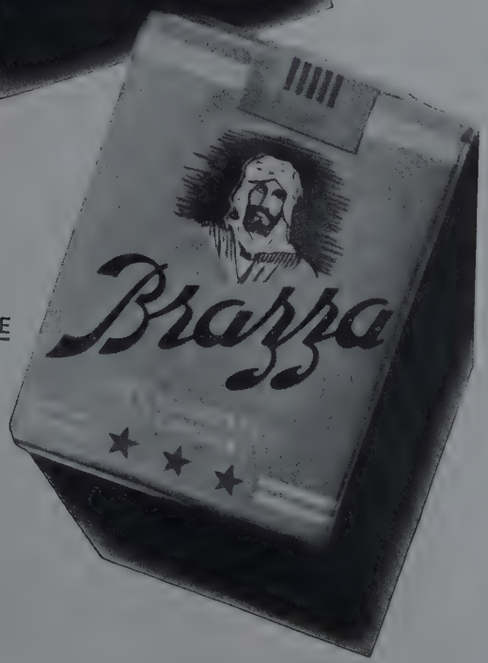
Bureaux à Paris :
16, rue Le Peletier (IXe)
Tél. : TAltbout 94-20



Sté INDUSTRIELLE ET AGRICOLE DU TABAC COLONIAL

BRAZZAVILLE

Brazza BLEU



Brazza ROUGE

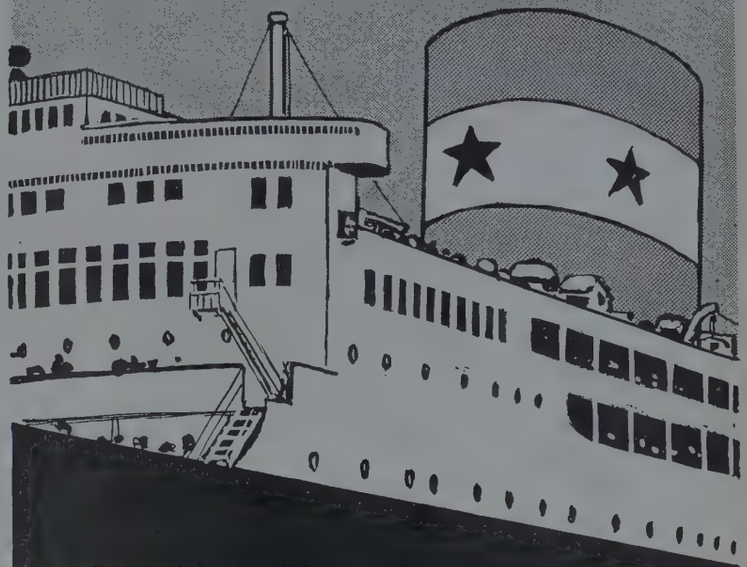
SIAT

Cie MARITIME DES

CHARGEURS RÉUNIS

3, Boulevard Malesherbes - PARIS 8e

ANJou 08-00 à 08-07



AMÉRIQUE DU SUD

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD

INDOCHINE

AFRIQUE & CONGO

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 200.000.000 DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL :

PARIS

29, rue de Monceau

Tél. : CARnot 94-40 à 42

★

REPRÉSENTATIONS INDUSTRIELLES

USINE DE DÉROULAGE - SCIERIE

CONCESSIONNAIRE DE LA RÉGIE NATIONALE DES USINES RENAULT

(MOYEN-CONGO ET OUBANGUI-CHARI)

★

Agences à : BRAZZAVILLE — BANGUI — POINTE-NOIRE.

Société Commerciale Française S. A.

Siège social : BRAZZAVILLE - (Moyen-Congo)

B. P. 89 - Tél. : 30 PLAine. Adresse télégraphique : SOCOFRA

AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE

IMPORTATIONS

Achat et vente
de tous
produits coloniaux

EXPORTATIONS

Pour détail
grand magasin de luxe
« VOGUE »

BUREAU D'ACHAT :
LONDRES - NEW-YORK

Constructions Métalliques
LEFORT & Fils

S. A. R. L. au capital de 60.000.000 de francs. ING A. & M. - I. C. F.

HANGAR LEFORT

ROSENDAEL-LEZ-DUNKERQUE (Nord) Tél. 1227-1228 DUNK.

CODE A. B. C. 5e et 6e édition

Télég. LEFORT-ROSENDAEL
R. C. Dunkerque 8529

★

TOUTES CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
HANGARS MÉTALLIQUES - MAISONS COLONIALES
démontables, faciles à transporter, transformables

★

Des ateliers à bord toutes directions sans frais

PRIX SANS CONCURRENCE **LIVRAISON RAPIDE**

SOCIÉTÉ COMMERCIALE, INDUSTRIELLE ET AGRICOLE DU HAUT-OGOOUE (S.-H.-O.)

Société anonyme fondée en 1893 pour prendre la suite des Établissements fondés au Gabon en 1868 par MM. DAUMAS ET BERAUD.

Siège social :
16, avenue de l'Opéra, PARIS-Ier
Tél. : OPE. 48-10 à 12 Ad. télég. : DAUMAUD Paris
R. C. Seine : 111.703 C. P. : PARIS 1286-92
Capital : 189.000.000 de francs.

OBJET :

Import. et export. en Afrique : GABON, CAMEROUN, MOYEN-CONGO. Exploitations forestières. Transports fluviaux et de rade. Représentations industrielles françaises et étrangères. Assurances.
Import. : Toutes marchandises de tous pays.
Export. : Tous produits coloniaux, en particulier : bois divers, cacao, café, oléagineux, caoutchouc, ivoire.
Représentations : Agents de « CATERPILLAR », « JOHN DEERE », « HYSTER », « TRACKSON », « RENAULT », « MOTEURS BAUDOUIN », « SOCIÉTÉ SURGERIENNE », « MOTEURS VIALIS », « SCIES P. P. K. », « CYCLES PEUGEOT », « LAMPES MAZDA », etc.
En général : Toutes les branches d'activité économique.

AGENCES PRINCIPALES :
LIBREVILLE, PORT-GENTIL, OYEM, DOUALA, POINTE-NOIRE, BRAZZAVILLE.

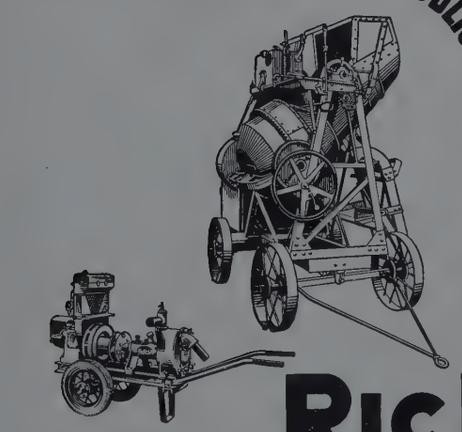
CONSEIL D'ADMINISTRATION :
MM. Rémi BOISSONNAS, Charles BUNGENER, Robert d'EICHTHAL, Jean RAOUL-DUVAL, Gérard LÉO, Jacques RONDOT, Joseph VADIER.

PRÉSIDENT DIRECTEUR-GÉNÉRAL :
M. Luc DURAND-REVILLE.

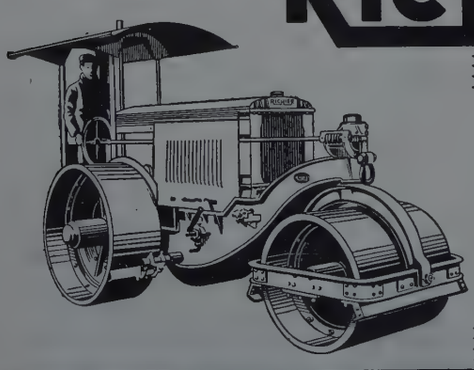
SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES

BUREAUX A PARIS, 15, rue Galvani, PARIS-17e - Tél. : GALvani 98-60 (lig. gr.)
USINE A MEZIERES (Ardennes), 8, avenue Louis-Tirman - Téléphone : 28-50 et 31-95
USINE A GRENOBLE (Isère), 12, rue Honoré-de-Balzac - Téléphone : 24-20 et 44-24
USINE A GENNEVILLIERS (Seine), 80, rue du Moulin-de-Cage - Téléphone : GRÉ. 46-45

LE MATÉRIEL DE TRAVAUX PUBLICS EST UNE SPÉCIALITÉ



RICHIER

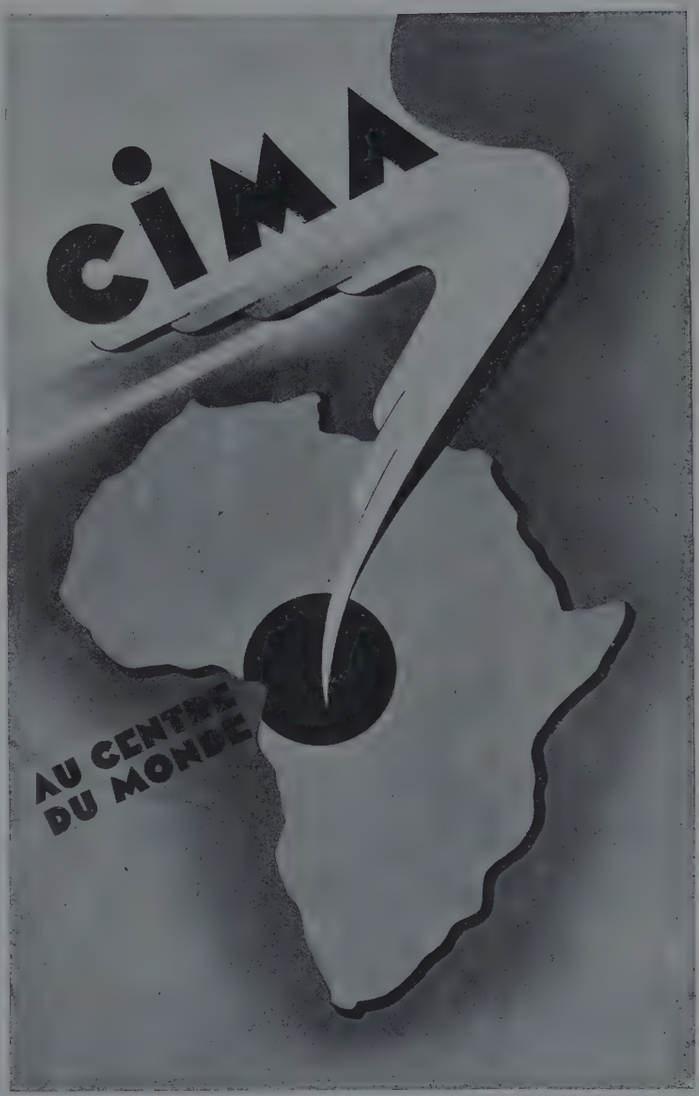


ses bétonnières
ses pompes
ses rouleaux compresseurs

BUREAUX ET SERVICE COMMERCIAL : 15, rue Galvani, PARIS (17e), Tél. GAL. 98-60 (lign. group.)
USINE DE MONTJOLY à CHARLEVILLE (Ardennes) - Téléphone : 29-25 et 29-26
USINE DE LYON : 22, rue Laporte, LYON-VAISE - Téléphone : Burdeau 73-30 et 78-06
USINE DE COURBEVOIE : 53, rue Armand-Sylvestre - Téléphone : DÉfense 18-92

COMPAGNIE INDÉPENDANTE
DES
MESSAGERIES AÉRIENNES

49 bis, RUE Ste-ANNE - PARIS
Tél. : RIChelieu 62-55



FRET et **PASSAGERS**

Agences

ALGER

KANO — FORT-LAMY
DOUALA — FORT-ARCHAMBAULT
POINTE-NOIRE — BANGUI

BRAZZAVILLE

SOCIÉTÉ D'ENTREPRISES CONGOLAISES

S. E. C. O.

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 C. F. A. — Boîte postale n° 178 BRAZZAVILLE.

TOUS TRAVAUX DE GÉNIE PUBLIC

CENTRAFRIQUE

SOCIÉTÉ JUMELLE

S. E. C. O.

au Capital de 200.000 francs C. F. A. — Boîte postale n° 225 BRAZZAVILLE

INSTALLATIONS ET FOURNITURES DE MATÉRIEL ÉLECTRIQUE

Atelier et Magasin de Vente : Avenue 28-Août-1940

Éd. BATAILLE S. A.

11, avenue Raymond-Poincaré, PARIS - Câbles : ÉDOUBATAIL PARIS

matériel d'huilerie moderne

EXTRACTION DES HUILES PAR DISSOLVANTS
Immédiat direct des graines de coton, même non délintées, sans pression préalable

RAFFINAGE — SUPERDÉSODORISATION
de toutes huiles et graisses comestibles, beurres, etc.

Pour l'organisation de vos voyages dans le *monde entier* et spécialement : A. O. F. — A. E. F. Grandes chasses — Algérie — Tunisie — Maroc — Espagne — France. Pour acquérir aux *prix officiels* : Billets Avion — Car — Bateaux — Toutes lignes — Tous pays.

HEURES BLEUES

153, Bd Paris, CASABLANCA
et 14, Rue de Rome, PARIS
(Place Gabriel-Péri) - Laborde 91-40

La plus importante agence d'Afrique.
L'Agence spécialisée dans le grand tourisme.

ENTREPRISES MÉTROPOLITAINES ET COLONIALES

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS LÉON DUBOIS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 600 MILLIONS DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 14, Bd DE LA MADELEINE
PARIS (VIIIe) - Tél. : OPÉra 84.63 à 68

TRAVAUX PUBLICS TERRESTRES ET MARITIMES
CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES ET MÉCANIQUES
CONSTRUCTIONS NAVALES ET FLUVIALES
ENTREPRISE GÉNÉRALE

BARGE DE 600 TONNES
destinée au trafic Brazzaville-Bangui

FRANCE-CONGO

30 années d'expérience !

VOUS OFFRE

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION
QUINCAILLERIE — ALIMENTATION
LIQUIDES DE TABLE — DROGUERIE
PEINTURES - TISSUS - CHAUSSURES - CYCLES
ARTICLES DE TRAITE

PRINCIPALES EXCLUSIVITÉS :

MACHINES A ÉCRIRE HALDA
COGNAC OTARD-DUPUY
CHAMPAGNE PIPER-HEIDSIECK
AUTOMOBILES AUSTIN
MATÉRIEL DE TRAVAUX PUBLICS RICHIER

DISTRIBUTEURS DE LA C.F.D.P.A.

AGENCES PRINCIPALES :

BRAZZAVILLE — POINTE-NOIRE
BANGUI — FORT-LAMY
FORT-ARCHAMBAULT - MOUNDOU
PALA-BONGOR

NOUVELLE SOCIÉTÉ FRANCE-CONGO, SIÈGE SOCIAL A BRAZZAVILLE

BUREAUX A PARIS : 84, RUE D'HAUTEVILLE

Quand vous pensez

PENSEZ *toujours*

PHOTO-HALL

5, RUE SCRIBE, PARIS-OPÉRA
CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITION RAPIDE
FRANCE ET COLONIES

C^IES DE NAVIGATION
CYPRIEN FABRE
FRAISSINET

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Par MARSEILLE

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE LUXEMBOURG (francs belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Depuis 1833

Les Produits **AUSSAGE** s'imposent par leur **qualité.**

EXIGEZ :

POIVROSSAGE
Le poivre véritable - Le seul étui-poivrière breveté

THE NAJA
Le Thé des connaisseurs

TAPIOCA GRAND NAVIRE
Madagascar extra-blanc

VANILLE BOURBON - ÉPICES - RIZ

Label d'exportation :
AUSSAGE
« La marque centenaire de qualité »

50, 50 bis, 52, av. Édouard-Vaillant, PANTIN (Seine) COMbat 05-72 et la suite.
Usines à : **PANTIN, MARSEILLE, LE HAVRE, BORDEAUX**

HÔTELS ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera »
(entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m
Hôtel moderne de tout premier ordre.
Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours, tout compris, depuis fr. s. 112.

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous. Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

En Suisse française, votre séjour à
CHATEAU-D'OEX
Hôtels de Fr. : 12 à 22 tout compris.
Piscine - Tennis - Excursions.
Renseignements aux Offices du tourisme.

Suisse **VITZNAU** Suisse
D'avril à octobre
La station idéale pour vos vacances au bord du lac de LUCERNE
Un centre merveilleux d'excursions
Nombreux hôtels et pensions
Tous les sports d'été
Superbe plage - plusieurs tennis
Orchestre - Dancings - Bars - Garages
La liste des hôtels vous sera adressée par le Bureau de renseignements de VITZNAU.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. **" à une nuit de Paris "**

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 104.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137 Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTEL MATTERHORNBLICK. Hôtel-chalet confortable. Situation ensoleillée. Jardin. Cuisine réputée, bonne cave. Forfait dès Fr. s. 105 par semaine.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : fr. 100 et 105. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses : 105 par jour.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

ÉTRANGE, MAIS LOGIQUE

— Je vous avais ordonné une mixture contre l' « extinction de voix », pour vous badigeonner la gorge, et c'est votre ventre que vous avez badigeonné ?

— Dame, c'est là qu'est ma voix : je suis ventriloque !

ANNIVERSAIRE

— Tu rêves, Nestor ?... Tu penses qu'il y a trente-neuf ans aujourd'hui tu me soupiras ton premier aveu ?

— Oui. Je pensais aussi à ce type qui a dit : « N'avouez jamais ! »

ENCORE LE PROGRÈS !

Une grave revue médicale nous conseille de marcher à quatre pattes après les repas, afin de mieux digérer. Spécialement recommandé, à mon avis, à ceux qui ont une faim canine !

NOUVEAUX MÉMORIALISTES

— Vous êtes calé dans le genre « Mémoires » ?

— Je connais à fond ceux de Saint-Simon, de Chateaubriand...

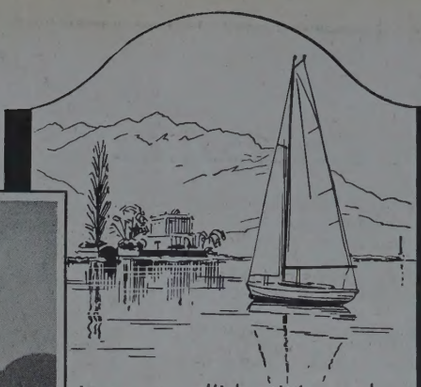
— Alors, ça ira. C'est pour m'aider à rédiger mes « Mémoires d'un comique idiot ».

CE QU'ELLES EN PENSENT

— Mais ils n'ont donc pas de gosses, ces juges, si indulgents pour les bourreaux d'enfants ! Un jury de mères de famille, voilà ce qu'il faudrait pour condamner ces monstres !

LA SUISSE

PARADIS DES VACANCES



La carte d'identité ou le passeport - sans visa - même périmé suffit.

Chaque voyageur a droit à 600 fr. suisses plus 25.000 fr. Français.

Hôtels confortables à partir de 9.000 fr. français par semaine tout compris.

—

Renseignements Agences de Voyages et

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME

37, BD DES CAPUCINES
PARIS - 2e

PAYSAGES D'UNE VARIÉTÉ INCOMPARABLE - ORGANISATION TOURISTIQUE IMPECCABLE - CHEMINS DE FER ÉLECTRIFIÉS - SUPERBES ROUTES ALPESTRES - CARREFOUR DES GRANDES LIGNES AÉRIENNES - EXCELLENTS HÔTELS POUR TOUTES LES BOURSES - BILLETS ET ABONNEMENTS DE VACANCES A PRIX RÉDUITS.

EN SUISSE

TERRE DE BEAUTÉ

Visitez LES GRISONS

Région où la nature a répandu à profusion d'admirables beautés romantiques et des stations climatiques et balnéaires de réputation mondiale.

AROSA
FLIMS
PONTRESINA
DAVOS
KLOSTERS
St-MORITZ
LENZERHEIDE-VALBELLA
SCUOL-TARASP-VULPÉRA
(Bains)

et maintes autres charmantes stations vous offrent des

VACANCES PLEINES D'AGRÉMENT

HÔTELS ET PENSIONS TRÈS CONFORTABLES A DES PRIX AVANTAGEUX
CHEMINS DE FER DE MONTAGNE ET 12 COLS ALPESTRES TRAVERSANT LES ALPES

RENSEIGNEMENTS ET PROSPECTUS AUX AGENCES DE VOYAGES

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME - 37, Bd DES CAPUCINES - PARIS (2e)

OFFICE DU TOURISME DES GRISONS, COIRE (Suisse)

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

En Afrique
comme partout
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET
LYON — MARSEILLE — PARIS